







THÉATRE D'ÉDUCATION.



IMPRIMERIE DE CHARLES DEIS, A BESANÇON.

THÉATRE D'ÉDUCATION,

PAR Mme DE GENLIS.

Leçon commence, exemple achève.
LAMOTTE, *fable de l'Aigle et de l'Aiglon.*

NOUVELLE ÉDITION.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS No 49.

M DCCC XXV.

PRÉFACE.

Beaucoup de livres traitent de l'éducation ; mais jusqu'ici tous les auteurs de ces différens ouvrages n'ont travaillé que pour une seule classe : les principes généraux de morale et de vertu conviennent sans doute à tous les hommes ; cependant chaque état doit avoir encore des préceptes particuliers, et chaque personne doit tâcher d'acquérir les qualités qui peuvent la distinguer dans sa condition.

Ce volume est uniquement destiné à l'éducation des enfans de marchands, d'artisans ; et même les personnes au-dessous de cette classe pourront y trouver encore

des leçons ; les femmes-de-chambre, les jeunes filles de boutique, y verront le détail de leurs obligations et de leurs devoirs. Elles y verront en action une vérité dont on désire qu'elles soient frappées ; c'est que le moyen le plus certain de réussir, c'est d'être honnête, et que l'intérêt personnel bien entendu nous conseille de suivre le même plan de conduite que la vertu prescrit et sait chérir.

Il est au pouvoir de l'honnête homme d'ennoblir, quel qu'il soit, l'état où le ciel l'a placé : qu'il en apprenne les devoirs, qu'il les remplisse, et, aux yeux de la raison, cet homme est un objet digne d'intérêt, d'estime et de vénération.

L'auteur n'a rien négligé de tout

ce qui pouvoit lui faire connoître avec détail la classe de citoyens à laquelle ce volume est offert; cette étude n'a fait que redoubler le désir qu'elle avoit de lui consacrer un ouvrage. On trouve en général, dans cette classe, de la piété, des mœurs pures, et l'union la plus touchante dans les familles; et l'auteur peut ajouter avec vérité, que les personnages vertueux de ces petites pièces ne sont point des caractères chimériques, mais qu'ils existent, et sont ici représentés sans aucune espéce d'exagération.

Puisse ce volume être lu seulement par les citoyens estimables pour lesquels il fut fait ! puisse-t-il occuper les momens de loisir des bonnes mères qui chérissent leurs

enfans ! qu'il soit trouvé, non dans une vaste bibliothéque, mais sur un comptoir : voilà le sort et les succès que l'auteur lui désire, et le seul but qu'elle se soit proposé.

LA

ROSIÈRE DE SALENCY,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR imagine qu'on lira avec plaisir quelques détails sur Salency et l'institution respectable de la fête de la Rose. Il est impossible de satisfaire d'une manière plus intéressante la curiosité des lecteurs à cet égard, qu'en citant le mémoire qui a paru dans l'année 1774, en faveur de la Rosière, et qui est signé Me TARGET, avocat, et Me TARGET, procureur : on en a tiré tout ce qui avoit rapport à la Rosière et aux Salenciens.

«Il est un lieu sur la terre où la vertu simple et naïve reçoit encore quelques honneurs publics. Ce lieu est loin de la politesse et du luxe des villes ; c'est un village de Picardie. Là, s'est maintenue, à travers les révolutions de douze siècles,

une cérémonie touchante qui fait couler des larmes, une solennité auguste par sa vénérable antiquité et par ses salutaires influences : là, le pur éclat des fleurs qui couronnent tous les ans l'innocence, en est à la fois le prix, l'encouragement et l'emblême. L'ambition y dévore aussi les jeunes cœurs ; mais c'est une ambition douce, la conquête est un chapeau de roses. L'appareil d'un jugement public, la pompe de la fête, le concours qu'elle attire, les regards fixés sur la pudeur qui s'en honore en rougissant, la simplicité du prix ; image des vertus qui l'obtiennent ; la tendre amitié des rivales, qui, en relevant le triomphe de leur reine, cachent au fond de leur âme honnête la timide espérance de régner à leur tour ; tous ces traits ensemble donnent à ce spectacle unique un

appareil imposant et gracieux qui fait palpiter tous les cœurs, fait briller dans tous les yeux les larmes de la vraie volupté, et change en passion la sagesse. Ce n'est pas tout d'être irréprochable, il est un genre de noblesse, il est des preuves qu'on exige; noblesse, non de dignité et de rang, mais d'innocence et d'honnêteté. Ces preuves doivent embrasser plusieurs générations du côté du père et de la mère. Ainsi, toute une famille est couronnée sur une tête; le triomphe d'une seule est la gloire de tous; et le vieillard en cheveux blancs, qui pleure de tendresse sur la victoire remportée par la fille de son fils, reçoit en effet lui-même, à côté d'elle, le prix de soixante années de vertus.

» Par là, l'émulation devient générale pour un honneur commun; chacun craint, par une action

moins délicate, de détrôner ou sa sœur, ou sa fille. La rose promise à la plus sage, attendue avec émotion, distribuée avec justice, fixe la bonté, la droiture et les mœurs dans toutes les maisons; elle attache le meilleur des peuples au plus paisible des séjours.

» L'exemple, le puissant exemple, agit même à distance; il y développe le germe des actions honnêtes; et le voyageur qui approche de ce territoire, s'aperçoit, avant d'y entrer, qu'il n'est pas loin de Salency. Depuis tant de siècles accumulés, tout a changé autour d'eux; eux seuls transmettront à leurs enfans l'héritage pur qu'ils ont reçu de leurs pères; institution grande à force d'être simple, puissante sous une apparence de foiblesse. Tel est le pouvoir presque méconnu des distinctions; telle est la force de ce

ressort facile qui peut gouverner tous les hommes : semez l'honneur, et vous recueillerez les vertus.

» Si l'on consulte la possession, cette fête est la plus antique cérémonie qui existe ; si l'on s'attache à l'objet, c'est la seule, peut-être, qui soit dédiée à la vertu pure. Si la vertu est l'avantage le plus utile et le plus cher à la société universelle, cet établissement, qui l'encourage, est un bien public, national, et qui appartient à la France.

» Suivant une tradition perpétuée d'âge en âge, saint Médard, né à Salency, propriétaire plutôt que seigneur du territoire de Salency, car il n'y avoit point de fiefs alors, est le premier instituteur de cette belle fête qui a fait fleurir la vertu durant tant de siècles. Il eut la douce consolation de jouir lui-même du fruit de sa sagesse, et sa

maison fut honorée de la couronne qu'il venoit de fonder; sa sœur obtint le chapeau de roses.....

» Depuis le cinquième siècle, la fête touchante et précieuse de la rose s'est perpétuée jusqu'à nos jours. A cette rose est attachée la pureté des mœurs, qui, de temps immémorial, n'a jamais souffert la plus légère atteinte; à cette rose sont attachés le bonheur, la paix, la gloire des Salenciens.

» Cette rose est la dot, souvent la seule dot que la vertu apporte avec elle, cette rose forme le lien aimable et doux d'un mariage concordant. La fortune elle-même la recherche avec empressement, et vient avec respect la recueillir des mains d'une honorable indigence. Une possession de douze cents ans et de si magnifiques avantages, voilà le plus beau titre qui existe sur la terre.

» Un grand moment pour la fête de la Rose, ce fut quand Louis XIII envoya du château de Varennes à Salency, le marquis de Gordes, son capitaine des gardes; quand ce prince fit porter de sa part à la Rosière le cordon bleu et une bague d'argent. C'est depuis cette époque honorable qu'un ruban bleu à bouts flottans entoure la couronne de roses, qu'une bague y est attachée, et que les jeunes filles de son cortége portent sur leurs robes blanches un ruban bleu passé en écharpe....

» M. de Morfontaine assura, en 1766, une rente annuelle de cent vingt livres en faveur de la Rosière, et cette rente, dont elle jouira toute sa vie, n'est reversible qu'après sa mort à chacune des filles qui seront couronnées, pour en jouir pendant un an. Cette noble générosité ne peut être payée que par les hom-

mages publics, et l'honneur seul en est la digne récompense....

» „Quelques jours avant la fête de saint Médard, les habitans s'assemblent en présence des officiers de la justice : là, cette honnête compagnie délibère sur l'importante affaire d'un choix dont l'équité fait toute la force. Ils connoissent tous les vertus qu'ils ont à couronner; ils sont instruits de tous les détails domestiques de leur paisible village, ils n'ont et ne peuvent avoir d'autre intention que d'être justes : l'enthousiasme et le respect pour la mémoire du saint instituteur et pour la beauté de l'institution, sont encore tout vivans parmi eux. Ils nomment trois filles, trois vertueuses Saleneiennes, les trois plus vertueuses des plus estimables familles...

» A l'instant la nomination est portée au seigneur, ou à celui qu'il

a préposé pour le représenter ; et le seigneur, libre de choisir entre les trois filles, mais forcé de nommer l'une des trois, proclame la reine de l'année...

» Huit jours avant la cérémonie, le nom de celle qui triomphe est annoncé au prône...

» Le grand jour arrive : c'est le 8 juin de chaque année.

» Le seigneur peut revendiquer l'honneur de conduire la Salencienne qu'on va couronner. Dans ce beau jour, elle est plus grande que tout ce qui l'entoure ; et sa grandeur est d'une nature qui n'a rien de commun avec les rangs. Le seigneur a le beau droit d'aller prendre la vertu dans sa chaumière, pour la mener en triomphe. Appuyée sur le bras du seigneur ou de celui qu'il a choisi pour le remplacer, la Rosière s'avance de

sa simple demeure : elle est escortée de douze jeunes filles vêtues de blanc, décorées du cordon bleu, et de douze jeunes garçons portant les livrées de la Rosière ; elle est précédée d'instrumens et de tambours qui annoncent sa sortie ; elle passe dans les rues du village, entre les haies des spectateurs que la fête attire de quatre lieues. Le public la couvre des yeux et l'applaudit ; les mères pleurent de joie ; les vieillards retrouvent des forces pour suivre leur Rosière chérie, et la comparent à celles qu'ils ont vues dans leur enfance. Les Salenciens sont fiers de sa vertu qu'ils couronnent ; elle est à eux, elle leur appartient ; elle règne par leur choix, elle règne seule, elle efface tout....

» La Rosière arrive à l'église : c'est toujours au milieu du public que sa place est marquée, nulle

autre ne pourroit l'honorer : en sa présence il n'y a plus de distinction pour personne, tout disparoît devant la vertu. Un prie-Dieu posé au milieu du chœur, à la vue de tous, est préparé pour la recevoir; son cortége se range des deux côtés; elle est le seul objet du jour, tous les yeux restent fixés sur elle, et son triomphe continue.

» Après vêpres, elle reprend sa marche; le clergé la précède. Le seigneur reçoit sa main; son cortége l'accompagne; le peuple suit et borde les rues : des habitans sous les armes soutiennent les deux lignes; nouvelles acclamations, nouveaux hommages. Elle parvient ainsi à la chapelle de saint Médard; les portes, sans doute, doivent rester ouvertes; les bons Salenciens n'abandonneront pas leur Rosière au moment où le prix de la vertu va

être délivré ; c'est ici sur tout qu'il est doux de la voir, qu'il est glorieux pour elle d'être vue. L'officiant bénit le chapeau de roses, accompagné de ses ornemens ; il se retourne du côté de l'assemblée, il fait un discours sur l'objet de la fête. Quelle imposante gravité, quel auguste caractère ne prennent pas les paroles du pasteur qui célèbre en un tel moment la sagesse ! Il tient à sa main la couronne; la vertu, qui l'attend, est à ses pieds; tous les spectateurs sont émus, tous les yeux humides, la persuasion est déjà dans les cœurs : c'est l'instant des impressions durables. Il pose la couronne.

» Commence ensuite un *Te Deum*, pendant lequel on se remet en marche.

» Le front orné de cette couronne, et accompagnée comme elle l'étoit quand elle alloit la recevoir,

la Rosière repasse par les mêmes lieux qu'elle vient de parcourir ; son triomphe va toujours croissant : elle rentre dans l'église, occupe la même place au milieu du chœur, et achève d'entendre l'office.

» Elle a de nouveaux hommages à recevoir : elle sort, est conduite sur une pièce de terre, où l'innocence couronnée trouve des vassaux tout prêts, qui l'attendent pour lui offrir des présens. Ce sont des dons simples, mais dont la singularité même prouve l'antiquité de cet usage : un bouquet de fleurs, une flèche, deux balles, etc.

» De là, cette fille est conduite et ramenée avec la même pompe chez ses parens, dans sa demeure, où elle offre, si bon lui semble, à son conducteur et au cortége, une collation champêtre...

» Cette fête est d'un genre uni-

que, elle n'a point de modèle ailleurs. Il s'agit d'encourager la sagesse par des honneurs publics, ils doivent être sans bornes. Où la vertu règne, il n'y a point de rival; se réserver des distinctions en sa présence, c'est ne point sentir tout ce qu'on doit à son triomphe.

» Le premier caractère de cette fête est que tout s'y rapporte à la Rosière, que tout soit éclipsé par sa présence, que son éclat soit direct et non réfléchi, que sa gloire n'emprunte rien de la distinction des rangs; qu'elle n'ait besoin de personne pour être grande et respectable; en un mot, c'est l'image de la vertu qui brille, tout est effacé devant elle...

» Le pasteur (1) est aussi respec-

(1) M. Sauvel, prieur de Salency, bien digne en effet de cet éloge par ses mœurs, ses vertus, et son amour véritablement paternel pour ses paroissiens.

table que le troupeau est pur. En se montrant le protecteur d'une fête qui a garanti les mœurs de la contagion générale, il remplit le seul rôle qui puisse lui convenir. Il est beau d'avoir à gouverner des hommes droits, simples et laborieux, heureux dans leur médiocrité, paisibles dans leurs affaires réciproques, dont il est sans exemple *qu'une seule* ait jamais été portée en justice; des hommes dont la pureté n'a jamais été souillée par un crime, jamais ternie par une bassesse, jamais altérée par une seule condamnation; des hommes dont les humbles toits présentent, au sein d'une indigence active, les vertus des deux sexes réunies pour le bonheur commun. »

PERSONNAGES.

LE SEIGNEUR de Salency.
LE PRIEUR de Salency.
MONIQUE, vieille paysanne de Salency.
GENEVIÈVE, fille de Monique.
HÉLÈNE, fille de Geneviève, nommée prétendante à la rose.
THÉRÈSE, } nommées prétendantes à la rose.
URSULE, }
BASILE, fils de Geneviève.
MARIANNE, voisine de Geneviève.
Madame DUMONT, marchande épicière de Noyon.
MIMI, fille de madame Dumont.
LE BAILLI, personnage muet.
Troupes de jeunes Salenciennes, ménétriers, etc.

Les trois prétendantes doivent être vêtues de blanc, et cheveux épars.

La scène est à Salency.

LA

ROSIÈRE DE SALENCY,

COMÉDIE.

La vertu sous le chaume mérite nos hommages.
M. le cardinal DE BERNIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une grande chambre de paysan. On voit d'un côté une armoire.

MARIANNE, HÉLÈNE.

MARIANNE.

ME v'là pourtant revenue pour la fête, Dieu merci.

HÉLÈNE.

Vous avez été bien long-temps à Noyon.

MARIANNE.

Vraiment oui; mon oncle étoit si malade! Enfin, il est presque guéri, et il m'a

dit comme ça : Marianne, v'là le huit juin, va-t'en à Salency voir le couronnement, tu reviendras demain. Ma fine, là-dessus je suis partie, et par bonheur j'ai trouvé une dame (une grosse marchande épicière de la ville) qui venoit aussi pour la fête, et qui m'a amenée. Oh, c'est une brave femme; a m'a ben fait jaser le long du chemin toujours, et sur Salency, et sur les Rosières; a vient loger chez M. le prieur avec sa petite fille, mademoiselle Mimi, qui est résolue, ah dame, faut voir, quoiqu'a n'ait que sept ans... al a de l'esprit pus qu'a n'est grosse... Mais, dites-moi donc, Hélène, hé ben, vous êtes des prétendantes, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Oui; j'ai été nommée, il y a huit jours, avec Ursule et Thérèse.

MARIANNE.

C'est vous qu'aurez le chapeau, je le gagerois ben.

HÉLÈNE (1)

Pourquoi? Ursule et Thérèse sont de

(1) On ne fait point parler tout-à-fait en langage

si bonnes filles !... Oh, je ne serai pas dépitée, je vous assure, si l'une ou l'autre obtient la rose.... Thérèse, surtout; je l'aime tant ! Vous le savez, Marianne, nous avons toujours été ensemble comme deux sœurs.

MARIANNE.

Thérèse est une gentille fille, ben douce, ben serviable, ben apprise; mais avec tout ça, vous valais mieux qu'elle; n'y a qu'une voix là-dessus.... Et puis vot mère a eu la rose, dans son temps, et puis Monique, vot grand'mère, a été rosière aussi; tout ça compte, dame, c'est juste... c'est vrai

---

paysan les prétendantes à la rose, parce qu'à Salency toutes les jeunes filles qui peuvent y prétendre sont très-distinguées par les dames de la famille de leur seigneur, qu'elles vont sans cesse au château, et que cette communication leur ôte absolument toute espèce de grossièreté villageoise. On peut connoître à Salency, seulement par le langage et les manières, celles qui ont eu le chapeau de roses, ou celles à qui la voix publique le destine. Et d'ailleurs, en général, tous les habitans de Salency sont aussi distingués des autres paysans par leurs manières et leur langage, que par leurs mœurs et leurs vertus.

qu'on ne trouvera pas, dans Salency, une pus brave famille que la vôtre. Défunt vot père étoit le plus digne homme!... A propos, Basile, vot frère, est ben joyeux, je parie; v'là Thérèse prétendante; quand a n'auroit pas la rose, c'est toujours un grand honneur d'avoir été nommée parmi les trois; ça l'y assure quasiment la rose d'ici à deux ans. Basile aime Thérèse, et vot mère n'entend pas raison là-dessus; a m'a dit pus de cent fois : *n'gnia qu'une Rosière qu'aura mon garçon;* a n'en démordra pas déjà. Al vous a une tête, ma voisine Geneviève... oh, c'est une maîtresse femme!... Mais, dites donc, Hélène, al est sortie, vot mère?...

HÉLÈNE.

Oui, elle est allée chez M. le prieur.

MARIANNE.

Hé vraiment oui; M. le prieur et M. le bailli (1), v'là les juges des Rosières, faut

(1) Le prieur surtout connoissant mieux les jeunes filles qu'aucun autre, par le compte qu'il en rend, contribue plus que personne au couronnement. Le

ben leux conter ses raisons... Mon Dieu, c'est comme si j'entendois Geneviève; alle en dégoise tout des plus belles sur vot compte, je vous en réponds.... Hélène par-ci, Hélène par-là... ah, je la vois d'ici... A n'oubliera pas de défiler tout du long la kirielle de Monique, vot grand'mère, que vous avez tant soignée, gardée, veillée...

HÉLÈNE.

Non, non, ma mère ne parlera pas de ça; est-ce qu'il y a de quoi se vanter donc? Est-ce qu'on peut faire autrement? Quand on a une grand'mère, faut ben l'aimer et la soigner, peut-être.

MARIANNE.

Apparemment, ça va sans dire : mais pourtant, n'gnia pas de fille à Salency pus révérencieuse à sa grand'mère que vous l'êtes au vis-à-vis de Monique; car on ne vous voit presque jamais les fêtes et dimanches venir danser sur la grande

---

seigneur nomme la Rosière, mais c'est d'après les dépositions qui sont portées chez le prieur et le bailli.

place, et ça pour rester à la maison avec Monique; et si vous aimez la danse trèsben, et vous n'avez que dix-sept ans. Oh! dame, à votre âge c'est ben édifiant!... ça fait plaisir à un chacun... ça mérite la rose... Aussi moi, dès tout à l'heure, je m'en vas aussi chez M. le prieur faire, comme les autres, mes dépositions, et je l'y conterai tout ce que j'ai sur le cœur, et toutes les jolivetés que je sais de vous.

HÉLÈNE.

Ma voisine, je vous en prie, parlezlui aussi de Thérèse.

MARIANNE.

Mais, Dieu me pardonne, on croiroit quasiment qu'ou seriais, faut y dire, fâchée d'avoir la rose!

HÉLÈNE.

Ah, sûrement, Marianne, je le désire plus que personne; quand je pense que je l'aurai peut-être aujourd'hui, le cœur me bat d'une force... Tenez, depuis huit jours, je n'en ferme pas l'œil. Je me dis comme ça : Mon Dieu, si l'on me couronne, quelle joie ici dans la maison! quel contentement

pour ma mère!... Et ma pauvre grand'mère, qu'est-ce qu'elle dira?... ça la rajeuniroit de vingt ans! Ah, seigneur, que je serois donc heureuse!... Et mon frère, et ma marraine, et mon cousin Félix, comme y seroient tous joyeux!... et Thérèse aussi, soyez-en sûre, Marianne; elle est prétendante, mais, quoique ça, elle me verroit donner la rose avec plaisir. Ursule ne m'envieroit pas non plus; ainsi, voyez donc combien je dois souhaiter la rose, puisque mon bonheur ne chagrineroit personne, et qu'il donneroit tant de satisfaction à ma famille.

MARIANNE.

Sans compter pour vous un mari dans l'année.... Eh, ne faut pas rougir; vous savez ben que dès qu'une fille est couronnée, c'est à qui l'aura, et que tous les garçons du village la demandent: la meilleure dot ici, c'est le chapeau de roses; pardi, c'est naturel que la plus sage soit la mieux aimée. Les hommes seroient ben nigauds, s'ils ne pensoient pas comme ça. Mais, j'entends la voisine, je crois?...

HÉLÈNE.

Ah, oui; v'là ma mère.

SCÈNE II.

GENEVIÈVE, MARIANNE, HÉLÈNE.

MARIANNE, *à Geneviève.*

Eh, bonjour donc, voisine.

GENEVIÈVE.

Ah, ah, la commère Marianne!... et depuis quand?

MARIANNE.

J'arrive pour voir couronner Hélène.

GENEVIÈVE.

Marianne, quel jour que celui-ci!... J'ai été Rosière, il y a aujourd'hui vingt ans; je m'en souviens comme d'hier; j'étois ben tremblante, j'avois ben des inquiétudes; jusqu'au moment de la déclaration, j'étois ni plus ni moins qu'une hébêtée; mais tout cela n'étoit rien au prix des angoisses d'une pauvre mère qui souhaite la couronne pour sa fille. Il me paroît que je recevrai mille

fois plus d'honneur du couronnement de cette chère enfant, que je n'en ai eu du mien. Si vous saviez toutes les pintes de mauvais sang que j'ai fait depuis quinze jours, depuis hier surtout!... Ah, Marianne, faut être mère pour comprendre ça.

MARIANNE.

Pourtant, vous me disiez, il y a six semaines que vous étiez comme sûre qu'Hélène auroit la rose.

GENEVIÈVE.

J'avois tort de dire ça; il y a tant de filles à Salency qui valent ben Hélène!... Le bon Dieu punit les orgueilleux, Marianne, v'là une terrible pensée... Enfin, plus en plus le moment approche, et plus en plus je suis craintive.

MARIANNE.

Avez-vous trouvé M. le prieur?

GENEVIÈVE.

Non; il étoit sorti... J'y retournerai.

MARIANNE.

Il est ben affairé aujourd'hui.

GENEVIÈVE.

Ah! je vous en réponds.

MARIANNE.

Dame, il est juge, et ça donne du tintoin.

GENEVIÈVE.

Et puis il est si cónsciencieux!... Avec ça, il nous aime tous comme si nous étions ses enfans.

MARIANNE.

On l'y donneroit tout l'or du Pérou, qu'il ne quitteroit pas Salency.

GENEVIÈVE.

Oh, c'est ben sûr. Le digne cher homme! que le Seigneur nous le conserve!... Mais, Hélène, dis-moi donc où est not mère?

HÉLÈNE.

Elle s'est couchée, elle dort... Elle n'a pas clos l'œil la nuit passée.

GENEVIÈVE.

Elle est dans des transes sur le couronnement!... Ah, sainte vierge, pourvu qu'a n'en tombe pas malade! (*Se retournant.*) Qu'est-ce qui tasticote donc autour de la porte? Va voir, Hélène.

HÉLÈNE *va ouvrir la porte.*

Ma mère, c'est Thérèse.

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, MARIANNE, THÉRÈSE, HÉLÈNE.

THÉRÈSE.

Madame Geneviève, je viens vous avertir que M. le bailli est chez lui, si vous voulez y aller... ma mère et celle d'Ursule y sont...

GENEVIÈVE.

En te remerciant, mon enfant, j'y vais.

THÉRÈSE.

Il y a déjà tout plein de monde sur la place, et des étrangers, et des messieurs, et des belles dames!...

GENEVIÈVE.

Ah, Jésus!...

MARIANNE.

Faut que j'aille voir ça...

GENEVIÉVE.

Venez, ma commère, donnez-moi le bras, vous me conduirez chez M. le bailli, car je suis si assottée, que je ne saurois

quasiment marcher ; y me paroît que tout tourne à l'entour de moi.

MARIANNE, *lui donnant le bras.*

Allons, allons, voisine, je vous soutiendrai. (*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Ah, nous v'là donc toutes fines seules ; j'en suis bien aise, Hélène, j'avois bonne envie de jaser avec toi sur not aventure d'hier... J'y pense et repense toujours du depuis... Ah, sauveur, quelle repentance j'ai eue de t'avoir comme ça laissée à l'abandon !... Si on savoit ça, je serois une fille perdue, ma pauvre Hélène...

HÉLÈNE.

Va, sois tranquille, je t'ai promis le secret, n'y a pas de crainte que j'y manque.

THÉRÈSE.

Vois-tu, Hélène, ce n'est pas que j'en

veuille à la rose; c'est toi qui l'auras, tout le village s'y attend; n'y a pas seulement une âme qui aille à l'encontre de ça... Je sais bien même qu'Ursule devroit passer avant moi; mais pas moins j'ai été nommée prétendante, v'là toujours un grand bonheur... Hélène, je te dis tout... Basile!.. enfin ma mère seroit toute glorieuse si j'épousois Basile... Basile, fils, petit-fils, et frère de Rosières; car tu vas l'être, c'est sûr : hé bien, si cette malheureuse histoire est sue, tout est dit... me v'là rayée des prétendantes, me v'là exclue de la rose pour toujours!.. ma mère en mourroit et moi aussi, Hélène.... Ça me fige le sang d'y penser seulement!...

HÉLÈNE.

Exclue de la rose!... ne dis donc pas ça, Thérèse, c'est terrible à entendre!... Au bout du compte, tu n'as pas fait un si grand mal... Hé bien, t'as eu peur, tu étois lasse, y falloit faire bien du chemin, et puis repasser par ce bois qui est noir comme un four, tu n'as pas osé... v'là tout pourtant...

THÉRÈSE.

Et la bonne action que je t'ai laissé faire toute seule!... et toi donc, qui as eu le courage de reconduire la vieille femme jusqu'à Chauni!... Je suis pourtant fâchée, Hélène, qu'on ne sache pas ça de toi; mais Dieu merci, ça t'est inutile pour gagner la rose... Seigneur, quand je pense qu'il t'a fallu repasser par ce bois à la nuit close!...

HÉLÈNE.

Oh, j'y ai eu ben peur; je me ressouvenois de toutes les histoires de revenans de la commère Marianne. Je n'avois pas une goutte de sang dans les veines!...

THÉRÈSE.

Et justement, la vieille Mathurine qu'est morte samedi dernier, et qu'alloit toujours là ramasser des feuilles.

HÉLÈNE.

Faut qu'a me soit venue dans l'esprit pus de vingt fois.

THÉRÈSE.

Pas moins tu n'as rien entendu?

HÉLÈNE.

Si fait... J'entendois de temps en temps

comme un bruit de feuilles!... *fri, frou, fri, frou*, tout à l'entour de mes oreilles...

THÉRÈSE.

Ah, sauveur!... ça fesoit *fri, frou?*

HÉLÈNE.

Tout comme quand on ramasse des feuilles.

THÉRÈSE.

Quelle pitié!... c'étoit l'âme de la pauvre Mathurine.. T'es bien heureuse encore de ne l'avoir pas vue!... Nannette avec sa mère, avant-hier au soir, l'y ont parlé...

HÉLÈNE.

Oui, je le sais bien... Elles l'ont vue sous la figure d'un grand mouton blanc.

THÉRÈSE.

D'un mouton gros comme un veau, à ce que m'a dit Nannette... Pour moi, j'en serois morte... Mais, conte-moi donc, à quelle heure es-tu revenue à la maison? Qu'a dit ta mère?

HÉLÈNE.

Ah, Thérèse, pour ne te pas faire tort, j'ai menti pour la première fois de ma vie... v'là ce qui m'a le plus coûté. Je suis arrivée à neuf heures; ma mère étoit toute

transie de crainte; *et pourquoi donc si tard, Hélène? Et pourquoi donc est-ce que tu reviens sans feuilles? Et où est donc Thérèse?*... A toutes ces questions-là j'étois bien ahurie; mais j'ai répondu comme nous en étions convenues : *ma mère, j'ai laissé Thérèse à deux pas d'ici; mon âne est tombé dans un fossé, nous avons été je ne sais combien de temps à l'en retirer*, et puis d'autres raisons encore. Ma mère a cru tout cela, j'en étois bien aise; et pourtant ça me fesoit de la peine de voir qu'elle donnoit là-dedans... Ça m'alloit au cœur, Thérèse, si bien que j'en pleurois.... Et toi, comment t'en es-tu tirée?

THÉRÈSE.

Je suis revenue par le petit chemin qui est derrière le village, et qui est si plein d'orties que personne n'y passe, et puis je me suis rendue à not maison en sautant par-dessus la haie du jardin, pour n'être pas vue; ensuite je me suis cachée dans not grange jusqu'à la nuit, où j'ai eu aussi peur que si j'avois été dans le bois; c'est là que je pensois à toi, que je me repen-

tois, que je sanglotois... Je me disois : si j'avois eu plus de courage, je serois avec Hélène, et nous serions rentrées toutes deux la tête levée et bien glorieuses dans le village !... Au lieu de ça, faut qu'Hélène cache sa bonne action pour cacher ma faute... Et je pleurois, et je pleurois, Dieu sait !.. Enfin, quand la nuit a été tout-à-fait tombée, je suis ressortie par le jardin, je suis rentrée dans la maison par le village, et j'ai dit à ma mère le même conte que t'as fait à la tienne.

HÉLÈNE.

Personne ne nous a vues revenir séparément ; la bonne femme de Chauni ne sait pas nos noms, ainsi jamais, au grand jamais, on ne découvrira cette aventure. Et je te jure encore, ma chère Thérèse, que de la vie je n'en ouvrirai la bouche, telle chose qui arrive.

THÉRÈSE, *l'embrassant.*

O Hélène ! que je t'aime !...

HÉLÈNE.

Va, tu n'aimes pas une ingrate. Mais on frappe à la porte, je crois... (*Elle crie :*) On y va...

THÉRÈSE.

C'est, Dieu me pardonne, la voix de M. le prieur !..... Hé vraiment oui c'est lui... Et avec cette dame marchande de Noyon qu'a amenée Marianne...

SCÈNE V.

M. LE PRIEUR, Madame DUMOND, MIMI, HÉLÈNE, THERÈSE.

HÉLÈNE.

Ah, mon Dieu, ma mère qu'est sortie !...

LE PRIEUR.

Bonjour, Hélène; voilà madame Dumond qui est venue exprès de Noyon pour voir la fête...

Mme DUMOND.

Et pour faire connoissance avec les prétendantes...

LE PRIEUR.

En voilà deux...

Mme DUMOND.

Il faut que je les embrasse; comme elles

sont jolies! (*Hélène et Thérèse font la révérence.*)

HÉLÈNE.

Je t'en prie, Thérèse, va voir si tu pourras retrouver ma mère...

THÉRÈSE.

J'y cours. (*Elle sort.*)

MIMI, *en montrant Hélène.*

Maman, n'est-ce pas que c'est celle-là qui sera Rosière?

HÉLÈNE.

Oh, mameselle, je ne suis pas la plus méritante, tant s'en faut!...

MIMI.

Oh, maman, priez M. le prieur qu'il lui donne la rose!...

Mme DUMOND.

Oui, oui, cela se fait bien comme cela...

MIMI.

Dame, voilà pourtant la plus jolie, et la plus blanche encore; les autres sont noires comme tout..

Mme DUMOND.

Écoute donc, Mimi, tu n'aimes pas la petite Gogo, la fille de notre voisine?...

MIMI.

Pardi non, elle m'égrafigne toujours, je ne l'aime pas du tout.

Mme DUMOND.

Elle est pourtant bien jolie et bien blanche...

MIMI.

Oui, mais elle est méchante comme je ne sais quoi...

Mme DUMOND.

Il vaut donc mieux être bonne que d'être belle?

MIMI.

Mais est-ce qu'on ne peut pas être belle sans égrafigner?

Mme DUMOND.

Oh, si fait. Mais la beauté passe, et la bonté dure; et puis c'est par la bonté qu'une petite fille fait le contentement de son papa et de sa maman; c'est la bonté qui fait aimer : tu vois donc bien que c'est elle seule qui mérite des récompenses.

MIMI.

Ah, oui, c'est juste; je me souviendrai de cela. Ainsi, maman, c'est donc la plus bonne qu'on va couronner?

Mme DUMOND.

Sûrement. Mais, monsieur le prieur, vous m'aviez promis que vous me feriez voir dans cette maison-ci ce qu'il y a de plus curieux à Salency?

LE PRIEUR.

Cela est vrai. Tenez, madame Dumond, regardez-bien cette armoire!.... elle renferme de précieuses richesses...

Mme DUMOND.

Comment donc?

MIMI.

Ah, que je voudrois qu'on l'ouvrît!...

LE PRIEUR.

Hélène, pourroit-on en avoir la clef?..

HÉLÈNE.

Je vais voir si ma grand'mère veut me la donner.

MIMI.

Maman, voulez-vous bien que j'aille avec elle.

Mme DUMOND.

Oui, va.

(*Hélène prend Mimi par la main et sort.*)

LE PRIEUR.

Cette famille, madame Dumond, est bien en effet une des plus considérables de

de Salency; si vous connoissiez la piété, la charité de ces gens-là!..... et comme ils sont respectés dans le village!.... car ici les vertus seules impriment le respect.

Mme DUMOND.

Vous êtes bien heureux, monsieur le prieur, d'avoir de bonnes âmes comme cela à gouverner.

LE PRIEUR.

Ah, j'en bénis tous les jours la Providence! Imaginez, madame Dumond, que depuis vingt ans que je suis ici, je n'ai pas vu faire une mauvaise action, je n'ai pas connu un malhonnête homme!..... Pour vous donner une idée de la pureté de leurs mœurs et de leur morale, il faut que je vous conte la raison qui a fait refuser l'année passée la rose à une jeune fille. Elle étoit parfaitement sage et modeste, il n'y a pas d'exemple qu'ici l'on soit autrement; mais des témoins déposèrent, et il fut prouvé qu'elle avoit passé presque tout un jour ouvrier dans l'oisiveté, et que son frère s'étoit moqué d'un vieillard; et elle fut exclue tout d'une voix.

Mme DUMOND.

Les fautes des parens comptent donc aussi ?

LE PRIEUR.

Vraiment oui, ce qui fait que cette rose tient en respect les garçons comme les filles; vous sentez bien que les péres et les frères prennent garde à eux... Tenez ce jeune garçon dont je viens de vous parler, qui contribua à l'exclusion de sa sœur, étoit au moment de se marier, et sur cela, les parens de la fille rompirent tout.

Mme DUMOND.

Oh, je comprends cela, et qu'une rosière honore toute la famille...

LE PRIEUR.

Sûrement, chacun en particulier pouvant se flatter qu'il a contribué de quelque chose au couronnement.

Mme DUMOND.

Mais il y a un article qui m'embarrasse; ceux qui déposent contre les prétendantes sont des Salenciens ?

LE PRIEUR.

Oui...

Mme DUMOND.

Hé bien, cela doit faire parmi eux des piques, des haines...

LE PRIEUR.

Nullement. Toute déposition dénuée des preuves les plus positives, ne seroit pas reçue; ce n'est ni l'envie, ni l'aversion qui déposent, c'est le noble désir que la rose ne tombe pas sur un objet médiocre.... L'ambition des honneurs et des richesses produit souvent les cabales et les noirceurs; mais cette rose, ce prix simple et champêtre, offerte à la vertu, ne fait naître qu'une louable émulation et ne peut qu'épurer encore les cœurs innocens qui brûlent de l'obtenir. Mais j'entends revenir Hélène... Ah, la bonne Monique, sa vieille grand'mère, est avec elle.

SCÈNE VI.

LE PRIEUR, Madame DUMOND, MIMI, MONIQUE, HÉLÈNE, THÉRÈSE.

(*Monique soutenue par Hélène, qui de l'autre côté tient Mimi par la main.*)

LE PRIEUR.

Bonjour, mère Monique; comment va la santé?

MONIQUE.

Eh, monsieur le prieur, tout doucement... Dame j'aurai, vienne la saint Louis, quatre-vingts ans sonnés; on se sent de ça... Les jambes me manquent; j'ai bien du mal pour marcher.

Mme DUMOND.

Il faudroit lui donner une chaise.

MONIQUE.

En vous remerciant, madame; je m'asiterai donc, sous vot bon plaisir. (*Hé-*

lène lui donne une chaise auprès de l'armoire. Elle s'assied.)

LE PRIEUR.

Mère Monique, nous avions envoyé Hélène pour demander la clé de votre armoire.

MONIQUE.

Oh, vraiment, je ne donne pas comme çà la clé de not trésor à une jeunesse, c'est bon quand elle sera Rosière, s'il plaît au bon Dieu que je vive assez pour voir ça; mais je vous l'ai apportée la clé, la voilà, monsieur le prieur.

LE PRIEUR. (1)

Vous allez voir, madame Dumond, les plus beaux titres de famille qui existent sur la terre; tenez, regardez.

Mme DUMOND, *regardant dans l'armoire.*

Ah, ah, qu'est-ce que c'est donc qu'il y a sous toutes ces petites niches de verre?

---

(1) Ces détails ne sont point imaginés, ils sont exactement vrais, ainsi que tout ce qui est dit dans cette pièce relativement aux mœurs et aux coutumes des Salenciens.

LE PRIEUR.

Des roses sèches...

MONIQUE.

Ah oui, a sont sèches; car il y en a qui ont ben pus de cent ans!

MIMI.

Ah, maman, c'est joli... c'est comme des reliquaires!

LE PRIEUR.

Hé bien, madame Dumond, vous ne dites mot.

Mme DUMOND.

Je suis toute saisie... Comment! il y a eu autant de Rosières dans cette famille que je vois là de roses?

MONIQUE.

Ah, il y en a ben pus; j'ai eu une autre fille qu'est morte et qu'a eu une troupe de filles; toutes les roses de ce côté là nous manquent, et puis mon père s'étoit remarié, et ses enfans, comme de juste, ont hérité des roses; nous n'avons que celles de la droite ligne.

Mme DUMOND, *regardant toujours dans l'armoire.*

Elles ont toutes des étiquettes!

LE PRIEUR.

Oui, ce sont les noms des Rosières.

MONIQUE.

Monsieur le prieur, vous qui connoissez tout ça comme vot pater, montrez à madame la rose de Marie-Jeanne Bocard, c'est la pus ancienne, à ce que je crois.

LE PRIEUR.

N'est-elle pas tout en haut?

MONIQUE.

Oui. Pouvais-vous l'avindre?

LE PRIEUR.

Oui, je la tiens. Voyons la date...... (*Il lit.*) 1520.

Mme DUMOND, *tenant cette rose qui est sous un verre.*

Mil cinq cent vingt!...

MONIQUE.

V'là une riche pièce pas vrai?...

MIMI, *regardant la rose.*

Quoi! c'étoit là une rose? Comme ça change!...

MONIQUE.

Hélène, montre un peu celle de Catherine Javelle, qu'est là en bas...

HÉLÈNE.

Oui, ma mère...

MONIQUE.

Catherine Javelle étoit la sœur de ma mère, et a mourut toute jeune; son histoire est drôle...

LE PRIEUR.

Contez-nous-la, mère Monique.

MONIQUE.

Faut donc qu'ou sachiez qu'a lavoit son linge au grand étang; a n'avoit avec elle qu'un petiot garçon de sept ans d'âge, pour porter le linge; v'là que tout d'un coup Jeannot... (y s'appeloit Jeannot, c'étoit le fils de la pauvre Michelle.)

LE PRIEUR.

Et il vit encore, ce Jeannot, c'est le bonhomme Roussel?...

MONIQUE.

Tout juste... Mais, monsieur le prieur, vous savez l'histoire...

LE PRIEUR.

N'importe, allez toujours...

Mme DUMOND.

Oh, je vous en prie, madame Monique.

MONIQUE.

Hé ben donc !... j'ai perdu le fil...

HÉLÈNE.

Ma mère, vous en étiez à *V'là que tout d'un coup*, et *au bord de l'étang*...

MONIQUE.

Ah... V'là que tout d'un coup Jeannot tombe dans l'étang la tête la première, *floque*, le v'là dans l'eau... Ma fine là-dessus ma tante Catherine Javelle n'en fait pas à deux, a s'y jette aussi à corps perdu, puis a repêche Jeannot comme un goujeon, et revient avec lui sur le bord.

Mme DUMOND.

Ah, ciel!

LE PRIEUR.

Il est bon de savoir que cet étang est très-profond.

MONIQUE.

Oh, c'est un abîme... Enfin les v'là donc sus le gazon; mais Jeannot avoit tant bu d'eau, tant bu d'eau, qu'il étoit comme pâmé... Ma tante se prit à dire : qu'est-ce que je vas faire de cet enfant, et puis de mon linge?... Y se fesoit tard, y falloit

revenir à la maison, y falloit faire une demi-lieue, a n'avoit point d'aide, alle étoit toute tremblante, toute bouleversée; malgré ça, a prend Jeannot à califourchon sur ses épaules, elle abandonne tout son linge et alle revient comme ça au village.

Mme DUMOND.

Et j'espère qu'elle fut Rosière dans l'année.

MONIQUE.

Oh, mon Dieu, oui. Il n'y a qu'heur et malheur, comme on dit : c'est ben heureux pour une jeune fille de trouver des occasions comme ça; dame ça n'arrive pas tous les jours.

Mme DUMOND.

Ah, monsieur le prieur, le plus curieux de Salency, ce n'est pas le spectacle de la fête; c'est de voir, c'est d'entendre tout cela.

LE PRIEUR.

Je vous l'avois bien dit... (*Il regarde à sa montre.*) Mais, il est midi, il faut nous en aller.

Mme DUMOND.

Je ne peux pas ôter les yeux de dessus cette armoire.

LE PRIEUR.

En effet ces titres respectables, ces preuves de vertu, valent bien ces vieux morceaux de parchemins dont certaines gens tirent tant de vanité.

Mme DUMOND.

Ma foi, je verrois tous les parchemins du monde d'un œil sec, et quoi que j'en aie, en regardant ces roses desséchées, je sens les larmes me rouler dans les yeux!.... Ah, combien je suis fâchée que Mimi n'ait pas cinq ou six ans de plus!.... Elle auroit senti cela.

MIMI.

Maman, faudra me ramener quand je serai plus grande.

LE PRIEUR.

Elle a raison, c'est un bon air à respirer pour une jeune fille que celui de Salency!... Adieu, mère Monique...

MONIQUE.

Mon Dieu, monsieur le prieur, Geneviève sera bien fâchée...

LE PRIEUR.

Je reviendrai...

MONIQUE.

Monsieur le prieur, la déclaration sera toujours à cinq heures?...

LE PRIEUR.

Oui, mère Monique. (*Il lui prend la main.*) Ma bonne femme, tranquillisez-vous... je vous en prie...

MONIQUE.

O bon Sauveur!...

LE PRIEUR.

Adieu... à tantôt.

Mme DUMOND.

Adieu, ma chère madame Monique.

MONIQUE.

Vot servante, madame.

(*Madame Dumond et le prieur sortent.*)

Hélène va leur ouvrir la porte, et leur fait plusieurs révérences, que madame Dumond lui rend après l'avoir embrassée. Pendant ce temps Monique reste seule sur le devant du théâtre.

MONIQUE.

Monsieur le prieur dit comme çà que *je me tranquillise*, c'est bon signe!.... le bon Dieu le veuille!... (*à Hélène qui revient.*) Hélène, as-tu entendu monsieur le prieur?...

HÉLÈNE.

Mon Dieu oui, ma mère, j'en suis encore tout sans dessus dessous... Il vous tenoit la main?

MONIQUE.

Et il me la serroit. mon enfant... Je n'ai pas osé lui parler de toi, à cause de cette dame...

HÉLÈNE.

O ma mère... j'ai, à présent, un bon pressentiment!

MONIQUE.

Et moi aussi... Seigneur, je te verrois aujourd'hui, dans cinq heures, avec la couronne de roses!... Après ça je mourrai tranquille... Mais, écoute donc, ma fille, ne vas pas prendre de la gloriole pour ça, ne vas pas croire que tu vaux mieux qu'Ursule ou Thérèse; ça gâteroit tout.

HÉLÈNE.

Pourquoi est-ce que j'en serois glorieuse? Si je suis couronnée, c'est à vous, c'est à ma mère que je le devrai; je ne suis vaniteuse que d'être votre fille à toutes les deux...

MONIQUE.

Pauvre petite!... viens me baiser... Dieu te bénira, tu le mérites.... Mais, quoi donc!... tu pleures, je crois?

HÉLÈNE.

C'est vrai... je pense qu'à présent que vous vous flattez que j'aurai la rose, si par malheur je ne la gagne pas... vous serez si chagrine... si chagrine...

MONIQUE.

Ne sanglote donc pas comme ça... Hé bien, mon enfant, si tu ne l'as pas, faudra ben se soumettre; est-ce qu'il faut être rétif contre la divine providence, donc?... Mais M. le prieur m'a dit d'être tranquille, y n'a pas jeté ça pour rien, je t'en réponds... Allons, ma fille, ferme l'armoire, car y faut que tu ailles préparer le dîner... Ton frère n'est pas encore revenu?

HÉLÈNE.

Non, ma mère, il est toujours à l'autre bout du village, chez ce pauvre Robert, qui est ben malade, et qui n'a de consolation que dans la compagnie de Basile; et mon frère, qui aime Robert comme ses yeux, veut rester avec lui, du moins jusqu'à l'heure de la cérémonie.

MONIQUE.

C'est ben fait, c'est ben fait. Rends-moi ma clé... J'espère que je rouvrirai encore ce soir cette armoire pour y serrer ta couronne.

HÉLÈNE.

O ma chère mère!

MONIQUE.

Donne-moi ton bras, ma fille. Allons, viens. (*Elles sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRIEUR, GENEVIÈVE.

Oui, ma chère Geneviève, il faut que je vous parle en particulier.

GENEVIÈVE.

Mon Dieu, monsieur le prieur, vous avez un air tout je ne sais comment... ça m'interdit...

LE PRIEUR.

J'ai de l'inquiétude, je vous l'avoue...

GENEVIÈVE.

Vous allez m'annoncer quelque malheur...

LE PRIEUR.

Vous savez l'affection particulière que j'ai toujours eue pour votre famille; je vais vous dire une chose qui vous fera

beaucoup de peine, ma chère bonne femme, et cela me coûte cruellement.

GENEVIÈVE.

Ah, Jésus Maria!... ça regarde Hélène?

LE PRIEUR.

Justement.

GENEVIÈVE.

C'est possible?... Y a des dépositions contre elle?

LE PRIEUR.

Cela est vrai, et... d'assez graves!...

GENEVIÈVE.

Ah, monsieur le prieur, ce sont des menteries...

LE PRIEUR.

Ne pleurez pas, ma chère Geneviève... peut-être Hélène se justifiera-t-elle. Il faut l'entendre.

GENEVIÈVE.

Mais enfin; qu'est-ce que c'est donc?...

LE PRIEUR.

On l'a vue revenir hier à la nuit toute seule.

GENEVIÈVE.

C'est faux; Thérèse étoit avec elle...

LE PRIEUR.

Non Thérèse est revenue sur les cinq heures furtivement, elle s'est cachée, mais elle a été vue.

GENEVIÈVE.

Hé ben, monsieur le prieur, c'est faux... c'est faux... Hélène... où est-elle?... (*Elle crie de toute sa force.*) Hélène, Hélène... Ah, la voilà.

HÉLÈNE, *accourant.*

Ma mère...

GENEVIÈVE, *au prieur.*

Ah ça je ne l'y parle pas en cachette, je ne l'y fais pas le bec... Interrogez-là, M. le prieur.

HÉLÈNE, *à part.*

Mon Dieu, qu'a donc ma mère?...

GENEVIÈVE.

Hélène mentir!... Hélène!... Ah c'est trop fort pour me faire peur... puisque c'est ça qu'on dit, je n'ai pas de crainte.

LE PRIEUR, *à Hélène.*

Approchez, mon enfant, et répondez-moi sans détour.

GENEVIÈVE.

A n'est point subtile, je vous en réponds; je mets ma main au feu qu'a n'a jamais barguigné à dire la vérité une seule fois dans sa vie...

HÉLÈNE, *à part.*

Je tremble...

LE PRIEUR.

Hélène, vous avez été jusqu'ici l'exemple du village, je vous crois encore les mêmes vertus; je suis persuadé qu'une fausse apparence a trompé ceux qui vous accusent aujourd'hui; mais enfin, tout à l'heure, plusieurs témoins viennent séparément de déposer la même chose contre vous...

GENEVIÈVE.

Vous la tenez sur le gril; faut pas tant de lanternages... Hé ben, Hélène, y disent que t'es revenue toute seule du bois hier à la nuit, et que Thérèse s'étoit cachée... Seigneur, la couleur lui manque!... C'est de surprise, M. le prieur, je la connois... je suis sûre d'elle!...

LE PRIEUR.

Mais, répondez, Hélène... cette imputation est-elle fausse?... Vous avez un moyen

bien facile de vous justifier; je vais, si vous voulez, vous nommer les témoins et vous confronter avec eux.

GENEVIÈVE.

Hé ben, Hélène?...

HÉLÈNE, *à part.*

Ah, quel martyre!...

LE PRIEUR.

Si le fait est vrai, et si vous le niez, songez que vous traiteriez de calomniateurs ceux qui n'ont dit que la vérité!... Pourquoi ces larmes, pourquoi ce désespoir, si vous êtes innocente?

HÉLÈNE.

Oui, je suis innocente...

GENEVIÈVE.

Eh, parle donc, dis donc tes raisons... Je commençois, Dieu me pardonne, à trembler quasiment, le froid m'en court par tout le corps... Explique-toi, Hélène.

HÉLÈNE.

Je ne saurois... (*A part.*) O Thérèse!..

GENEVIÈVE.

Comment, vous ne sauriais?... Mais ça ne se peut pas!... C'est qu'alle est si niaise... Réponds-moi tant seulement... M'as-tu menti

hier... (*d'un ton sévère.*) Hélène!... seroit-y vrai?... Non, alle est tout effarouchée, alle a perdu la tramontade. Hélène!.. ma fille, parle donc, tu me mets dans des angoisses!..

HÉLÈNE.

O ma mère!... Je suis innocente.

GENEVIÈVE.

Tu n'as donc pas menti?... Les témoins sont donc des calomnieux, pas vrai?...

HÉLÈNE.

Oh, non, non...

GENEVIÈVE.

Comment, malheureuse!...

HÉLÈNE.

Ma chère mère, si vous saviez!...

GENEVIÈVE, *avec emportement.*

Toi, ma fille!... Je te renonce... Ah, seigneur, que ne suis-je morte avant d'avoir vu ça... (*Elle tombe en sanglotant sur une chaise.*)

HÉLÈNE, *se jetant à ses genoux.*

Hé ben, ma mère, écoutez-moi!...

GENEVIÈVE, *la repoussant.*

Laisse-moi de repos...

LE PRIEUR, *prenant la main de Geneviève.*

Pauvre chère femme!...

GENEVIÈVE.

Ah, monsieur le prieur, ayez pitié de nous; sauvez l'honneur d'une brave famille; j'ai un garçon, faudra-t-il qu'il soit entaché!... j'en mourrois!...

LE PRIEUR.

Par respect pour votre famille, j'assoupirai cette aventure, le fond en sera ignoré; je vous promets que Thérèse ne sera point interrogée, elle seule pourroit tout découvrir...

HÉLÈNE, *sanglotant.*

On ne découvriroit rien à mon déshonneur toujours.

GENEVIÈVE.

Tais-toi, indigne!...

LE PRIEUR.

En effet, Hélène, pouvez-vous avoir le front de vous soutenir innocente, quand vous avouez que vous avez menti, que vous êtes revenue seule, que vous avez renvoyé Thérèse?...

HÉLÈNE.

Ah, M. le prieur, je ne l'ai pas renvoyée; elle est revenue de son plein gré, je peux dire ça du moins.

GENEVIÈVE.

Impudente!..... Enfin, toute la trame sort donc de ta bouche!... T'es revenue après Thérèse à la nuit!... T'as fait cent mensonges... et faut que j'entende ça de mes deux oreilles!... O ma pauvre mère, comme elle va tomber de son haut!....

LE PRIEUR.

L'heure de la déclaration s'approche...

GENEVIÈVE.

La déclaration!... et j'espérois que cette malheureuse... Ah, n'y a pus de joie pour moi!...

HÉLÈNE.

C'est trop, c'est trop, faut que je parle...

GENEVIÈVE.

Ne m'approche pas...

HÉLÈNE.

Ma mère, ma mère, écoutez!...

GENEVIÈVE.

Insolente! (*Elle la pousse rudement,*

Hélène tombe à quelques pas sur ses genoux. Elle lève les mains au ciel en s'écriant : ô mon Dieu !)

GENEVIÈVE *en larmes, s'approche d'elle et la relève.*

Elle s'est fait mal !... Y me manquoit ça !...

HÉLÈNE.

Non, ma mère... mais écoutez...

LE PRIEUR.

Ne perdons plus de temps, Geneviève, venez chez M. le bailli, pour l'engager à ne pas ébruiter cette malheureuse affaire ; les témoins eux-mêmes, par égard pour vous, se prêteront volontiers à ce ménagement.......

GENEVIÈVE.

Sauvez ma famille, monsieur le prieur, ayez compassion de nous.

LE PRIEUR.

Hélène, que ceci vous fasse rentrer en vous-même ; j'entrevois dans votre conduite des fautes dont je n'ai point encore vu d'exemples à Salency ; sans vos respectables parens, vous n'en seriez pas quitte pour la perte de la couronne... et dites-vous bien que les dignes exemples que

vous avez toujours reçus, vous rendent encore plus coupable. Allons, partons, ma chère Geneviève...

HÉLÈNE.

Un moment... ma mère...

GENEVIÈVE

Effrontée! si tu bouges t'auras ma malédiction.

HÉLÈNE, *tombant sur une chaise.*

Je n'en puis plus!...

GENEVIÈVE.

Allons, monsieur le prieur; oh, seigneur, quel jour de désolation!... (*Elle sort avec le prieur.*)

SCÈNE II.

HÉLÈNE, *seule, se soulevant.*

MA mère!... (*Elle retombe.*) Le cœur me manque!.. Elle est partie!... J'allois peut-être tout dire, et Thérèse étoit perdue.... et mon frère au désespoir!.... Y s'aiment, y s'épouseront du moins, y seront heureux!... mais moi que devien-

drai-je? je n'ai rien à me reprocher; ça me soutiendra!... Ma plus rude peine, c'est le chagrin de ma mère!... Vingt fois j'ai voulu lui avouer la vérité.. et pourtant j'avois promis le secret à Thérèse!... mais ma mère! la voir si courroucée contre moi, ça me perçoit le cœur... seulement d'y penser, j'en frissonne!... O que la colère d'une mère est terrible! Et que doit-elle donc être quand on la mérite?... Ma mère dont je n'ai jamais eu que des paroles de douceur, comme elle m'a traitée!... Mon Dieu, comme j'ai tremblé de la tête aux pieds, lorsqu'elle m'a dit : *je te renonce!...* Ah, sauveur, j'aurai toujours ce son là dans l'oreille!... ça m'a été au fond de l'âme... dans ce moment j'étais prête à tout déclarer; mais, par bonheur pour la pauvre Thérèse, ma mère n'a pas voulu m'entendre... Mais aussi j'ai eu tort; j'aurois pu cacher la faute à Thérèse, et conter l'histoire de la femme!... Non; on auroit toujours su que j'étois revenue seule; et puis on auroit envoyé à Chauni chez la femme, qui auroit dit que Thérèse l'avoit abandon-

née!... N'y avoit pas moyen de se retirer de là... Enfin le bon Dieu voit mon innocence, ça doit me consoler!... Pourtant je n'aurai jamais la rose; et ma mère, et ma pauvre grand'mère qui croient que je serai couronnée!... Ah, que je suis malheureuse!... non, non, je ne trahirai point Thérèse, je l'ai promis.. mais quand son mariage sera fait, je dirai tout à ma mère; je ne pourrois pas vivre sans ça!... O Basile! ô Thérèse! que vous me coûtez cher.... Ciel! quelqu'un vient; ah, cachons mes larmes!

SCÈNE III.

HÉLÈNE MARIANNE.

MARIANNE.

Hélène!... mais tu pleures, mon enfant... Qu'est-il donc arrivé?...

HÉLÈNE.

Je n'ai rien, Marianne...

MARIANNE.

Et mais... t'es pâle comme un linge!...

HÉLÈNE.

Faut que j'aille retrouver ma grand'-mère... Adieu, Marianne... (*à part en s'en allant.*) Allons nous cacher jusqu'après le couronnement. (*Elle sort.*)

MARIANNE, *seule.*

Je reste sotte comme un bahu !.... Quéque tout ça signifie ?... La commère Geneviève d'un autre côté, qu'est toute tremblante et comme une déchevelée !..... et Basile... Oh, y a quéque chose là-dessous... Ah, v'là Thérèse.

SCÈNE IV.

MARIANNE THÉRÈSE.

MARIANNE.

Dites-moi, Thérèse, avez-vous vu Geneviève ?

THÉRÈSE.

Non ; pourquoi ?...

MARIANNE.

Oh, c'est que je viens de la rencontrer

moi... Alle alloit chez M. le bailli; j'ai voulu l'y parler; mais a ne voyoit, ni n'entendoit... et, tout d'un coup, son fils Basile, qui revenoit de chez Robert pour la cérémonie, s'est approché d'elle....... *Va-t-en*, l'y a-t-elle fait, *va-t-en, mon pauvre garçon, retourne chez Robert...* Et puis a l'y a marmoté je ne sais quoi à l'oreille; Basile a rougi, pâli et pleuré, il a mis comme ça ses deux mains sur ses yeux; il s'est assis sur une pierre. M. le prieur qu'étoit avec Geneviève, l'y a parlé aussi tout bas... Et enfin, M. le prieur et Geneviève ont continué leux chemin.

THÉRÈSE.

Est-il possible? Et Basile, qu'est-il devenu?

MARIANNE.

Oh, il est resté là un bon bout de temps à rêvasser, les yeux fichés en terre.... J'étois à deux pas, je me suis approchée : quand il m'a vue, il a fait un frisson, y m'a jeté un regard tout effaré; et puis il a pris ses jambes à son cou, et s'est enfui du côté de la maison de Robert.

THÉRÈSE.

Ciel!... Où est Hélène?...

MARIANNE.

Hélène pleure; quand je suis arrivée, a s'est sauvée.

THÉRÈSE.

Comment?...

MARIANNE.

Thérèse, le cœur m'en saigne; mais je vois ben qu'Hélène a fait quéque faute qui va l'y ôter la rose...

THÉRÈSE.

Elle! Hélène!... Pourriez-vous le croire?

MARIANNE.

C'étoit-la perle du village... Je sais ben ça... Pas moins je gagerois qu'il y a des dépositions contre elle...

THÉRÈSE.

Des dépositions... Ah, courons. (*Elle sort en courant de toutes ses forces.*)

MARIANNE, *seule.*

En v'là ben d'un autre!... je crois qui sont tous foux; c'est comme un vertigo... (*On entend appeler derrière le théâtre.*) Hélène, Hélène!

MARIANNE.

J'entends la voix de Monique; oui, c'est elle...

SCÈNE V.

MARIANNE, MONIQUE.

MONIQUE.

Hélène... où est-ce qu'elle est donc?

MARIANNE, *allant donner le bras à Monique, qui marche avec peine.*

Je ne sais, mère Monique; mais asitez-vous, je vais l'appeler.

MONIQUE.

V'là la première fois que je ne la trouve pas quand j'en ai besoin.

MARIANNE.

Mais, est-ce qu'a n'étoit pas avec vous tout à l'heure?

MONIQUE.

Non; et j'ai voulu venir ici, Marianne, parce que la porte donne sur la place, et

que v'là bientôt le moment de la déclaration... Si mon Hélène est Rosière, j'entendrai les ménétriers un peu plus tôt... O Marianne, comme mon cœur saute!...

MARIANNE, *à part.*

La pauvre femme ne sait rien; faut pas l'y dire, ça la tueroit.

MONIQUE, *criant.*

Hélène, Hélène!...

MARIANNE, *criant aussi, et s'avançant dans le fond du théâtre.*

Hélène, Hélène! vot grand'mère vous appelle... J'entends son pas... al accourt.

SCÈNE VI.

MONIQUE, MARIANNE, HÉLÈNE.

MONIQUE.

Viens donc, ma fille.

MARIANNE, *à part.*

Comme al a l'air triste!...

HÉLÈNE.

Ma mère...

MONIQUE.

Hé ben, mon enfant, y s'en va cinq heures!... t'es toute pensive; pour moi, grâce au ciel, je n'ai point d'inquiétudes... Mon Dieu, qu'est-ce qui vient?

MARIANNE.

C'est Geneviève.

SCÈNE VII.

MONIQUE, GENEVIÈVE, MARIANNE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!...

MONIQUE.

Approche, Geneviève; sais-tu des nouvelles?

GENEVIÈVE, *à part.*

Ma mère, ô ciel!... et Marianne!... faut se taire. (*Haut.*) Ma mère, que faites-vous là? vous seriais mieux dans vot chambre.

MONIQUE.

Non, ma fille... C'est ici, il y a aujourd'hui vingt ans, que j'ai vu not seigneur te venir prendre par la main... C'est ici que je t'ai vue couronner, Geneviève.... t'en souviens-tu, comme tu te pendis à mon cou!... comme nous pleurions!... O que le bon Dieu m'envoie encore une joie pareille, et puis qu'il dispose de moi... Je sortirai de ce monde sans avoir rien à souhaiter davantage...

GENEVIÈVE, *à part.*

Elle m'arrache l'âme.

HÉLÈNE, *à part.*

O quelle épreuve!...

MONIQUE.

Viens ici contre moi, Hélène, donne-moi ta main : c'étoit comme ça que je tenois ta mère quand toute la bande arriva chez nous... ma fille, tu la vaudras ta mère; t'es prudente, véritable, modeste comme elle.. N'est-ce pas, Geneviève?

GENEVIÈVE, *à part.*

O mon Dieu, mon Dieu!...

MONIQUE.

Mes enfans, vous êtes saisies, vous ne sonnez mot, c'est naturel... moi, qui ai eu deux filles et une sœur Rosières, je suis un peu plus hardie; mais pas moins le cœur me bat bien fort... (*Elle regarde Hélène dont elle tient la main.*) Comme t'es rouge!... a tremble comme la feuille!... Geneviève, viens donc la rassurer, cette pauvre petite, viens la baiser, je t'en prie!... Hélène, va à ta mère.

HÉLÈNE, *se jetant au cou de Monique en sanglotant.*

O ma chère mère, y n'y a pus que vous que j'ose embrasser!...

GENEVIÈVE.

Hélas!...

MONIQUE.

Pourquoi donc, mon enfant?... Geneviève, à qui en as-tu?... Je ne t'ai jamais vue comme ça...

MARIANNE, *à part.*

Oh, sûrement, il y a de terribles choses là-dessous!...

MONIQUE.

Allons, encore une fois, Geneviève,

venez embrasser not enfant; cours vers elle, Hélène!

HÉLÈNE, *d'un ton suppliant à sa mère.*

Ma mère! (*Elle fait un pas. A part.*) Ah, quel regard!... (*Elle s'arrête.*)

MONIQUE.

Hé ben?...

GENEVIÈVE.

Ma mère.... c'est que je suis fâchée que vous croyez si fort qu'elle sera couronnée!

MONIQUE.

Comment?... Sais-tu de mauvaises nouvelles?... Tu te tais... La Rosière est nommée?...

GENEVIÈVE.

Je l'ignore.

MONIQUE

Ah, vous me faites queuques cachoteries... Et Basile, à l'heure qu'il est, pourquoi n'est-il pas ici?... Marianne!... vous pleurez toutes!

GENEVIÈVE.

Ciel! j'entends du bruit..... Ah, que va-t-on nous annoncer... O ma mère, si

vous m'aimez, ayez du courage, de la résolution...

MONIQUE, *en pleurant.*

Ah, mon enfant, on en n'a pus à mon âge...

HÉLÈNE.

O Dieu, protégez-moi!...

SCÈNE VIII.

MONIQUE, GENEVIÈVE, MARIANNE, HÉLÈNE, THÉRÈSE, *hors d'haleine, les cheveux en désordre, accourant précipitamment.*

THÉRÈSE.

HÉLÈNE!...

GENEVIÈVE.

Que signifie cette grande hâte?...

THÉRÈSE, *voyant Hélène, se précipite dans ses bras.*

Hélène!... t'es nommée Rosière!...

HÉLÈNE.

Comment?

MONIQUE.

Dieu!

GENEVIÈVE.

Se peut-il?

MARIANNE.

Quel bonheur!

THÉRÈSE, *embrassant Hélène à plusieurs reprises.*

Hélène, Hélène est couronnée! Madame Geneviève, j'étois seule coupable; j'ai tout déclaré; Hélène est Rosière.

GENEVIÈVE.

Je me meurs.

HÉLÈNE, *la recevant dans ses bras.*

O ma mère!

MONIQUE.

Geneviève!

HÉLÈNE, *tenant toujours sa mère.*

Hélas, ma mère!... de l'eau, Thérèse, Marianne!

MONIQUE.

Ça l'a trop saisie.

THÉRÈSE.

La v'là qui revient.

HÉLÈNE.

Elle ouvre les yeux.

GENEVIÈVE.

Hélène! ma fille!...

MONIQUE.

Al te tient; al est Rosière.

GENEVIÈVE.

Ah! c'est-y vrai?

THÉRÈSE.

Vous le verrez; on va venir la chercher; j'ai laissé la marche à trois cents pas d'ici, je n'ai fait qu'un saut, et eux qui sont en cortége, vont lentement.

GENEVIÈVE, *embrassant Hélène.*

Chère Hélène!... ma pauvre enfant, t'es innocente, t'es Rosière... O Seigneur, on ne meurt ni de chagrin ni de joie!

MONIQUE.

Mais, qu'est-ce qu'on me cachoit donc?

GENEVIÈVE.

Mais, Thérèse, qu'as-tu donc déclaré? Hélène pourtant hier est revenue seule, a m'a menti.

THÉRÈSE.

V'là l'histoire: Hier nous sommes parties

pour aller ramasser des feuilles dans le petit bois; là nous avons trouvé une vieille femme tombée dans un fossé; elle étoit blessée, a pleuroit; nous l'avons tirée de là, et puis a nous a dit qu'elle étoit de Chauni, mais qu'elle ne pouvoit pas y retourner; moi, j'ai proposé de la mettre sur not âne, et de l'amener chez nous; et qu'est-ce qui la pansera, a fait Hélène? Y a des chirurgiens à Chauni; c'est là qu'il faut la mener. La bonne femme là-dessus a sangloté de joie, en disant qu'elle voudroit ben retourner à Chauni. Allons, allons, dit Hélène, c'est comme fait; et puis elle la met sur son âne. Mais, fis-je, y a pus d'une lieue d'ici à Chauni; nous ne serons pas revenues à neuf heures; faudra traverser le bois à la nuit. Je sais que t'es peureuse, dit Hélène; hé ben, va-t'en, j'irai seule... Mais, Hélène, t'es peureuse aussi... Je ne le suis plus... Enfin nous nous sommes débattues encore quelque temps, et puis finalement le cœur m'a manqué; j'ai laissé là Hélène et la femme, après être convenues qu'Hélène cacheroit ça, et que je ne me montrerois dans le village qu'à la nuit.

GENEVIÈVE.

O Hélène! je n'étois pas digne d'avoir un enfant comme toi; je t'ai accusée, rebutée, maltraitée.

HÉLÈNE.

Hé, ma mère, pouviez-vous faire autrement, quand les apparences...

GENEVIÈVE.

Les apparences! je ne devois pas les croire.

MONIQUE.

Je suis tout émerveillée...

MARIANNE.

Ça coupe la parole.

HÉLÈNE.

Mais, ma mère, voyez donc ce que Thérèse a fait pour moi; elle est allée s'accuser...

MARIANNE.

Ah, pardi, sans barguigner; quand je l'y ai dit qu'ou pleuriais tretous, al a deviné la cause du grabuge, et al est partie comme un éclair.

GENEVIÈVE.

Cette chère fille!

MONIQUE.

La bonne âme!

GENEVIÈVE, *à Thérèse.*

T'as donc été trouver M. le prieur?

THÉRÈSE.

Oui; au moment où l'on alloit s'assembler pour le dernier jugement, j'ai demandé à parler sur la grande place, devant tout le monde; on ne vouloit pas m'entendre; mais j'ai fait tant de train, qu'on n'a pu me refuser; y se sont tous assemblés; et là, j'ai conté mon histoire de bout en bout. Au même moment on a crié : *Vive Hélène, not Rosière!* Not seigneur, M. le prieur, M. le bailli, l'ont déclarée tout de suite, et je suis accourue.

GENEVIÈVE.

Va, cette action-là répare celle d'hier, qui, après tout, n'étoit qu'une peur d'enfant, que l'âge corrigera. Thérèse, Basile t'aime, je le sais; demain, ma fille, j'irai te demander pour lui à ta mère.

THÉRÈSE.

O madame Geneviève!...

HÉLÈNE, *embrassant Thérèse.*

Chère Thérèse!

MONIQUE, *à Geneviève.*

Tu m'as prévenue, Geneviève; j'allois dire ça.

GENEVIÈVE.

J'étois ben sûre, ma mère, que vous ne m'en dédiriez pas. Mais, qu'est-ce que j'entends?

THÉRÈSE.

Ce sont les ménétriers, c'est toute la bande.

GENEVIÈVE, *à Hélène.*

Mon enfant, va demander à ta grand'mère sa bénédiction.

HÉLÈNE, *courant se jeter aux genoux de Monique.*

Que mes deux chères mères me bénissent, et que le Seigneur me les conserve. (*Monique et Geneviève l'embrassent.*)

MONIQUE.

Je ne saurois parler... Mais le bon Dieu lit dans mon cœur; il voit tout le bien que je te souhaite.

GENEVIÈVE.

Sois toujours pieuse et sage, comme tu es, v'là tout ce que nous pouvons lui demander de mieux pour not chère et digne enfant.

MARIANNE.

L'heureuse famille!

THÉRÈSE.

O Basile!... où est-il?

GENEVIÈVE.

Faut l'envoyer chercher, Marianne.

MARIANNE.

J'y vas.... Ah, le v'là avec tout le monde.

(On entend une musique champêtre dans le lointain.)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LE SEIGNEUR, LE PRIEUR, LE BAILLI, MONIQUE, GENEVIÈVE, MARIANNE, HÉLÈNE, BASILE, THÉRÈSE, Mme DUMOND, MIMI, *quelques autres dames, troupe de jeunes filles, ménétriers, etc.*

BASILE, *accourant et devançant tout le monde, va se précipiter au cou d'Hélène, toujours à genoux devant sa grand'mère et sa mère. Monique est assise.*

Mon Hélène, ma sœur!...

GENEVIÈVE et MONIQUE.

Mon fils!... (*Ils s'embrassent en pleurant. Le reste des spectateurs s'arrête pour contempler ce tableau.*)

MONIQUE.

Mes enfans aidez-moi à me lever. (*Ils lui donnent le bras. Le seigneur, le prieur et le bailli s'avancent.*)

LE SEIGNEUR.

Ma chère madame Monique, quel beau

jour pour vous et pour Salency!... car une bonne action d'une Salencienne nous honore tous. (*Toutes les jeunes filles entourent Hélène pour l'embrasser, avec l'air de la joie et de l'attendrissement. Le seigneur, au prieur, en montrant les jeunes filles :*) Un étranger, en voyant ce spectacle, devineroit-il qu'Hélène, dans ce moment, n'est entourée que de ses rivales?

LE PRIEUR.

Heureux l'homme qui sait apprécier l'inestimable bonheur de posséder ce fortuné coin de la terre!

MONIQUE, *au seigneur.*

Pour que rien ne manque à not satisfaction, nous vous demandons la permission, not bon seigneur, de marier Basile à Thérèse?

BASILE.

O ciel!...

LA SEIGNEUR.

Vous ne pouviez mieux faire, mère Monique; Thérèse est digne d'être votre fille. Je ne l'admire pas d'avoir déclaré la vérité, elle eût été un monstre en la taisant;

mais je la loue de la manière noble et franche dont elle a fait l'aveu de sa faute. Elle auroit pu ne confier ce secret qu'à deux ou trois personnes; c'en étoit assez pour faire rentrer Hélène dans tous ses droits à la rose : au lieu de cela, elle a voulu faire éclater le triomphe de son amie à tous les yeux; c'est dans la grande place qu'elle a conté son histoire; ne cherchant point à s'excuser, ne songeant qu'à faire valoir Hélène, et croyant, par cette action, perdre à jamais la rose et sa réputation : voilà ce qui mérite l'estime, les éloges des bons Salenciens, et le titre que vous lui offrez. Mais ne différons plus la cérémonie touchante qui doit couronner la vertu : venez, Hélène, séparez-vous un instant de vos dignes parens; je vais vous conduire à l'église, c'est le plus beau de mes droits; il m'honore trop pour qu'il me soit possible de le céder même à votre mère. (*Il s'approche d'elle et lui présente la main; Hélène fait la révérence, et s'appuie sur son bras.*) Geneviève, vous allez nous suivre; et vous, mère Monique, pourrez-vous venir?

MONIQUE.

Oui, oui, not seigneur, j'ai retrouvé mes jambes de quinze ans.

GENEVIÈVE.

Ma chère bonne mère, nous allons vous aider, Basile, Thérèse et moi.

MONIQUE.

Allons, mes chers enfans, soutenez donc vot heureuse vieille mère.

LE SEIGNEUR.

Je ramènerai ici la Rosière, comme je le dois; ensuite j'espère qu'elle voudra bien, avec sa famille et tout le village, venir au château danser jusqu'à la nuit.

MONIQUE.

Ah, de grand cœur.

LE SEIGNEUR.

Allons, partons, et marchons doucement, à cause de la bonne mère Monique. (*Le seigneur, conduisant la Rosière, passe devant; ensuite Monique, soutenue par Geneviève, Basile et Thérèse. Le prieur et le bailli vont sur la même ligne; les jeunes filles après; les curieux, les dames étrangères et les ménétriers fer-*

ment la marche. Aussitôt que la marche commence, les ménétriers jouent un air champêtre. Madame Dumont et Mimi restent les dernières. Tout le monde sort, à l'exception de madame Dumont et de Mimi.)

MIMI.

Hé bien, maman, pourquoi donc ne les suivez-vous pas? c'est si beau!

Mme DUMONT.

J'en suis tout abasourdie!... Ah, j'ai fait quatre lieues pour voir ça, et je ne suis qu'une marchande; mais, vois-tu, Mimi, ça mériteroit la présence d'une reine; oui, une reine seroit ravie, extasiée, en voyant ces bons, ces dignes Salenciens, je le gagerois!

MIMI.

Maman, allons donc les retrouver.

Mme DUMONT.

Allons, viens. Ah, que ne suis-je née à Salency. (*Elles sortent.*)

FIN.

LA MARCHANDE DE MODES,

COMÉDIE EN UN ACTE.



PERSONNAGES.

Madame DUPRÉ, marchande de modes.
JUSTINE, première fille de boutique.
ANNETTE,
MARTHE,
JOSÉPHINE,
ISABELLE,
} filles de boutiques.
La marquise DE LINCÉ.
La baronne D'ELSAC.

La scène est à Paris, chez madame Dupré.

LA MARCHANDE DE MODES, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un comptoir; on voit dans le fond une porte vitrée qui donne sur la rue.

Madame Dupré assise et travaillant; Justine est à côté d'elle; après Justine, Annette; de l'autre côté, sont rangées Marthe, Isabelle et Joséphine, travaillant aussi : des lumières sont posées sur les comptoirs.

Mme DUPRÉ, *après un moment de silence, lève la tête, et voit vis-à-vis d'elle les jeunes filles qui parlent tout bas.*

Hé bien, mesdemoiselles, qu'est-ce que c'est donc que toutes ces chuchoteries-là? Est-ce comme cela que vous travaillez?... Il faut donc toujours avoir l'œil sur vous? Ah, dans votre état, il est bien nécessaire d'être laborieuses, appliquées. Voyez Justine; a-t-elle jamais l'oreille au guet, le nez en l'air? elle ne songe qu'à son ou-

vrage; et pourtant elle aime à rire comme une autre; c'est de son âge; mais il y a temps pour tout. (*Ici un grand silence.*) Justine, du fil.

JUSTINE.

En voilà, madame.

(*Un silence, après lequel les jeunes filles, vis-à-vis de madame Dupré, éclatent de rire en se cachant, et comme malgré elles.*)

Mme DUPRÉ.

Hé bien?...

MARTHE.

Mon Dieu, madame, c'est mademoiselle Joséphine qui nous fait rire.

JOSÉPHINE.

Ah, mademoiselle, c'est vous qui avez commencé.

MARTHE.

Moi?... je n'ai rien dit.

Mme DUPRÉ.

Je ne trouve point mauvais que vous vous divertissiez, pourvu que l'ouvrage aille son train; il faut bien, d'ailleurs,

passer quelque chose à la jeunesse; mais ce que je vous demande expressément, c'est de ne me point faire de cachoteries, et de ne pas parler bas. Vous devez toutes me regarder comme votre mère, et vous auriez tort d'avoir des secrets pour moi.

ISABELLE.

Oh, pour cela, madame, il faudroit que nous fussions bien ingrates, si nous ne vous aimions pas de tout notre cœur, moi, surtout! (*Elle soupire.*)

Mme DUPRÉ.

Il est sûr que je ne veux que votre bien. (*Après un silence.*) Allons, il est sept heures, il faut que je sorte. Justine, va me chercher mon mantelet.

JUSTINE, *se levant.*

Madame, allez-vous sortir seule?

Mme DUPRÉ.

Oui; je vais chez madame de Clémont. (*Justine sort.*)

MARTHE.

Madame de Clémont, qui demeure dans la rue de Richelieu?

Mme DUPRÉ.

Justement.

JOSÉPHINE.

J'ai été deux fois chez elle; c'est une dame d'un certain âge, mais bien aimable.

Mme DUPRÉ.

Ah, pour cela, oui; j'ai eu l'honneur de la servir pendant quinze ans, je sais ce qui en est. Je lui dois ma fortune; c'est elle qui m'a mariée, établie, et mise à la mode : aussi il n'y a rien au monde que je ne fisse pour elle.

ANNETTE.

C'est bien naturel.

JOSÉPHINE.

C'est la mère de madame la marquise de Lincé?

Mme DUPRÉ.

Oui.

JOSÉPHINE.

Oh, qu'elle est jolie, madame la marquise de Lincé!

MARTHE.

Et bonne!

JOSÉPHINE.

Je ne l'ai jamais vue?

MARTHE.

Non, parce qu'il y a trois mois qu'elle est dans ses terres.

JUSTINE, *revenant, à madame Dupré.*

Madame, voilà votre mantelet et vos gants. Quel carton voulez-vous emporter?

Mme DUPRÉ, *se levant.*

Je n'en veux point. Madame de Clémont n'achète plus de chiffons; elle est revenue de cela.

JOSÉPHINE.

Pourtant madame la baronne d'Elsac est bien aussi âgée qu'elle, et elle les aime.

Mme DUPRÉ.

Oui; c'est que l'une est raisonnable, et l'autre, folle... Ah çà, adieu, car il est tard. Adieu, mes enfans, travaillez bien. Justine, ma mère est-elle là-haut?

JUSTINE.

Oui, madame.

Mme DUPRÉ.

Madelon est avec elle?

JUSTINE.

Oui, madame.

Mme DUPRÉ.

Allons, c'est bon; je m'en vais, je reviendrai dans une heure. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

JUSTINE *se met à la place de madame Dupré*, ANNETTE, MARTHE, JOSÉPHINE, ISABELLE.

ANNETTE.

COMME elle a soin de sa mère!

JUSTINE.

Elle lui donneroit son sang.

ISABELLE.

C'est une bonne femme aussi que madame Moreau.

ANNETTE, *à Isabelle.*

Il n'y a que trois semaines que vous êtes ici; mais quand vous la connoîtrez mieux, vous l'aimerez cent fois plus. Elle est aussi honnête, aussi charitable, aussi pieuse que sa fille, c'est tout dire.

ISABELLE.

Mademoiselle Annette, dites-moi donc pourquoi elle porte presque toujours des *justes*, et jamais de robes garnies?

ANNETTE.

C'est qu'elle étoit paysanne avant que madame Dupré eût fait fortune.

ISABELLE.

Ah, c'est donc ça qu'elle parle un peu patois?

ANNETTE.

Vraiment oui.

JUSTINE.

Madame Dupré, quand elle se vit en état, la tira de son village, et la fit venir ici.

ISABELLE, *en soupirant.*

C'est bien heureux de pouvoir faire le bonheur de sa mère!

JUSTINE.

Oui; seulement d'en avoir l'espérance donne du cœur pour travailler. (*Un long silence.*)

JOSÉPHINE.

C'est demain fête; j'en suis bien aise.

MARTHE.

Oui, après l'office nous irons nous promener.

JOSÉPHINE.

Oh, j'aurai encore un plaisir bien plus grand.

MARTHE.

Quoi donc?

JOSÉPHINE.

C'est que madame Dupré m'a prêté un livre qui est joli, joli!...

JUSTINE.

Paméla, je parie?

JOSÉPHINE.

Précisément.

JUSTINE.

Elle me l'a fait lire deux fois; il m'a bien fait pleurer, toujours.

MARTHE.

Je l'ai lu aussi.

JUSTINE.

C'est Mme de Clémont qui l'avoit donné autrefois à Mme Dupré, quand elle étoit jeune.

MARTHE.

Cela s'appelle un roman?

JUSTINE.

Oui ; mais madame Dupré dit que c'est le seul que nous devions lire ; tous les autres sont mauvais, surtout pour nous.

ANNETTE.

Je me souviens qu'elle m'a bien grondée une fois, parce que je lisois Hippolyte, comte de Duglas ; et elle avoit raison, car il n'y a dans celui-là que des fadeurs d'amourettes : au lieu que dans Paméla il y a de si belles choses, si touchantes !...

JUSTINE.

Paméla est si vertueuse ; elle aime tant son père et sa mère !...

JOSÉPHINE.

On ne peut pas lire ça sans avoir envie de lui ressembler.

ISABELLE.

Oh, mademoiselle Joséphine, je vous en prie, vous me le prêterez !

JOSÉPHINE.

Oui, je vous promets.

ISABELLE.

Mademoiselle Justine, on dit que dans le carnaval madame Dupré fait venir des

violons; je voulois toujours vous demander cela... (Ah! v'là mon aiguille cassée.) Est-ce vrai?

JUSTINE.

Oui. Madame Dupré veut qu'on travaille; mais aussi elle nous procure des amusemens.

MARTHE.

Oh, oui; le lundi et le mardi gras, elle invite ses connoissances, et elle nous fait toutes danser, depuis cinq heures jusqu'à dix.

ISABELLE.

Combien y a-t-il de temps d'ici au mardi gras?

JOSÉPHINE.

Hélas! il y a encore cinq semaines.

ISABELLE.

C'est bien long.

JOSÉPHINE, *se levant et sortant du comptoir.*

Il faut que je marche un moment, j'ai les pieds tout engourdis de froid.

ISABELLE, *se levant.*

Et moi aussi.

ANNETTE, *à Justine.*

Justine, n'as-tu pas été ce matin chez madame la baronne d'Elsac ?

JUSTINE.

Oui, avec Joséphine.

JOSÉPHINE.

Mon Dieu, quelle *museuse* que cette madame d'Elsac ! elle nous a retenues plus de deux heures. C'est bien drôle, une vieille coquette... Je ne voudrois pas être sa femme-de-chambre, toujours...

ISABELLE.

Est-ce qu'elle étoit à sa toilette ?

JOSÉPHINE.

Oui, devant un miroir ; elle s'y regardoit tristement, et je crois que ça lui donnoit de l'humeur, car elle n'est jamais plus mal gracieuse que lorsqu'on est à la coîffer... Elle étoit plus grognon !... elle faisoit un train à son valet-de-chambre, à ses femmes... Elle les ahurissoit tant, que cela faisoit pitié... Que vous êtes maladroite! que vous êtes gauche !... elle n'a que ça à leur dire ; et puis un ton si brusque, les yeux si furibons !... O la méchante dame !...

ISABELLE.

Et vous a-t-elle acheté des modes ?

JOSÉPHINE.

Oui, tout notre carton; mais falloit voir de quel air!... avec une mine dédaigneuse et nonchalante, comme pour dire qu'elle n'avoit envie de rien... (*Elle la contrefait.*) Mademoiselle, de quel prix est cela?.... Deux louis, madame.... C'est horrible!.... c'est hideux!... d'un goût... baroque!...

(*Toutes les jeunes filles rient, à l'exception de Justine.*)

ISABELLE, *riant toujours.*

Elle fait toutes ces simagrées-là ?

MARTHE.

Oh, c'est vrai, c'est comme si on la voyoit.

JOSÉPHINE.

Et puis, toujours en rechignant, elle achète. Tout cela c'est pour jouer la détachée, l'indifférente; pour faire croire qu'elle ne se soucie plus de parure, parce qu'au fond elle sait bien qu'il est ridicule à son âge, d'en être si occupée; mais le

plus drôle, c'est quand on lui montre quelque chiffon visiblement trop jeune pour elle; oh, alors c'est une comédie... Fi donc! dit-elle; qui est-ce qui peut porter cela? Quelle extravagance!.. quel mauvais goût!.. cela est ignoble à un excès!...

(*Les jeunes filles recommencent à rire.*)

JUSTINE.

Ah çà, Joséphine, dites-moi un peu; si madame Dupré étoit ici, feriez-vous tous ces contes là?

JOSÉPHINE.

Ce ne sont point des contes; je n'invente rien.

JUSTINE.

Mais, est-il joli de se moquer comme cela de son prochain, et surtout des personnes à qui on doit du respect?.. Vous n'inventez rien; pardi, v'là un beau mérite; et la médisance donc! croyez-vous que ce ne soit pas un défaut?...

ANNETTE.

Justine a raison; et nous autres, nous avons eu tort de rire...

JUSTINE, *à Joséphine.*

Ce que je vous en dis, Joséphine, c'est par amitié pour vous.

JOSÉPHINE.

Aussi j'en profiterai, ma chère Justine; (*Elle l'embrasse.*) ne soyez plus fâchée. Dame, vous êtes plus âgée que moi; il y a long-temps que vous êtes avec madame Dupré, c'est naturel que vous soyez prudente et raisonnable; mais je vous promets que je ne ferai plus de médisances... Allons, je vais me remettre à l'ouvrage : viens, Isabelle. (*Elles retournent à leur place.*)

ISABELLE.

Mademoiselle Justine, pourquoi donc est-ce que madame Dupré ne m'envoie jamais en ville ?

JUSTINE.

Parce que vous n'avez que quatorze ans.

ISABELLE.

Mais, Joséphine n'en a que quinze.

JOSÉPHINE.

Aussi, au grand jamais, je n'y vas toute seule... il n'y a qu'Annette et Justine qui

sortent quelquefois sans compagne, encore c'est rare.

ISABELLE.

Mais je pourrois aller avec une autre.

JOSÉPHINE.

Sûrement ; mais, en général, madame Dupré n'aime pas que des jeunesses comme nous sortent souvent.

ISABELLE.

J'aimerois pourtant bien voir des dames à leur toilette.... Ah, v'là un carrosse qui s'arrête à la porte.

JUSTINE.

Annette, va voir ce que c'est.

(*Annette se lève et va ouvrir la porte ; elle revient en riant.*)

Hé bien ?

ANNETTE, *riant.*

C'est...

JUSTINE.

Quoi donc ?...

ANNETTE.

C'est madame la baronne d'Elsac...

(*Toutes les jeunes filles se mettent à rire.*)

ISABELLE.

Quoi ! la dame que Joséphine vient de contrefaire ?

JOSÉPHINE.

Justement.

JUSTINE.

Ah çà, mesdemoiselles, point de ricaneries.

MARTHE.

Oh, n'ayez pas peur.

JOSÉPHINE, *bas à Isabelle.*

Prends donc ton sérieux.

ISABELLE, *bas.*

Je ne peux pas.

JOSÉPHINE, *bas.*

Ni moi... Faisons semblant de nous moucher... (*Elles tirent leurs mouchoirs.*)

JUSTINE.

La voilà.

(*Toutes les jeunes filles se lèvent.*)

SCÈNE III.

LA BARONNE, *suivie de ses gens, qui restent dans le fond du théâtre*, JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSÉPHINE, ISABELLE.

LA BARONNE.

Où est madame Dupré?

JUSTINE.

Madame, elle est sortie.

LA BARONNE.

Et ma robe, est-elle garnie?

JUSTINE.

Madame ne l'a demandée que pour lundi.

LA BARONNE.

Je veux l'avoir demain absolument.

JUSTINE.

Cela est impossible.

LA BARONNE.

Impossible!... vous n'avez qu'à passer la nuit.

JUSTINE.

Madame, ici on ne passe jamais de nuits la veille des fêtes, à cause des offices du lendemain...

LA BARONNE.

Ah, vous ne passez point de nuits... cela est différent...

JUSTINE.

Pardonnez-moi, madame, j'ai l'honneur de vous dire...

LA BARONNE.

Allez-moi chercher ma robe, mademoiselle, je vais la remporter... (*Justine sort.*)

ANNETTE.

Le jupon est tout garni, et fait le plus joli effet...

LA BARONNE.

Ce n'est pas que je m'en soucie; je ne mets pas grande attache à tout cela... mais je veux être servie avec promptitude...

ANNETTE.

Si madame avoit dit d'abord qu'elle vouloit l'avoir pour demain, on auroit tout quitté...

LA BARONNE.

Montrez-moi des bonnets.

(*Annette et Marthe se lèvent, et prennent des cartons.*)

JOSÉPHINE.

Madame veut-elle une chaise?

LA BARONNE.

Non; je ne compte pas faire un long établissement ici...

JOSÉPHINE, *à part.*

Je parie qu'elle y restera une heure.

(*Annette et Marthe lui apportent un carton.*)

LA BARONNE.

Tout cela est bien commun...

ANNETTE.

En voilà deux charmans.

LA BARONNE.

Oui, comme cela, sur la main; et puis quand on s'en coîffera, ils iront à faire horreur.

MARTHE, *à part.*

Je le crois bien, sur ce visage là...

LA BARONNE.

Allons ; je les prends... Et des chapeaux, en avez-vous de tout faits?

ANNETTE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Je les veux très-simples, sans prétention; d'ailleurs ils ne sont jolis que comme cela.

JOSÉPHINE.

Madame en veut-elle voir un de six louis, qui nous a été commandé.

LA BARONNE.

Un chapeau de six louis! cela doit être curieux... Comment peut-on mettre six louis à un chapeau? il faut être bien folle!

JOSÉPHINE.

Pourtant, madame est elle-même bien magnifique, car nous avons eu l'honneur de faire pour elle, il y a quinze jours, une Conti en blonde, qu'elle a payée sept louis..... Voilà le chapeau. (*Elle lui apporte un chapeau garni de fleurs et de plumes.*)

LA BARONNE.

Cela est effroyable !.... (*Les jeunes filles se détournent en riant.*) Pour qui est-il ?

JOSÉPHINE.

Pour madame la marquise de Lincé...

LA BARONNE.

C'est d'une folie !...

JOSÉPHINE.

Oh, ce n'est pas elle qui l'a commandé, c'est monsieur son beau-père... Elle n'aime pas les chiffons chers ; elle n'a pas besoin de cela ; elle est si jeune et si jolie !....

LA BARONNE, *avec beaucoup d'humeur.*

Remportez donc ce chapeau, et même les autres aussi ; ils sont tous affreux. Je ne sais pas pourquoi j'en prends ici, car on ne les fait bien que chez mademoiselle Maillard.

ANNETTE.

Ah ! voilà Justine. (*Justine revient tenant un jupon de robe garni.*)

LA BARONNE.

Voyons, approchez-moi cela... Hé bien je n'en suis pas mécontente ; c'est d'un assez bon goût...

JUSTINE.

Madame a demandé tout ce qu'il y avoit de plus beau en blonde...

LA BARONNE.

Cela est fort bien, fort noble.. Quelle différence de cela à une robe garnie de fleurs!... Vous m'ajouterez des glands?

JUSTINE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Je vous en ai donné l'échantillon.

JUSTINE.

Ils sont déjà faits...

LA BARONNE, *réfléchissant sur son jupon.*

Il me semble qu'il faudroit des nœuds dans ces creux?...

JUSTINE.

Hé bien, madame, on en mettra.

LA BARONNE.

Mais, de quelle couleur?

JUSTINE.

Blancs?...

LA BARONNE.

Non, cela se confondroit avec la blonde... mais couleur de chair...

JUSTINE.

Cela sera très-joli.

JOSÉPHINE, *à part, en haussant les épaules.*

A quarante-cinq ans, porter une robe garnie de rubans couleur de rose!...

LA BARONNE.

Je n'aime que les couleurs gaies; je ne puis souffrir le *prune de monsieur* et le *puce.*

JOSÉPHINE.

J'entends encore une voiture qui s'arrête. (*Elle va y voir.*)

LA BARONNE, *regardant toujours son jupon.*

Quand les glands et les nœuds seront posés, cela sera véritablement charmant.

JOSÉPHINE, *revenant.*

Ah! mademoiselle Justine, c'est madame la marquise de Lincé!

JUSTINE *pose le jupon sur le comptoir.*

Bon!... ah, que j'en suis aise! (*Elle court à la porte.*)

LA BARONNE.

Hé, mon Dieu, quels transports !... Mesdemoiselles, reportez mon jupon là-haut, et ne faites voir ma robe à personne... Allons, où sont mes gens ?.... (*Elle fait quelques pas pour s'en aller, la marquise paroît.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LA MARQUISE, JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSÉPHINE, ISABELLE.

LA BARONNE, *à la marquise.*

AH, madame, enfin vous voilà revenue ! Oserois-je vous demander depuis combien de jours ?...

LA MARQUISE.

Nous sommes arrivés cette nuit...

LA BARONNE.

Et un de vos premiers soins est de venir chez madame Dupré ; cela me paroît tout

simple : au reste, à votre âge... Je vous trouve un peu maigrie...

LA MARQUISE.

Je suis peut-être changée, mais je me porte à merveille.

LA BARONNE.

Je me flatte que nous soupons ensemble lundi chez madame de Clémont ?

LA MARQUISE.

Non, madame, je n'aurai point cet honneur ; je pars demain pour trois semaines.

LA BARONNE.

Quoi, si promptement !... Allons, madame, je vous laisse ; car sûrement vous avez de grandes affaires ici...

LA MARQUISE.

Mais, madame, moi-même, n'ai-je pas troublé les vôtres ?...

LA BARONNE.

Je n'étois venue ici que par hasard, comme vous le croyez bien...

JOSÉPHINE, *à la baronne.*

Madame n'a-t-elle pas dit qu'elle vouloit emporter sa robe ?

LA BARONNE, *sèchement.*

Non, gardez-la...

JOSÉPHINE, *prenant le jupon qui est resté sur le comptoir.*

Il faut ôter ce jupon de dessus ce comptoir.

LA MARQUISE, *regardant le jupon.*

Ah, cela me paroît charmant!

JOSÉPHINE.

Il y aura des rubans couleur de chair dans les creux...

LA MARQUISE.

Et cette robe est à madame?...

LA BARONNE.

Vous la trouvez peut-être un peu jeune pour moi; mais c'est une fantaisie de madame Dupré.

LA MARQUISE, *regardant toujours le jupon.*

C'est une fantaisie très-gaie...

JOSÉPHINE, *à part.*

Risible même.

LA BARONNE.

Adieu, madame; je suis charmée d'avoir eu l'honneur de vous rencontrer;

mais, je vous en prie, ménagez votre santé, afin de nous rapporter cette charmante fraîcheur que vous aviez.

LA MARQUISE, *en souriant.*

Quel prix doit-on attacher à un agrément que trois mois peuvent faire perdre?

LA BARONNE.

Mais la santé est une chose si précieuse !... Mademoiselle, vous direz à madame Dupré qu'elle vienne me parler demain. Adieu, madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, *et les jeunes filles qui viennent toutes auprès d'elle.*

JUSTINE.

Mais, où prend-elle donc que madame la marquise est changée?...

JOSÉPHINE.

Elle avoit bonne envie de dire qu'elle étoit enlaidie, je vous en réponds.

LA MARQUISE.

Ma chère Justine, j'aurois bien voulu

voir madame Dupré; j'ai besoin d'une femme-de-chambre, je voudrois la tenir de sa main : elle est si honnête, madame Dupré !... Comment se porte-t-elle?

JUSTINE.

A merveille, madame, Dieu merci... Elle est allée chez madame de Clémont...

LA MARQUISE.

Chez ma mère?... C'est sûrement pour mon affaire. Mais j'en ai encore une autre : j'ai amené avec moi une pauvre petite paysanne, qui a, je crois, cinq ou six frères, et je voudrois que madame Dupré la prît chez elle.

JUSTINE.

Pour apprendre les modes?

LA MARQUISE.

Oui. Elle n'a que quatorze ans, et elle est tout-à-fait gentille, bien douce, bien modeste. Elle a fait des pleurs en quittant son père et sa mère... Pauvre petite! elle est réellement intéressante. Je suis sûre qu'elle conservera ici un bon cœur, de la piété et des mœurs pures, et madame Dupré me rendra un vrai service en s'en chargeant.

JUSTINE.

Hé, mon Dieu, madame, certainement elle la prendra avec plaisir : madame Dupré est si dévouée à madame la marquise... qu'elle a vu naître, à qui elle doit tout...

LA MARQUISE.

Je l'aime aussi de tout mon cœur. Et sa bonne mère, comment est-elle ?

JUSTINE.

Parfaitement bien.

LA MARQUISE, *regardant Isabelle.*

Voilà une jeune fille que je ne connois pas.

ISABELLE, *faisant la révérence.*

Je ne suis ici, madame, que depuis trois semaines.

JUSTINE.

Ah, madame, c'est une jolie enfant !... Elle a une mère qui travaille en linge pour les gens du commun, mais qui pas moins gagnoit sa vie tout doucement, quand, par malheur, elle a fait une maladie de langueur, et s'est vue réduite à la dernière misère. Alors cette jeune personne s'est mise servante de peine chez

une bourgeoise qui demeure ici près, et tous les jours elle portoit son dîner et son souper à sa mère; et puis, quand sa mère est devenue plus malade, elle passoit les nuits à la veiller, sans se vanter de cela; de façon qu'on ne l'a découvert qu'au bout d'un certain temps. La pauvre fille étoit devenue maigre comme du bois, jamais ne se plaignoit, et travailloit toujours; enfin, madame Dupré ayant appris tout cela, s'est chargée d'Isabelle, et la traite comme sa fille.

LA MARQUISE, *regardant Isabelle.*

O la charmante enfant!.... Venez ici, ma chère Isabelle... Mon Dieu, que je la trouve jolie! depuis que je sais cela surtout... Embrassez-moi, mon cœur...

(*Elle l'embrasse; Isabelle lui baise la main.*)

LA MARQUISE.

Servante de peine! avec cet air... délicat... Quelle force, quelles vertus un bon cœur peut donner!....... Et votre mère est-elle rétablie?

ISABELLE.

Oui, madame, grâces à Dieu, et elle

a repris son travail. Elle avoit vendu le peu de meubles qu'elle possédoit; mais madame Dupré lui en a racheté, et même de plus une belle armoire de bois de noyer: ma mère est bien heureuse à présent.

LA MARQUISE.

Bonne madame Dupré!... Comme vous devez l'aimer!

ISABELLE.

Oh, oui, madame.

LA MARQUISE.

Il faut le lui prouver en suivant bien ses conseils, et en travaillant avec application. (*Elle tire une bourse de sa poche, et la lui donne.*) Mais, tenez, mon enfant, j'imagine que vous serez bien aise de donner cela à votre mère; tenez, madame Dupré trouvera bon que vous acceptiez de moi cette petite preuve d'intérêt. (*Elle l'embrasse encore.*)

ISABELLE.

Mon Dieu, madame, je suis confuse...

JUSTINE, *bas à Annette.*

Quelle adorable jeune dame!...

LA MARQUISE.

Justine, je vous en prie, n'oubliez pas ma commission pour madame Dupré, au sujet de ma petite paysanne. Mesdemoiselles, je vous la recommande.

JOSÉPHINE.

Ah, madame, nous l'aimerons toutes comme si elle étoit notre sœur!...

LA MARQUISE.

Allons, je compte là-dessus, et que vous rendrez ma petite Jeannette aussi obligeante et aussi aimable que vous. Adieu, Justine; adieu, Isabelle...

ISABELLE.

Je voudrois remercier madame... mais je ne peux pas... j'ai le cœur si gros!...

LA MARQUISE.

Ne me parlez jamais de cela, mon enfant... Adieu, je vous charge de dire à madame Dupré que sa bonté pour vous me la fait aimer encore davantage. Voilà véritablement une belle action, et qui doit vous inspirer une reconnoissance éternelle. (*Elle sort; toutes les jeunes filles la suivent jusqu'à la porte.*)

SCÈNE VI.

JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSÉPHINE, ISABELLE.

JUSTINE.

Hé bien y a-t-il dans le monde une plus charmante dame que cela ?

Toutes à la fois.

Oh, pour cela, non.

ISABELLE, *à Justine.*

Tenez, mademoiselle, voyez ce qu'elle m'a donné. (*Elle lui donne la bourse.*)

JUSTINE, *après avoir compté l'argent.*

Il y a dix louis !...

ISABELLE.

O ma pauvre mère !.... Mon Dieu, mademoiselle Justine, il est tard, mais pourtant je voudrois bien porter cela ce soir à ma mère...

JUSTINE.

Cela est juste ; Annette, veux-tu aller avec elle ?

ANNETTE.

Moi, de tout mon cœur, me voilà prête.

ISABELLE.

Ma chère mademoiselle Annette, que vous êtes bonne !... Mais, madame Dupré ne grondera-t-elle pas ?...

JUSTINE, *à Isabelle.*

Non, j'en réponds.

JOSÉPHINE, *à Isabelle.*

D'ailleurs, pour que ta tâche d'aujourd'hui soit faite, je t'aiderai quand tu reviendras, et nous nous coucherons une heure plus tard.

MARTHE.

Je lui aiderai aussi, moi, d'autant que j'ai fini mon bonnet.

JUSTINE.

Allons, vas, Isabelle...

ISABELLE.

En vous remerciant, mesdemoiselles ; je vous assure que vous n'obligez pas une ingrate.

ANNETTE.

Viens, ma chère amie. (*Elle lui donne le bras.*)

JOSÉPHINE, *à Isabelle.*

Attends, que je t'embrasse... car je suis aise de ton bonheur comme toi-même. Allons, ne perds plus de temps; vas-t-en bien vîte.

(*Isabelle et Annette sortent.*)

SCÈNE VII.

JUSTINE, MARTHE, JOSÉPHINE.

(*Elles se remettent à l'ouvrage.*)

JUSTINE.

Cette pauvre Isabelle, elle mérite bien d'être heureuse!...

JOSÉPHINE.

Oh, oui; elle est si bonne!...

MARTHE.

Avec cela, un air d'une modestie!..... L'autre jour, un jeune seigneur est venu dans la boutique.

JOSÉPHINE.

Oui, pour acheter des fleurs?...

MARTHE.

Justement : hé bien, Isabelle lui a donné dans l'œil; je voyois ça, moi...

JOSÉPHINE.

Et moi aussi ; il rôdoit toujours de notre côté pour la regarder, et puis il a dit qu'elle avoit *une jolie mine* et les plus beaux yeux!....... A tout cela elle faisoit la sourde oreille, et elle avoit comme ça la tête penchée sur son ouvrage. Il a été bien attrapé de ce qu'il n'y avoit plus moyen de parler de ses yeux puisqu'ils étoient baissés...... mais il s'est retourné, et il s'est mis à louer ses *paupières*... Je vous demande si on s'est jamais avisé de penser à des *paupières!*... Moi, j'en mourois d'envie de rire... Pour Isabelle, que cela regardoit, elle étoit comme une souche, et elle faisoit la moue; si bien que le monsieur s'en est allé avec un air tout sot et tout décontenancé.

JUSTINE.

Voilà comme une jeune fille doit se conduire, sans quoi elle s'attire le mépris de ceux mêmes qui lui disent de

pareilles balivernes... Mais parlons donc de madame la marquise de Lincé; mon Dieu, que je l'aime!...

JOSÉPHINE.

Pourquoi donc toutes les dames ne sont-elles pas comme cela? je ne le comprends pas, moi; car on dit qu'il n'y en a pas une qui n'ait envie de plaire et d'être aimée: hé bien, elles n'ont qu'à être simples, obligeantes, affables, compatissantes....... voilà des moyens sûrs pour réussir auprès de tout le monde... Pardi, sans cela, on ne gagne le cœur de personne... vouloir être aimée sans bonté, cela n'a pas de raison.

JUSTINE.

On frappe...

JOSÉPHINE.

J'y vas. (*Elle se lève et va à la porte.*)

JUSTINE.

C'est peut-être madame Dupré.

JOSÉPHINE.

C'est une vieille miladi, nouvellement débarquée, car elle a une terrible baragouin, et qui demande des chiffons dans

sa voiture. Je vais lui porter quelques vieux garde-boutiques, qui sont là dans un carton, et elle achètera cela comme tout ce qu'il y a de plus nouveau...

JUSTINE.

Fi donc, Joséphine! est-ce qu'il faut tromper une dame parce qu'elle est étrangère? Enfin les plus petites tromperies, et dans les moindres choses, ne sont-elles pas toujours contre la probité? D'ailleurs, par une semblable conduite, vous nuiriez même aux vrais intérêts de madame Dupré, car le marchand qui n'est pas honnête, en est bientôt puni par la perte de sa réputation, de son crédit et de ses pratiques.

JOSÉPHINE.

Voilà un raisonnement clair comme le jour; on ne me prendra plus à surfaire, allez, m'en v'là guérie; mais cependant je vendrai à cette dame anglaise un peu plus cher qu'à celles qui prennent d'habitude ici?

JUSTINE.

Il ne faut rançonner personne; mais

vous savez bien que le prix des pratiques n'est pas celui des étrangers.

(*Joséphine prend un carton et sort.*)

MARTHE.

Ma foi, il y a des pratiques qui paient si mal, qu'elles ne méritent guère cet égard.

JUSTINE.

Aussi, quand cela est reconnu, on leur vend plus cher, et cela est juste; mais il y a des bornes que la conscience ne permet pas de passer; et, comme dit madame Dupré, jamais rien ne peut autoriser un marchand à devenir usurier.

MARTHE.

J'entends, je crois, la voix de madame Dupré.

JUSTINE.

Oui, elle parle à Joséphine...

MARTHE.

Ah, les voilà.

SCÈNE VIII.

Mme DUPRÉ, JUSTINE, MARTHE, JOSÉPHINE.

Mme DUPRÉ.

ALLONS, Joséphine, fermez la boutique, il est neuf heures...

JUSTINE.

Madame, savez-vous l'histoire d'Isabelle?

Mme DUPRÉ.

Oui; j'ai trouvé Joséphine à la porte, au carosse d'une dame, et elle m'a conté la générosité de madame la marquise de Lincé, qui ne me surprend point, car je sais d'elle mille traits de ce genre. Mais, mesdemoiselles, montez là-haut, vous attendrez Annette et Isabelle pour souper, et pendant ce temps, je causerai avec Justine; j'ai quelque chose à lui dire. Allez..... (*Joséphine et Marthe sortent.*)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

Madame DUPRÉ, JUSTINE.

Mme DUPRÉ.

Je viens, comme vous savez, de chez madame de Clémont, qui m'a chargée de chercher une femme-de-chambre pour madame la marquise de Lincé ; elle me demande un bon sujet, une fille enfin dont je puisse répondre, et j'ai jeté les yeux sur vous, ma chère Justine...

JUSTINE.

Moi, madame, vous quitter, après tout ce que je vous dois ! non, il n'y a point d'avantages qui puissent me tenter à ce prix.

Mme DUPRÉ.

Mon enfant, je fais certainement un grand sacrifice en vous cédant ; mais madame de Clémont est ma bienfaitrice, je me trouve trop heureuse de pouvoir lui donner cette preuve d'at-

tachement, et je vous demande en grâce d'y consentir.

JUSTINE.

Mon Dieu, madame, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez; cependant...

Mme DUPRÉ.

Vous aurez dans madame de Lincé une maîtresse bonne, vertueuse...

JUSTINE.

Je le sais, madame; et sûrement, sans le chagrin que j'ai de vous quitter, j'entrerois à son service avec la plus grande joie...

Mme DUPRÉ.

Elle part demain; il faût, Justine, partir avec elle; je l'ai promis à madame de Clémont, qui le désire beaucoup.

JUSTINE.

Quoi! sitôt?

Mme DUPRÉ.

Oui, mon enfant, dès qu'on se décide à une chose, on doit y mettre toute la bonne grâce qu'on peut.

JUSTINE.

Mais, madame, je n'ai pas d'idée du service d'une dame, ni de la manière dont il faut se conduire dans une grande maison.

Mme DUPRÉ.

Il faut être polie avec tous les domestiques, n'avoir de familiarité avec aucun, et vous serez considérée de tous. Vous aurez une compagne, témoignez-lui beaucoup d'égards, mais ne vous liez avec elle qu'après une longue connoissance, et quand vous serez sûre qu'elle est aussi honnête que vous.

JUSTINE.

Et si elle est méchante, envieuse?

Mme DUPRÉ.

Vous n'en ferez pas votre amie, et en remplissant bien votre devoir, vous n'aurien à craindre d'elle.

JUSTINE.

Mais si elle me noircit auprès de ma maîtresse?

Mme DUPRÉ.

Les maîtres, qui ont sur nous l'avantage de l'éducation, ont, par cette raison, en général, plus d'esprit que nous, et savent fort bien discerner les motifs qui nous font agir. D'ailleurs, il ne faut pas être bien fin pour distinguer la méchanceté du zèle : les envieux se trahissent eux-mêmes à toute minute, et le moins rusé les voit venir d'une lieue...

JUSTINE.

J'aurai un grand bonheur, c'est que madame de Lincé est la bonté même, qu'elle n'a jamais de caprices, d'humeur...

Mme DUPRÉ.

Justine, il n'y a personne de parfait sur la terre; il faut vous attendre à cela; mais quand on trouve dans une maîtresse de la justice et un bon cœur, on doit tout supporter sans peine.

JUSTINE.

Vous croyez que madame de Lincé a des défauts?...

Mme DUPRÉ.

Je ne lui en connois point; je sais seulement qu'on ne peut manquer d'en trouver à la personne qu'on voit tous les jours, surtout lorsqu'elle n'a nul intérêt à nous plaire, et que rien ne l'oblige à se contraindre avec nous. D'ailleurs, une dame n'a-t-elle pas ses chagrins particuliers? peut-elle être dans tous les momens de la même humeur? Souvent elle sera brusque, parce qu'elle est distraite et occupée d'affaires; et on l'accusera de caprices, parce qu'elle est dans la peine. Il faut souffrir tout cela avec patience, et vous dire, quand vous verrez votre maîtresse en mauvaise disposition : elle est peut-être malade, ou tourmentée par quelque chagrin secret... Alors, Justine, au lieu d'être aigrie par une vivacité, ou pour un propos dur, vous la plaindrez, et elle vous intéressera encore davantage.

JUSTINE.

Mais comment faudra-t-il m'y prendre pour lui plaire, pour m'en faire aimer?

Mme DUPRÉ.

En vous attachant véritablement à elle; si vous l'aimez, elle vous aimera : ce moyen seul peut réussir; n'en cherchez point d'autres, vous vous abuseriez. Eh, n'est-il pas naturel d'aimer celle qui nous donne de quoi vivre, qui s'occupe de notre bonheur et de nos petits intérêts, qui protège notre famille, qui ne nous désire que du bien, celle enfin qui nous fera soigner et subsister dans notre vieillesse, si nous la servons avec fidélité?... Tout le malheur des domestiques vient de s'exagérer les défauts de leurs maîtres, de ne point assez penser à leurs bonnes qualités, de sentir vivement leurs torts et foiblement leurs bienfaits. Qu'arrive-t-il de là? Qu'on n'a nul attachement pour son maître, et qu'on n'en est pas aimé. Quand on ne sert point avec affection, on n'est plus qu'un esclave, et tout devoir trouvé pénible et dur, n'est jamais rempli qu'à moitié.

JUSTINE.

Oh, moi, j'aimerai ma maîtresse de toute mon âme, j'en suis bien sûre.

Mme DUPRÉ.

Alors vous serez parfaitement heureuse. Je vous exhorte, ma chère Justine (quelque liberté qu'elle puisse vous permettre) à ne jamais, avec elle, sortir des bornes du plus profond respect. Mon enfant, l'on n'est bien que lorsqu'on est à sa place ; quand on la quitte, on vous y fait rentrer, et c'est cela qui est vraiment humiliant et fâcheux ! Enfin, ne parlez jamais de votre maîtresse à qui que ce soit, que pour en dire du bien : vous devez cacher ses défauts, et vous glorifier de ses bonnes qualités. Quand je servois madame de Clémont, je me souviens que j'étois plus fière, lorsqu'on la vantoit, que si on m'eût louée moi-même ; je me regardois dans sa maison comme dans ma famille ; je n'avois d'intérêts que les siens ; loin de songer à tirer, à me faire donner, je ne m'occupois que des moyens de lui épargner de la dépense ; je vivois bien avec mes camarades ; je n'avois jamais de dispute avec personne : mais si je voyois quelque domestique se mal conduire et faire du tort

à ma maîtresse, après m'en être bien assurée (car il ne faut pas soupçonner légèrement) j'en avertissois sans balancer. De cette manière, dans les quinze ans que j'ai servi madame de Clémont, je puis me vanter de lui avoir été d'une très-grande utilité, et d'avoir établi un excellent ordre dans sa maison. J'en suis bien récompensée, d'abord par le témoignage de ma conscience, et enfin par les bienfaits sans nombre de cette bonne maîtresse. J'avois pour compagne une fille avare, intéressée, qui n'avoit d'autre idée que celle d'accrocher des présens et d'accumuler des profits : elle est sortie de chez madame de Clémont avec beaucoup de robes, de linge, et environ trois ou quatre mille francs d'argent comptant, qu'elle avoit acquis aux dépens de la probité. Comme elle s'étoit payée par ses mains, elle n'a point eu de récompense; elle a perdu, pour de petites pilleries qui ne lui ont pas assuré de pain, et sa réputation, et une pension; et moi qui n'avois rien amassé, on m'a fait une fortune qui surpassoit toutes mes espé-

rances. C'est ainsi, Justine, qu'indépendamment de la religion et de la vertu, notre intérêt seul devroit nous décider à nous conduire honnêtement. Mettez-vous bien ces idées dans la tête, que les maîtres jugent parfaitement leurs domestiques; qu'ils ont quelquefois la foiblesse de tolérer les fripons, mais qu'ils ne les récompensent jamais; et que tous les profits et même toutes les voleries qu'on peut faire dans une maison en quinze ans, ne valent pas le sort qu'un bon maître assure toujours à un domestique sincèrement affectionné.

JUSTINE.

Je vous écoute, madame, avec autant de plaisir que d'attention, car ces raisonnemens-là sont trop clairs pour être au-dessus de ma portée; et je pense d'ailleurs que dans tous les états de la vie, la satisfaction de soi-même et une bonne réputation, valent tous les trésors du monde.

Mme DUPRÉ.

Conserve ces honnêtes sentimens, ma chère fille; sois toujours pieuse, ver-

tueuse; préfère l'honneur à tout, et dans ton humble condition tu seras respectable, honorée, et la fortune même viendra te chercher et préviendra tes vœux. Mais, montons là-haut, allons retrouver ma mère, elle sera bien aise d'apprendre ce détail, car elle est attachée à la famille de madame de Clémont autant que je le suis moi-même. Viens, mon enfant. (*Elle la prend sous le bras. Elles sortent.*)

FIN.

LA LINGÈRE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.



PERSONNAGES.

Madame DUROCHER, marchande lingère.
SILVIE, fille de madame Durocher.
ALINE, jeune apprentie.
GEORGETTE, fille de boutique.
Madame BERTRAND, marchande d'étoffes, nièce de madame Durocher.
GOGO, âgée de six ans, fille de madame Bertrand.
CATHERINE, servante de madame Durocher.
La comtesse D'OLSEY.

La scène est à Paris, chez madame Durocher.

LA LINGÈRE,

COMÉDIE.

Le plus beau droit des vertus malheureuses
Est la faveur des âmes généreuses.
J. B. ROUSSEAU.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une chambre.

ALINE, *seule.*

(*Elle tient une boîte d'or, une bourse pleine d'argent, et un billet.*)

O ciel! que ferai-je?.... Comment se peut-il qu'on soit entré dans ma chambre, qu'on ait mis sur ma table cette boîte, cet argent, ce billet, sans que personne ait été vu dans la maison!... Catherine n'est pas fille à se laisser corrompre; elle est honnête.... Je ne puis soupçonner que

Joseph, le petit marmiton... Je n'ai que faire de lire ce billet; je ne sais que trop d'où tout cela vient... Infâmes présens!... et ce marquis d'Olsey est justement le colonel de mon père! mon pauvre père, comment le tirerai-je de là?... Qui m'auroit dit que je verserois tant de larmes en apprenant des nouvelles de mon père!... Oh que je serois heureuse si je pouvois le voir, l'embrasser!... Mais le secret est nécessaire... sa sûreté, sa vie, dépendent de ma discrétion. Ah, Dieu!... et ce méchant marquis d'Olsey est son colonel! et je ne puis, dans cet embarras, me confier à madame Durocher!..... Ciel! quelqu'un vient; cachons vîte cette boîte et cet argent... (*Elle les met dans sa poche.*)

SCÈNE II.

ALINE, CATHERINE.

CATHERINE.

MADEMOISELLE Aline...... je vous cherchois... Mais, bon Dieu, comme vous avez les yeux rouges; vous avez pleuré, je gage.

ALINE.

Non, Catherine, je vous assure.......... Mais, dites-moi, avez-vous vendu mes habits ?

CATHERINE.

Pas encore. Tenez, s'il faut vous avouer la vérité, j'ai des suspicions dans la tête.... des scrupules, enfin... Une jeunesse comme vous, vendre comme ça toutes ses nippes, et en cachette, ça sonne mal...

ALINE.

Mais ne vous ai-je pas dit, Catherine, que j'avois en Bourgogne une vieille tante dans la misère, qu'elle m'a fait écrire

pour me demander des secours, et que je veux vendre mes habits pour lui en envoyer.

CATHERINE.

Oui, une vieille tante, vous m'avez dit ça. Que diantre! vendre ses hardes pour *une vieille tante*, c'est bien fort. Si c'étoit pour une mère ou un père, je le croirois volontiers; mais vous êtes orpheline nous savons ça, et cette *vieille tante*, qui vient là tout d'un coup, me met martel en tête....

ALINE.

Ne vous souvenez-vous pas que j'ai reçu hier une lettre?

CATHERINE.

Oui, je vous ai surprise comme vous la lisiez en pleurant à chaudes larmes...

ALINE.

Hé bien, cette lettre étoit de ma pauvre tante...

CATHERINE.

Et si au lieu de cela c'étoit un billet doux... Dame, excusez... vous n'avez que quinze ans, et vous êtes si gentille!....

ALINE, *tirant une lettre de sa poche.*

Eh! Catherine, regardez si cela ressemble à une lettre d'amour... Vous ne savez pas lire, mais voyez comme ce papier est sale et grossier.

CATHERINE.

Non; il n'y a qu'un beau monsieur que je soupçonne, et sûrement il n'écriroit pas là-dessus. Oh, les billets doux ont une autre mine que ça. D'abord, faut qu'il y ait du doré, et puis y sont tout petits, tout petits... J'en ai vu da!... J'ai servi la veuve d'un avocat, qu'en recevoit à foison; elle n'étoit pas jolie comme vous, mais elle étoit riche; ça revient au même.

ALINE.

Vous vous rappelez bien que c'est cette même lettre que je tenois hier quand vous êtes entrée dans ma chambre?

CATHERINE.

Oui, je la reconnois; c'est ce gribouillage-là qui vous faisoit pleurer, c'est vrai; et sûrement n'y a non plus d'amourettes là-dedans, que dans mon œil, j'en con-

viens. V'là à présent que je crois à la vieille tante, d'autant que depuis deux ans que vous êtes ici en apprentissage, je ne vous ai jamais vu faire la plus petite menterie... Mais pourquoi voulez-vous cacher ça à not maîtresse madame Durocher?...

ALINE.

Je vous le répète, c'est que je crains qu'elle ne veuille s'opposer à la vente de mes habits...

CATHERINE.

Mais elle est si bonne...

ALINE.

Sans doute, et elle m'offriroit de m'avancer de l'argent....

CATHERINE.

D'autant que cette dame qui vous a éduquée et placée ici le lui rendroit...

ALINE.

C'est ce que je veux éviter; j'ai déjà tant d'obligations à cette dame, que je rougirois de lui demander encore de nouvelles grâces; il est bien plus simple de me défaire de ces habits, dont je me

passerai à merveille, et que même je ne portois jamais...

CATHERINE.

Mais vous n'avez gardé que la robe que vous avez sur vous?...

ALINE.

Si fait, si fait, j'en ai encore une autre...

CATHERINE.

Moi, à votre place, j'écrirois à cette dame, au sujet de votre tante, elle lui feroit donner des secours...

ALINE.

Eh, vous avez donc oublié que cette dame voyage, qu'elle est en Italie... (*A part.*) Hélas que n'est-elle ici, elle m'auroit protégée!...

CATHERINE.

En Italie!... c'est donc bien loin?

ALINE.

Il faut un mois pour avoir une réponse.

CATHERINE.

Ah Jésus! Eh que diantre va-t-on faire dans un pays perdu comme ça?

ALINE.

Enfin, ma chère Catherine, vous m'avez promis de vendre mes habits...

CATHERINE.

Hé bien, j'irai à la vieille friperie tout à l'heure, v'là qu'est dit... Je vois bien que vous faites une bonne action; mais pas moins le secret de ça me tarabuste...

ALINE.

Demain vous pourrez le dire, je l'avouerai moi-même à madame Durocher...

CATHERINE.

Demain?...

ALINE.

Oui, je ne vous demande de la discrétion que jusqu'à demain.

CATHERINE.

Allons, je ne dirai mot; vous pouvez vous fier là-dessus. Mais, à propos mademoiselle Aline, parlons donc du beau monsieur qui vous a tant regardée dimanche dernier à la messe... savez-vous qu'il est venu ce matin à la boutique? Madame Durocher étoit sortie; moi, je gardois la maison pendant que vous étiez à l'église.

J'étois dans la salle basse à niaiser, v'là qu'un cabriolet s'arrête à la porte, et puis je vois entrer le beau monsieur. Dame, j'ai été toute stupéfaite; il est venu vers moi, *dar, dar*... et y m'a demandé madame Durocher.... *Monsieur, elle est à l'office, c'est aujourd'hui fête*... Là-dessus y s'est prit à dire qu'il voudroit ben acheter du basin, des dentelles... Tout en parlant y regardoit de côté et d'autre; je gagerois qu'y vous cherchoit... Moi, pour voir ce qu'il diroit, j'ai appelé Joseph, qu'est accouru. « Joseph, ai-je fait, mademoiselle Aline est-elle sortie, que vous sachiais? — Oui, mademoiselle Catherine. Ah, j'en suis fâchée, j'ai fait, elle auroit dit à monsieur combien nous avons de basin rayé, moi je ne le sais pas. » Ma fine quand y vous a entendu nommer, il est devenu de toutes les couleurs, je n'ai fait semblant de rien, et y m'a questionnée su vous tout du long, et enfin y s'est en allé..

ALINE.

Catherine, vous avez fort mal fait de lui

parler de moi, et de répondre à ses questions.

CATHERINE.

Oh, ce n'étoit que pour voir la mine qu'il feroit ; car je vous réponds que je hais bien ces vilains hommes-là, qui veulent enjoler les filles... A présent que je sais les mauvais desseins de celui-ci, je vous promets que s'il s'adresse encore à moi, je le rembarrerai de la bonne façon... Ah ! j'oublie de vous dire : en s'en allant il a voulu me donner un louis ; mais je l'ai refusé tout net ; parce que je n'avois rien fait pour mériter ça, et que c'étoit apparemment pour me gagner à cause de vous... Oh, cette pensée là m'a mortifiée au vif !... Je suis sûre que j'étois rouge comme du feu....

ALINE.

C'est lui qui devoit rougir, s'il avoit une méchante intention...

CATHERINE.

C'est vrai. Il a beau être un grand seigneur, la pauvre Catherine, dans ce moment là, avoit le degré sur lui.

ALINE.

Enfin il connoîtra que dans notre état, Catherine, on peut avoir des sentimens plus nobles que dans le sien...

CATHERINE.

Vous êtes bien bonne, mameselle, de me dire comme ça *notre état;* vous êtes éduquée ni plus ni moins qu'une demoiselle; vous savez lire, écrire; vous avez dans la tête tout plein de belles choses, et je ne sais combien de livres : oh, il y a de la différence de vous à moi, et une bien grande !...

ALINE.

Il est vrai que ma chère bienfaitrice m'a donné une éducation fort au-dessus de mon état; mais enfin, je n'en suis pas moins la fille d'un pauvre paysan...

CATHERINE.

C'est toujours beau à vous de vous souvenir de ça. Il y en a tant qui l'oublient !... Mais que je vous achève donc mon histoire. Je sais le nom du monsieur; il s'appelle le marquis d'Olsey; y loge à deux pas d'ici, chez sa mère, madame la comtesse d'Olsey...

ALINE.

Il a une mère?...

CATHERINE.

Vraiment oui, et qu'est une brave femme.

ALINE.

Comment savez-vous tout cela?...

CATHERINE.

Par Joseph... C'est un petit garçon rusé s'il en fut jamais, et qui n'ignore de rien...

ALINE, *à part.*

Il a une mère!... Il me vient une idée...

(*Elle rêve.*)

CATHERINE.

Je crois que j'entends madame Durocher et mademoiselle Silvie...

ALINE.

Catherine, ma chère Catherine, songez à mes habits.... Mais, mon Dieu, c'est fête aujourd'hui...

CATHERINE.

Ça ne fait en rien; comme c'est pour faire une bonne action; la femme à la vieille friperie, dont je vous ai parlé, les achètera; c'est une de mes connoissances, je me charge de cela, et elle en donnera

même un prix raisonnable; ainsi soyez tranquille. La fille de not maîtresse n'est pas dans vot confidence ?...

ALINE.

Mademoiselle Silvie ? Non, sûrement.

CATHERINE.

Elle vous aime bien pourtant.

ALINE.

C'est à cause de cela; elle auroit peut-être voulu engager sa mère à m'avancer de l'argent.

CATHERINE.

Pardi, vous avez une belle occasion pour en emprunter... Et Georgette, la fille de boutique, n'en sait rien non plus ?

ALINE.

Pas un mot...

CATHERINE.

J'en suis bien aise, car je ne l'aime guère; que le mal que je lui veux m'arrive, mais pourtant elle a une mauvaise langue, elle est trigaude. Prenez-garde qu'elle ne vous fasse quelque paquet auprès de madame Durocher; je l'entends souvent lâcher des

mots à double entente : je vous avertis de ça... Allez, c'est une maligne pièce. Mais chut... bouche close.... v'là madame Durocher...

ALINE.

Chère Catherine, je me recommande à vous...

CATHERINE.

N'ayez point de crainte; ne savez-vous pas que je me mettrois au feu pour vous faire plaisir?...

ALINE.

Oh, ma chère bonne fille!...

CATHERINE.

Paix, on vient... Adieu, je vas sortir pour votre affaire. (*Elle sort.*)

ALINE.

Allons réfléchir à mon nouveau projet.

SCÈNE III.

Mme DUROCHER, ALINE.

Mme DUROCHER, *arrêtant Aline.*

Où allez-vous, Aline?

ALINE.

Dans ma chambre, madame.

Mme DUROCHER.

Restez un moment, je voudrois vous parler. Aline, vous avez quelque chagrin secret; depuis deux jours vous n'êtes pas dans votre état ordinaire...

ALINE.

Moi, madame!...

Mme DUROCHER.

Vous rougissez, vous avez les larmes aux yeux... qu'est-ce que cela signifie?

ALINE.

En vérité, madame... je n'ai rien à vous dire...

Mme DUROCHER.

Vous m'êtes confiée, je dois répondre de votre conduite; ainsi, puisque vous ne voulez pas me parler à cœur ouvert, je vous préviens que je vous veillerai de si près, que je découvrirai le mystère que vous me cachez. Est-ce qu'une fille à votre âge doit avoir des secrets?

ALINE.

Mais, je n'en ai point...

Mme DUROCHER.

Cela suffit; je vois qu'il est inutile de vous questionner davantage. Allez.

ALINE, *à part en s'en allant.*

O mon Dieu! faut-il encore supporter l'affront d'être soupçonnée!... (*Elle sort en pleurant.*)

SCÈNE IV.

Mme DUROCHER, *seule.*

Elle pleure.... Elle est toute tremblante.... Il y a quelque intrigue, quelque amourette en l'air.... Cependant elle n'a que quinze ans, et elle paroît avoir tant de sagesse et de modestie!... et même de fierté; car, malgré sa douceur, elle est fière au fond... Mais elle est si jolie, si remarquable!... tout cela me tracasse... J'interrogerai ma fille et Georgette; peut-être m'apprendront-elles quelque chose.

SCÈNE V.

Mme DUROCHER, SILVIE, *en robe à la polonaise*, GEORGETTE.

Mme DUROCHER.

Ah justement les voilà... Approchez, Silvie... (*regardant sa robe.*) Mais, comme vous voilà fagotée!...

SILVIE.

Ah, maman, je mourois d'envie d'avoir une robe à la polonaise... c'est si commode, si joli!... surtout par derrière; regardez donc... (*Elle se retourne.*)

Mme DUROCHER.

Fort bien... et les nœuds de rubans, rien n'y manque.

GEORGETTE.

Oh, mademoiselle est au parfait comme ça...

Mme DUROCHER.

Et qu'est ce qu'elle a sur la tête, comme une grosse tourtière?

SILVIE.

C'est un chapeau.

Mme DUROCHER.

Ah ça, ma fille, êtes-vous folle de vous équiper de la sorte?

SILVIE.

Comment donc, maman?

Mme DUROCHER.

Savez-vous à quoi vous ressemblez? A une danseuse de corde.

SILVIE.

Oh, pourtant, maman, les dames mêmes ne portent pas d'autre habit aujourd'hui.

Mme DUROCHER.

Mais les dames font faire leurs polonaises par de bonnes couturières, et paient douze francs de façon. Les dames prennent leurs chapeaux chez les meilleures marchandes de modes; êtes-vous en état de faire toute cette dépense? Non; vous n'avez donc pas l'air d'une dame, et vous ne passerez que pour une petite bourgeoise ridiculement habillée; ou bien, si vous joignez à toutes ces fanfreluches-là des airs évaporés, ce n'est pas pour une dame qu'on vous prendra, ni pour la fille d'une honnête marchande, mais pour ce qu'il y a de pis... Fi donc... voilà tout ce qu'on peut gagner à vouloir sortir de son état.

SILVIE.

Maman, je vais me déshabiller.

Mme DUROCHER.

Vous ferez fort bien; mais auparavant,

écoutez-moi... Savez-vous pourquoi Aline est si triste depuis hier matin?...

SILVIE.

Non, maman; mais il est vrai qu'elle est bien pensive, et naturellement elle n'est pas boudeuse, ni sournoise...

GEORGETTE.

Toute la nuit elle n'a fait que geindre et sangloter, si bien que je n'en ai pas fermé l'œil. Je lui ai demandé par trois fois : mademoiselle Aline, qu'avez-vous donc?... *je suis enrhumée du cerveau*, dit-elle, *je suis enchifrenée.*

Mme DUROCHER.

Vous êtes sûre qu'elle pleuroit?...

GEORGETTE.

O mon Dieu, madame, très-sûre. Et puis hier, elle n'a ni bu, ni mangé.

Mme DUROCHER.

Et elle ne vous a fait aucune confidence?

GEORGETTE.

Oh, n'y a pas de crainte; mademoiselle Aline est si haute... Parce qu'elle

lit dans l'histoire et la géographie, elle croit qu'on n'est pas digne de lui délier les cordons de ses souliers..... Pourtant on la vaut bien, défunte ma mère étoit tapissière dans la rue des Lombards...

Mme DUROCHER.

Voilà de belles raisons... Est-ce que vous croyez, Georgette, que nous n'avons de valeur que par notre naissance? Ces idées-là sont ridicules dans des nobles, ainsi en nous elles sont encore plus sottes.... Vous valez bien Aline parce que vous êtes fille d'une tapissière! Qu'est-ce que votre mère fait à cela, je vous prie? Il s'agit de savoir si vous êtes aussi honnête, aussi adroite, aussi bien élevée qu'Aline; voilà comment vous vaudriez autant qu'elle. Et puis, pourquoi dites-vous qu'elle est haute?... Il est vrai qu'elle n'est pas familière, mais peut-on voir une fille plus douce, plus soumise, moins raisonneuse?...

SILVIE.

Oh pour cela non; Aline est la bonté même, elle ne méprise personne, elle ne

médit jamais, et avec cela elle a tant d'esprit, et elle sait de si belles choses... elle m'a appris cinq ou six fables de La Fontaine, qui sont charmantes; maman, vous ne le trouvez pas mauvais?...

Mme DUROCHER.

Non sûrement; vous faites très-bien, Silvie : quand on n'envie pas les personnes qui en savent plus que nous, on profite de leur science, et c'est comme cela, mon enfant, qu'on trouve toujours son compte à n'être pas méchante; on en retire utilité et plaisir.... mais allez, Silvie, changer de robe, je vous en prie, et puis vous irez tantôt vous promener aux Champs-Élysées, avec madame Bertrand et Aline.

SILVIE.

Maman, je vous demande la permission d'aller plutôt aux boulevards neufs.

Mme DUROCHER.

Pourquoi donc?..... Vous aimiez tant les Champs-Élysées...

SILVIE, *embarrassée.*

Oh, c'est que...

Mme DUROCHER.

Hé bien?

GEORGETTE.

C'est que les deux dernières fois...

Mme DUROCHER.

Mais achevez...

GEORGETTE.

Nous avons été suivies par un monsieur...

Mme DUROCHER.

Et... Aline étoit avec vous?

GEORGETTE.

Vraiment oui... et le monsieur n'avoit des yeux que pour elle; et il est venu s'asséoir auprès de nous; mademoiselle Aline a laissé tomber son éventail, il l'a ramassé...

SILVIE.

Là-dessus, Aline m'a priée tout bas de continuer notre promenade, nous nous sommes levées, le monsieur nous a suivies encore de plus belle; enfin, nous avons pris le parti de nous en aller; mais, maman, je vous assure qu'Aline ne s'étoit pas attiré cela, car dans les

promenades, elle a l'air encore plus modeste, si cela se peut, que dans la boutique.

GEORGETTE.

Oh, c'est vrai; elle ne tourne jamais la tête de côté et d'autre; elle est très-posée pour son âge, faut lui rendre justice.

Mme DUROCHER.

Et la dernière fois, avant-hier, ce même monsieur vous a suivies encore?

GEORGETTE.

Mon Dieu, oui; et je l'ai reconnu tout de suite, quoiqu'il eût pourtant changé d'habit. C'est moi qui l'ai aperçu la première. Mademoiselle Silvie, vous vous en souvenez bien, je vous ai donné un coup de coude, et puis nous avons regardé mademoiselle Aline, qui a rougi jusqu'aux oreilles; dame c'est tout simple, il y avoit de quoi être interdite.

Mme DUROCHER.

Et ce monsieur vous a-t-il paru jeune? étoit-il bien mis?

GEORGETTE.

Oh, il a une belle prestance d'homme...

Il a autour de vingt-cinq ou vingt-six ans... S'il avoit une perruque, y seroit joli de visage, mais y n'a quasiment pas de cheveux sur le sommet de la tête.... y clignotte comme ça en regardant... pas moins il a une fort bonne façon; et avant-hier il avoit un habit tout d'or et un bouton de diamant au cou... c'étoit du fin, sûrement, car ça reluisoit comme un soleil.

Mme DUROCHER, *à part.*

Ah, que tout ceci m'inquiète!

SILVIE.

Maman, voici madame Bertrand avec la petite Gogo.

SCÈNE VI.

Mme DUROCHER, Mme BERTRAND, SILVIE, GOGO, GEORGETTE.

Mme DUROCHER.

BONJOUR, ma nièce, venez-vous manger la soupe avec nous?

Mme BERTRAND.

Oui, ma tante; et puis j'ai une grâce à vous demander; c'est aujourd'hui fête, et j'ai imaginé une partie qui amuseroit bien Silvie...

Mme DUROCHER.

Nous parlerons de cela tout à l'heure. Silvie, allez un peu donner l'œil au dîner.... Ensuite vous ferez deux règles d'arithmétique, et vous copierez trois pages dans l'Imitation.

SILVIE.

Maman, je ne pourrai pas finir tout cela avant dîner.

Mme DUROCHER.

Non; mais toujours mettez-vous à

l'ouvrage ; car vous savez bien que vous ne sortirez et que vous n'irez vous divertir que lorsque cela sera fait.

SILVIE.

Oui, maman. (*Silvie sort.*)

Mme DUROCHER.

Georgette, emmenez la petite ; mais auparavant viens me baiser, Gogo.

GOGO, *allant l'embrasser.*

J'ai été frisée, voyez-vous, tatan, et j'ai des beaux *cocos* tout neufs ; y sont rouges... (*Elle montre ses souliers.*)

Mme BERTRAND.

Oui, mais je parie que le petit doigt de tatan lui dira que tu n'as jamais voulu te tenir pendant qu'on te frisoit, et que tu as fait enrager la coiffeuse.

GOGO.

Dame, pourquoi est-ce qu'elle m'arrachoit les cheveux?... et qu'elle étoit si long-temps après moi ?

Mme BERTRAND.

Il faut bien souffrir pour être belle.

GOGO.

Mais est-ce qu'il faut être belle ?

Mme DUROCHER.

Non, mon enfant, il faut être bonne et obéissante, voilà ce qui est nécessaire; mais puisque ta maman aime à te voir frisée, tu dois, pour lui plaire, te bien tenir quand on te coiffe; car une fille n'est chérie de tout le monde que lorsqu'elle est bien soumise à son papa et à sa maman.

GOGO, *à madame Bertrand.*

Hé bien, maman, je ferai tout ce que tu voudras; mais pourtant j'aimerois mieux lire tous les jours une page que de me laisser friser.

Mme DUROCHER.

Allons, va jouer là-dedans, mon petit rat.

GEORGETTE, *lui tendant la main.*

Venez, mon chou...

GOGO.

Oh, j'irai bien seule... (*Elle sort en courant.*)

Mme DUROCHER.

Quel salpètre!...

Mme BERTRAND.

Georgette, suivez-la. (*Georgette sort.*)

SCÈNE VII.

Mme DUROCHER, Mme BERTRAND.

Mme DUROCHER.

En vérité, ma nièce, votre petite a raison de se plaindre de la frisure que vous lui faites souffrir; quoiqu'elle n'ait que six ans, je n'ai pas voulu dire cela devant elle, car il ne faut jamais blâmer une mère en présence de son enfant.

Mme BERTRAND.

Mais, ma tante, c'est qu'elle est si gentille comme cela!

Mme DUROCHER.

Point du tout; ses cheveux sans frisure sont beaucoup plus jolis à voir que ce retapé serré, et ce placage de pommade et de poudre, qui la fait paroître noire comme une taupe. D'ailleurs, ce qui est beaucoup plus important, en lui faisant prendre de si bonne heure l'habitude d'être si long-temps à se coiffer, vous

l'accoutumerez à perdre son temps, et vous en ferez une coquette, une dépensière et une fainéante.

Mme BERTRAND.

Le ciel m'en préserve! j'espère, ma chère tante, que vos bons conseils me garantiront d'un pareil malheur.

Mme DUROCHER.

Ma nièce, puisque mes avis ne vous déplaisent pas, j'ai encore quelques petites choses à vous dire touchant votre enfant. Vous lui faites des contes bleus qui ne riment à rien. A quoi bon lui persuader *qu'un petit doigt parle*, et vous dit tout ce qu'elle fait? Cela ne sert qu'à la rendre niaise et enfant plus long-temps, et à diminuer sa confiance en vous, quand elle saura que vous inventiez toutes ces balivernes-là. Elle se souviendra que vous lui faisiez des mensonges sans nécessité, et elle ne vous croira plus quand vous lui direz la vérité. Il ne faut jamais tromper les enfans, et l'on doit toujours leur parler raison, suivant leur portée. D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux lui dire tout bonnement

que vous savez ce qu'elle fait, parce que vous la veillez, vous l'observez, et que vous la devinez, parce que vous avez de la raison et plus d'esprit qu'elle?... L'enfant, de cette manière, vous considèrera davantage, et s'accoutumera à porter respect à l'âge et à l'expérience, ce qui est une bonne chose, et qui préserve les jeunes gens de bien des folies. Enfin, dès que nous causons ici à cœur ouvert, il y a encore une minutie dont il faut que je vous reprenne; votre petite fille vous tutoie, et je vous avoue que cela me choque beaucoup...

Mme BERTRAND.

Ah, ma tante, c'est un vrai plaisir pour moi, j'en conviens; je veux accoutumer mon enfant à m'aimer...

Mme DUROCHER.

Vous avez raison; mais vous vous y prenez mal: une fille ne doit pas traiter sa mère comme une camarade; c'est contre l'ordre. En vous ravalant, vous perdrez de votre prix, par conséquent vous serez moins faite pour être aimée,

et l'on vous aimera moins, cela est sûr : croyez que si l'on ôtoit du cœur d'une bonne fille le respect qu'elle a pour sa mère, on en ôteroit la moitié de son amitié (1). Je ne vous dis pas qu'il faille être sévère, et garder son quant à soi avec ses enfans; tant s'en faut, nous devons gagner leur confiance et ne leur montrer que de la condescendance et de la cordialité. N'inspirons pas de crainte, mais sachons mériter le respect : *la familiarité engendre le mépris;* c'est bien vrai; elle n'a jamais servi qu'à cela, surtout de la part des pères et des mères.

Mme BERTRAND.

Je comprends cela, ma tante, et j'en ferai mon profit, je vous assure. Je voudrois bien que ma fille fût un jour aussi bien élevée que Silvie; je n'épargnerai rien pour lui donner de l'éducation.

Mme DUROCHER.

C'est le plus grand présent que nous

(1) Dans le temps où l'on écrivoit ceci, ce n'étoit absolument que dans cette classe que les enfans tutoyoient leurs parens.

puissions laisser à nos enfans. Que comptez-vous faire apprendre à Gogo?

Mme BERTRAND.

J'aurois quelque envie de lui donner un maître de musique pour le chant.

Mme DUROCHER.

Je ne vous le conseille pas; le chant et la danse sont deux talens fort inutiles par eux-mêmes, et très-dangereux dans notre état.

Mme BERTRAND.

J'entends bien ce que vous voulez dire, ma tante; mais nous sommes d'une assez bonne famille, et assez à notre aise pour ne devoir pas craindre de pareils inconvéniens.

Mme DUROCHER.

Avec tout cela, nous ne sommes que des bourgeois et des marchands, et malheureusement on a vu plus d'une fois entrer à l'Opéra des filles de parens qui nous valoient (1). Je sais bien que, Dieu

(1) On ne veut faire, dans cet ouvrage, la critique d'aucun état, et l'on croit que dans tous

merci; il est très-rare de trouver des jeunes personnes assez folles et assez dénaturées pour s'échapper de la maison paternelle, et pour se décider à porter le poignard dans le sein d'un père et d'une mère, et à préférer l'infamie à un état solide et honorable.

Mme BERTRAND.

D'ailleurs, si un semblable malheur

---

on peut trouver des vertus : on ne parle ici que des jeunes filles séduites qui entrent au spectacle contre le gré de leurs parens. Celles-là certainement méritent d'éprouver tout le poids du mépris et de l'exécration publique; on doit même penser avec plaisir que l'excès de leur infamie, leurs remords et la perte de leur jeunesse, ne peuvent manquer, tôt ou tard, de venger leurs parens infortunés. Elles ont renoncé à toutes les vertus de leur sexe, trahi tous les devoirs sacrés de la nature; elles seront à jamais les objets de l'indignation et de l'horreur des âmes sensibles. Poursuivies par la justice divine, et par la malédiction paternelle, elles éprouveront l'inévitable châtiment des enfans pervers et dénaturés, et recueilleront les fruits affreux du vice, l'opprobre, le repentir et le désespoir.

arrivoit à d'honnêtes gens comme nous, sûrement nous aurions bien le crédit de faire enfermer pour la vie l'abominable créature qui nous abandonneroit ainsi.

Mme DUROCHER.

Cela n'est pas douteux; mais nous devons donc prendre les plus grandes précautions pour éviter d'en venir jamais à ces cruelles extrémités. Dans toutes les conditions une jeune personne coquette sera méprisée, mais dans notre état surtout, celle à qui l'on n'a pas inspiré la plus grande modestie, peut, d'un moment à l'autre, déshonorer ses parens, puisqu'elle est exposée à des dangers et à des séductions qui n'existent pas pour des filles de qualité; ainsi vous voyez donc bien que nous ne saurions donner trop de soins à leur éducation.

Mme BERTRAND.

Mais faut-il, dans la crainte qu'elles ne tournent mal, les élever dans l'ignorance, et renoncer au plaisir de leur voir des talens?

Mme DUROCHER.

Point du tout, ce n'est pas mon opinion; je ne sais pas grand chose, mais pourtant, à mes momens de loisir, j'ai par ci par là un peu lu, et feu mon oncle l'avocat m'avoit fait cadeau d'une cinquantaine de livres (1), dans lesquels j'ai trouvé de très-bonnes choses. Cela m'a persuadé de plus en plus que sans un peu d'instruction, il est presque impossible de bien remplir tous ses devoirs. En conséquence, j'ai voulu que Silvie eût de la lecture, qu'elle écrivît bien, sût l'ortographe, et parfaitement

(1) D'après les principes de madame Durocher, on suppose que dans le présent de son oncle devoient se trouver l'*Imitation*, les *Sermons* de Bourdaloue et de Massillon, les *Pensées* de Pascal, les *Essais* de Nicole, *Télémaque*, *Paméla*, *Avis d'une mère à sa fille*, de madame la marquise de Lambert; *De l'Éducation des filles*, par Fénélon; les *Fables* de La Fontaine, les *Odes sacrées* de Rousseau, celles de Pompignan. On peut ajouter à ces livres *le Petit La Bruyère*, *les Petits Émigrés* et ce *Théâtre*.

compter (1). Voilà, ma nièce, à peu près mes idées sur tout cela; mais nous en causerons encore, car ce n'est pas dans un jour qu'on peut raisonner à fond là-dessus. A présent, dites-moi quelle partie de plaisir vous vouliez me proposer pour Silvie.

Mme BERTRAND.

Ma tante, c'est qu'avant-hier ma sœur a été voir une comédie.

Mme DUROCHER.

Aux Français?

---

(1) Madame Durocher devoit ajouter qu'on peut aussi donner aux filles dont elle parle quelques talens agréables, comme le dessin, par exemple, sans négliger de leur apprendre aussi tous les petits ouvrages de femmes, afin qu'elles soient en état de travailler pour elles, au lieu de dépenser de l'argent inutilement en achetant les chiffons dont elles ont besoin. Enfin, il faut surtout les accoutumer à se mêler des soins du ménage, les instruire avec détail de la manière dont on doit conduire une maison, et leur donner l'exemple de la piété, de l'économie et de l'activité.

Mme BERTRAND.

Oh, non, c'est bien plus joli et meilleur marché; les places les plus chères ne coûtent que trente sous; ce qui fait que nous pouvons nous procurer ce divertissement là sans nous déranger; et puis, c'est charmant! Ma sœur a vu une petite farce qui s'appelle l'*Amour Quêteur*, elle m'en a fait des récits!... Cela est joué par des petites filles de douze à treize ans... et qui sont gentilles!...

Mme DUROCHER.

Vous imaginez sans doute que des enfans de cet âge ne doivent représenter que des petites pièces bien honnêtes, et que nos filles peuvent entendre sans danger; hé bien, point du tout... J'y ai été une fois, moi; j'ai vu précisément cet *Amour Quêteur* dont vous me parlez, et je vous assure que si j'y avois mené Silvie, je ne me serois jamais consolée d'une pareille imprudence.

Mme BERTRAND.

Bon!...

Mme DUROCHER

Vous n'avez pas d'idée de l'indécence

de cette pièce; et toutes celles qui se jouent là, sont dans le même goût...

Mme BERTRAND.

Fi donc!... mais, d'ailleurs, cela doit être bien désagréable et bien choquant d'entendre des petites filles encore dans l'enfance, dire des choses capables de faire rougir des femmes de quarante ans, et de voir paroître ainsi. dans l'âge de l'innocence, l'effronterie et la corruption; moi, je ne peux pas me figurer cela.

Mme DUROCHER.

Oh; c'est une espèce de dépravation faite pour révolter les moins délicats; cela est certain...

Mme BERTRAND.

Mais comment se peut-il que tous les gens de notre état mènent là leurs filles?

Mme DUROCHER.

Parce que les meilleures places ne coûtent que trente sous.

Mme BERTRAND.

Voilà une belle raison pour choisir un divertissement aussi pernicieux pour les

mœurs !..... En sortant de là, une mère a bonne grâce de recommander la sagesse et la modestie à sa fille !... Ah, je tancerai demain ma sœur, qu'il n'y manquera rien, pour avoir voulu m'engager à aller là.... c'est horrible...

Mme DUROCHER.

Il faut espérer qu'avec le temps on reviendra de cet abus, et qu'on ne mènera plus la jeunesse à des spectacles qui peuvent la corrompre.

Mme BERTRAND.

Hé bien, ma tante, si vous le permettez, nous ferons, comme l'autre jour une jolie promenade...

Mme DUROCHER.

Oui, et d'ailleurs cela est beaucoup plus sain et plus récréatif, selon moi, que de s'enfermer dans une salle où l'on étouffe ; vous n'aurez qu'à prendre un carrosse, et vous irez vous promener et goûter au bois de Boulogne.

Mme BERTRAND.

Volontiers, et Aline viendra avec nous?

Mme DUROCHER.

Oui. A propos d'elle, j'en suis inquiète : elle est d'une tristesse extraordinaire. Les dernières fois qu'elle s'est promenée avec vous, elle a été suivie par un jeune seigneur ; vous n'y avez pas pris garde ?

Mme BERTRAND.

Non, parce que je suis accoutumée à la voir très-regardée ; elle a une figure qui frappe chacun....

Mme DUROCHER.

Et vous paroît-elle se comporter toujours avec la même honnêteté ?

Mme BERTRAND.

Oh, oui ; je n'ai jamais vu de jeune fille plus modeste et qui se souciât moins de sa beauté. Avec cela, elle est si bien élevée, si polie, si douce!... On ne la prendroit jamais pour une apprentie...

Mme DUROCHER.

Madame la marquise de Solanges, qui est une dame de mérite, lui a donné une très-bonne éducation. Elle la destine pour femme-de-chambre à mademoiselle sa fille,

quand cette dernière sera mariée. Madame de Solanges, dont j'ai l'honneur d'être protégée depuis long-temps, en partant pour l'Italie, m'a confié Aline, qu'elle aime passionnément ; et si cette jeune personne faisoit chez moi la moindre étourderie, j'en serois vraiment inconsolable. Ainsi, comme ma santé ne me permet pas de vous suivre à vos promenades, je vous prie de me remplacer, et de la veiller avec soin.

Mme BERTRAND.

Je vous le promets, ma tante ; mais je vous assure que je lui crois une raison au-dessus de son âge...

Mme DUROCHER.

Je n'ai jamais rien vu que d'honnête en elle ; je ne connois point de cœur meilleur que le sien ; cependant, comme elle n'a que quinze ans, il ne faut pas qu'une surveillante s'endorme sur tout cela.

Mme BERTRAND.

N'est-elle pas orpheline ?

Mme DUROCHER.

Oui, selon toute apparence : sa mère

étoit une pauvre paysanne, qui s'amouracha d'un jeune homme qu'elle épousa. Elle mourut en couche de cette petite fille: le père, qui n'avoit que dix-huit ans, s'engagea, passa aux îles, où vraisemblablement il est mort; et madame de Solanges prit dans son château l'enfant, dont elle a toujours eu soin depuis.

CATHERINE, *survenant, à madame Durocher.*

Madame, la soupe est sus la table.

Mme DUROCHER.

Allons dîner; venez, ma nièce... (*Elles sortent.*)

CATHERINE, *seule, tirant de l'argent de sa poche*

J'ai eu huit louis des habits... Mademoiselle Aline sera ben contente. Allons vîte lui donner ça. (*Elle sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, *seule, arrivant d'un air inquiet, et en cherchant.*

Elle n'est point ici.... Mais où diantre est-elle? ni dans sa chambre, ni dans la boutique!... Elle est peut-être dans la cuisine... faut y aller voir... (*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

SCÈNE II.

CATHERINE, GEORGETTE.

GEORGETTE, *arrêtant Catherine.*

CATHERINE, savez-vous où est Aline? Comme elle n'a pas voulu se mettre à table, madame Durocher en est inquiète et la demande.

CATHERINE.

Elle est dans la cuisine, apparemment.

GEORGETTE.

Non; j'en viens.

CATHERINE.

Hé, mais, Seigneur, où s'est-elle donc fourrée?

GEORGETTE.

Ma foi, je crois qu'elle est sortie...

CATHERINE.

Comment, sortie! toute seule?...

GEORGETTE.

Tenez v'là mademoiselle Silvie qui en sait des nouvelles, je parie, car elle paroît tout en émoi.

SCÈNE III.

CATHERINE, GEORGETTE, SILVIE.

SILVIE.

Ah, Georgette!... je suis au désespoir...

GEORGETTE.

Quoi donc?...

SILVIE.

Aline!...

GEORGETTE.

Hé bien?...

SILVIE.

Elle s'est sauvée?...

CATHERINE.

Elle s'est sauvée?...

SILVIE.

Pendant que nous dînions.

GEORGETTE.

V'là une belle équipée qu'elle a fait là!...

CATHERINE.

C'est y possible?

SILVIE.

Oh, rien n'est plus sûr; elle n'est point dans la maison, et un petit savoyard du coin de la rue vient de dire à ma mère qu'il l'avoit vue s'enfuir il y a une demi-heure...

CATHERINE.

Je tombe de mon haut!...

GEORGETTE.

Hé bien, je me suis toujours doutée qu'elle feroit quelque escapade... elle étoit si cachée, si en dessous!...

SILVIE.

Il ne faut pas se presser de juger en mal.... je ne puis croire encore qu'Aline ne soit pas honnête.

GEORGETTE.

Pourtant une fille de quinze ans qui prend la fuite... ça ne pronostique rien de bon...

CATHERINE.

Mademoiselle Silvie, dites-moi donc... et votre chère mère, est-elle bien estomaquée contre elle?

SILVIE.

Elle pleure, elle se désole..... elle a

écrit à M. le lieutenant de police... Mais je l'entends, ma mère...

GEORGETTE.

Oui, c'est elle.

SCÈNE IV.

Mme DUROCHER, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Mme DUROCHER.

Silvie, allez dans votre chambre; sortez, Georgette; et vous, Catherine, restez, il faut que je vous parle... (*Silvie et Georgette sortent.*)

CATHERINE.

Mais, mon Dieu, madame, est-ce que vous voulez me rendre responsable de la frasque de mademoiselle Aline? ça ne seroit pas judicieux...

Mme DUROCHER.

Je vous ai toujours connue pour une honnête fille...

CATHERINE.

Dieu merci, je n'ai jamais fait tort à personne...

Mme DUROCHER.

Et j'espère que vous allez me répondre avec vérité... Aline ne vous avoit-elle fait aucune confidence?

CATHERINE.

Oh, madame, (comme y faut mourir un jour) je vous assure que je n'ai pas eu le moindre vent de son échapade...

Mme DUROCHER.

Mais pourtant ses habits étoient dans votre chambre; elle a tout emporté, à l'exception d'un peu de linge: comment ne vous en êtes-vous pas aperçue?...

CATHERINE.

C'est qu'elle m'avoit ensorcelée......... cela est vrai...

Mme DUROCHER.

Vous saviez donc qu'elle avoit déménagé?

CATHERINE.

Pardi.... c'est moi qui ai vendu ses hardes...

Mme DUROCHER.

Comment !

CATHERINE.

Sûrement, pour sa vieille tante... soi-disant, car je vois bien à présent ce qui en est.... elle m'a fait donner dans le panneau avec son air de sainte-mitouche... elle larmoyoit, et puis *ma petite Catherine* par ci, *ma chère Catherine* par là... enfin j'ai vendu tout son bataclan aujourd'hui ; je lui ai donné huit louis, et elle n'attendoit que ça pour prendre la clé des champs... La petite masque, avec sa vieille tante !... voilà le tour qu'elle m'a joué...

Mme DUROCHER.

Mais je ne comprends pas un mot à toute cette histoire.

CATHERINE.

C'est pourtant bien clair ! Elle pleurnichoit sous prétexte de sa vieille tante... et que *sa vieille tante étoit dans la peine... et qu'il falloit vous cacher ça à cause de vot bon cœur*... et que sais-je, un tas de fagots pareils.... et puis elle me

montroit un vieux chiffon de papier noir et gras comme je ne sais quoi... C'est de ma vieille tante, fesoit-elle... Voyez un peu la malice!... oh, elle en sait long!... une morveuse de quinze ans ...... en revendre de cette façon-là, pour s'enfuir avec un jeune freluquet (sauf le respect que je dois à sa qualité)...

Mme DUROCHER.

Comment! vous connoissez la personne qui a séduit cette malheureuse?...

CATHERINE.

Je mettrois ma main au feu que c'est le marquis d'Olsey, qui est venu un matin dans la boutique...

Mme DUROCHER.

Mais, Catherine, est-il possible que vous ne m'ayez pas avertie de tout cela?...

CATHERINE.

J'en avois bonne envie, mais mademoiselle Aline me recommandoit toujours de ne vous rien dire, parce que vous lui prêteriez de l'argent...

Mme DUROCHER.

Qu'est-ce que cela signifie?...

CATHERINE.

Oui, c'étoit une frime pour faire la généreuse, vous m'entendez bien...

Mme DUROCHER.

Je perds patience!... Mais quel est le bruit que j'entends là-dedans?

CATHERINE.

Quel sabat!..... Dieu me pardonne, je reconnois la voix de mademoiselle Aline!... (*Elles font quelques pas pour sortir.*)

SCÈNE V.

Madame DUROCHER, ALINE, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Mme DUROCHER.

C'EST elle!...

CATHERINE.

Jesus, Maria.

SILVIE.

Maman, la voilà; elle est revenue

d'elle-même ; elle proteste qu'elle est innocente... Oh, maman, recevez-la... pardonnez-lui !...

ALINE, *tombant sur une chaise.*

Hélas ! excusez... je n'en puis plus...

Mme DUROCHER.

Hé, d'où venez-vous, malheureuse ?

ALINE.

Ah, madame !...

Mme DUROCHER.

Sortez, Silvie, laissez-nous seules...

ALINE.

Non, madame, qu'elle reste, je vous en conjure, je n'ai rien à vous dire qu'elle ne puisse entendre...

Mme DUROCHER.

Hé bien, parlez donc, d'où venez-vous ?

CATHERINE.

Oui, sachons ça...

ALINE, *se levant.*

J'ai reçu ce matin une boîte d'or, un billet et cinquante louis...

CATHERINE.

Ah, ah, voici du nouveau...

ALINE.

J'ai trouvé ces vils présens dans ma chambre, et je me suis assurée qu'on avoit corrompu Joseph; que c'est lui qui a mis l'argent et la boîte dans le tiroir de ma table...

CATHERINE.

Le petit vaurien !...

Mme DUROCHER.

Et savez-vous de quelle part viennent ces présens ?...

CATHERINE.

Oui, oui, je crois qu'elle s'en doute.

ALINE.

De M. le marquis d'Olsey...

Mme DUROCHER.

Qui loge ici près ?...

ALINE.

Oui, madame.

CATHERINE.

Elle ne barguine pas dans ses ré-

ponses, toujours; y paroît qu'elle va rondement.

Mme DUROCHER.

A présent, venons au fait; d'après tout cela, pourquoi êtes-vous sortie?

CATHERINE.

Ah, voilà le hic...

Mme DUROCHER.

Et où avez-vous été?

ALINE, *avec embarras.*

J'ai été reporter ce que j'avois reçu.

Mme DUROCHER.

Quoi! chez M. d'Olsey?

ALINE.

Oui, madame... J'ai remis le paquet au suisse, à l'adresse de madame d'Olsey la mère.

Mme DUROCHER.

Et pourquoi à cette dame?

ALINE.

Parce que je lui ai écrit.

Mme DUROCHER.

Aline, tout ceci a peu de vraisemblance.

CATHERINE.

Oh, ça finit mal!

SILVIE, *à part, regardant Aline.*

Elle s'embarrasse... Je tremble.

ALINE.

Je n'ai dit que la vérité.

Mme DUROCHER.

Êtes-vous entrée chez madame d'Olsey?

ALINE.

Non, madame.

Mme DUROCHER.

Mais il ne faut pas un quart d'heure pour aller et revenir d'ici chez madame d'Olsey; et vous avez été plus d'une heure absente.

CATHERINE.

Elle se sera rudement égarée, j'ai peur.

Mme DUROCHER.

N'avez-vous été que là?... Répondez...

ALINE.

J'ai été... ailleurs encore.

Mme DUROCHER.

Où donc?

ALINE.

Je ne puis le dire.

Mme DUROCHER.

Comment!...

CATHERINE.

Ahi, ahi!...

Mme DUROCHER.

Vous ne pouvez le dire, malheureuse!...

ALINE.

L'apparence est contre moi; mais, madame, par pitié, suspendez votre jugement; un devoir indispensable m'oblige à me taire.

Mme DUROCHER.

C'est pousser trop loin l'effronterie. Préparez-vous à entrer tout à l'heure au couvent; je vais vous y conduire, et vous y resterez jusqu'à l'arrivée de madame de Solanges.

SILVIE.

Aline, confiez-vous à ma mère, nous allons sortir, Catherine et moi.

ALINE.

Non, mademoiselle, je n'en dirai pas davantage; j'aime mieux paroître coupable que de me justifier en trahissant le secret qui m'est confié.

Mme DUROCHER.

Et pensez-vous que je puisse être la dupe d'un semblable détour.

CATHERINE.

Pardine, oui; v'là un bel attrape-nigaud.

SILVIE.

Aline, Aline, ah, combien vous m'avez trompée!

ALINE.

Ainsi donc je suis soupçonnée, accusée des plus infâmes bassesses, et chassée de cette maison qui m'étoit si chère!

Mme DUROCHER.

Vous n'êtes plus digne d'y être.

ALINE.

Ah, ciel!...

Mme DUROCHER.

Allons, sortons... venez...

ALINE.

Quoi, madame, dans ce moment?...

Mme DUROCHER.

Je ne veux pas que vous couchiez dans ma maison.

ALINE, *à Silvie.*

Et vous, mademoiselle Silvie, ne direz-vous rien en ma faveur?

SILVIE.

Je vous plains, mais je ne dois plus vous aimer.

CATHERINE.

Pas moins, ça fend le cœur.

ALINE.

O mon Dieu, quelles épreuves!... Hé quoi, tout m'abandonne à la fois!...

GEORGETTE, *survenant précipitamment, à madame Durocher.*

Madame, v'là une dame qui demande à vous parler.

Mme DUROCHER.

Je ne suis pas en état de la recevoir.... Allez, Silvie.

GEORGETTE, *à part.*

Comme elles pleurent toutes!...

Mme DUROCHER, *à Georgette.*

Savez-vous son nom?

GEORGETTE.

Elle s'appelle madame la comtesse d'Olsey.

ALINE.

Grand Dieu!

Mme DUROCHER.

Madame d'Olsey!

GEORGETTE.

Elle étoit sur mes talons... Tenez, la voilà.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

LA COMTESSE D'OLSEY, Mme DUROCHER, ALINE, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

ALINE.

O ciel! que vais-je apprendre?...
(*Elle se recule et se cache derrière Silvie, en s'appuyant contre une chaise.*)

Mme DUROCHER, *s'avançant vers la comtesse.*

Madame désire sans doute me parler

en particulier ? Je ne devine que trop le sujet qui m'attire l'honneur de sa visite.

LA COMTESSE, *montrant Silvie.*

Satisfaites mon impatience ; cette jeune personne n'est-elle pas Aline ?

Mme DUROCHER.

Non, madame, grâce à Dieu.

LA COMTESSE.

Mais, Aline, Aline, où est-elle ?

Mme DUROCHER.

La malheureuse se cache, sans doute avec raison.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

Mme DUROCHER.

Je supplie madame de l'épargner, et de passer dans ma chambre, où elle pourra s'expliquer sans témoins.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je ?.... Aline est soupçonnée ! Ah ! que tout le monde reste ici, je veux la justifier à tous les yeux ; qu'elle vienne...

ALINE, *avançant avec timidité.*

Me voilà, madame : hélas ! pardonnez ma témérité, et daignez ne pas découvrir mon secret.

LA COMTESSE, *courant à elle.*

Venez, ma chère enfant. (*Elle la prend dans ses bras, et l'embrasse à plusieurs reprises.*)

Mme DUROCHER.

Hé quoi ! seroit-elle innocente ?

LA COMTESSE.

Innocente !.... c'est un ange ; oui, un ange ; elle en a l'âme comme la figure... Ma chère Aline, vous n'avez plus de secret ; soyez tranquille, votre père est chez moi.

ALINE.

Dieu !...

Mme DUROCHER.

Son père !...

LA COMTESSE.

Son affaire est arrangée ; mon fils se charge de tout, ne conservez plus d'inquiétudes.

ALINE, *se jetant aux pieds de la comtesse.*

Ah, madame, vous me rendez la vie!

LA COMTESSE.

Avez-vous pu douter un instant de l'excès de mon intérêt pour vous?...... Mais je vois l'étonnement des personnes qui vous entourent, et j'ai la plus vive impatience de leur faire connoître la vérité.

Mme DUROCHER.

Je suis confondue, je l'avoue, mais cependant au comble de mes vœux, puisqu'Aline est toujours digne de l'affection que nous avions pour elle.

SILVIE.

Je ne me consolerai jamais de l'avoir chagrinée si injustement.

CATHERINE.

Ni moi non plus; mais les apparences étoient si fortes.

Mme DUROCHER.

Il ne faut pas toujours juger par elles, surtout quand il s'agit de condamner. (*A la comtesse.*) Mais, madame, ayez donc la

bonté de nous apprendre le fond d'une histoire si singulière. Aline parle de son père, j'ignorois qu'elle en eût un.

LA COMTESSE.

Son père s'engagea à dix-huit ans, et partit pour les colonies; il n'y a que six mois qu'il en est revenu. Il est dans le régiment de mon fils, et demanda une permission de venir passer un mois à Paris, avec l'intention de voir sa fille. Le matin même de son arrivée, il eut une dispute avec un de ses camarades, se battit, et laissa son adversaire sur la place : il se sauva, blessé lui-même, et se réfugia dans une petite auberge assez éloignée d'ici. Il n'avoit point d'uniforme; et, croyant avoir tué son ennemi, il cacha avec soin son nom et son état. Une très-longue maladie, causée par ses blessures, acheva de consommer le peu d'argent qui lui restoit; alors, réduit aux dernières extrémités de la misère, n'osant s'adresser à personne, le ciel lui inspira le dessein de confier son secret et ses peines à un enfant de quinze ans, à sa fille, qu'il

n'avoit jamais vue; il lui écrivit; Aline reçut hier sa lettre...

Mme DUROCHER.

La chère enfant! voilà donc la cause de cette tristesse, de ces larmes, qu'elle ne pouvoit cacher; ah, si elle m'avoit ouvert son cœur.

ALINE.

Hélas, madame, mon père me le défendoit expressément; il m'apprenoit son histoire; il ajoutoit que M. le marquis d'Olsey étoit son colonel, et m'ordonnoit de ne m'adresser qu'à lui.

LA COMTESSE.

Jugez de l'embarras d'Aline : mon fils égaré, séduit par un sentiment indigne de celle qui l'inspiroit, avoit osé se déclarer; plusieurs billets et des présens envoyés aujourd'hui même, ne laissoient aucun doute sur ses vils desseins et ses injurieuses espérances, quoiqu'il n'eût cependant point eu la grossièreté de les avouer dans ses lettres. Ne rougissez point, Aline, je dois dévoiler tout ce qui peut faire triompher votre innocence. Enfin,

madame Durocher, cette charmante fille a pris le parti de m'écrire et de m'instruire de tous ces détails. Mon fils étoit chez moi quand j'ai reçu sa lettre; je la lui ai lue, et j'ai vu avec plaisir qu'il éprouvoit le regret le plus vif d'avoir outragé tant de vertu. Il m'a dit que l'ennemi du père d'Aline, un jeune soldat, nommé la Tulippe, n'étoit point mort, qu'il n'avoit reçu qu'une blessure assez légère, et qu'il n'avoit même pas voulu dénoncer celui contre lequel il s'étoit battu. Après cette explication, mon fils m'a quittée, ma chère Aline, pour aller chez votre père, qu'il m'a amené, et qui nous a conté que vous aviez vendu pour lui tout ce que vous possédiez, et que vous veniez de lui donner huit louis. Cette circonstance m'a d'autant plus touchée, que vous ne m'en parliez point dans votre lettre. Enfin, brûlant du désir de vous connoître, de vous embrasser, je suis venue ici, et je tronve en vous tout ce qui peut excuser la folie de mon fils, justifier le repentir,

la honte qu'il en éprouve, et l'admiration que cette conduite nous inspire à tous deux.

ALINE.

Oh, madame, que de bonté!

Mme DUROCHER.

La pauvre petite!... si jeune, se comporter avec tant de prudence et de sagesse?

LA COMTESSE.

Elle avoit un guide avec lequel on ne peut jamais s'égarer, une âme pure, noble et sensible.

Mme DUROCHER.

Oh, que madame de Solanges sera contente en apprenant tout ceci!

LA COMTESSE.

La bienfaitrice d'Aline en effet doit être bien contente! Pouvoit-elle recueillir une plus douce récompense de ses soins et de sa bonté?... A présent, madame Durocher, j'ai une grâce à vous demander; c'est de me confier Aline pour deux heures : je vais la conduire dans les

bras de son père, et je vous la ramènerai ce soir.

Mme DUROCHER.

Elle est aux ordres de madame.

ALINE.

Mon père!... je vais le voir heureux; ah, madame!...

LA COMTESSE, *prenant la main d'Aline.*

Oui, ma chère enfant, vous le verrez heureux... Vous êtes en de dignes mains; je ne pouvois rien faire pour vous; mais du moins il m'étoit permis de récompenser dans le père les vertus de la fille : venez; je veux qu'il vous instruise lui-même de son sort.

ALINE, *baisant les mains de la comtesse.*

Souffrez, madame...

LA COMTESSE.

Embrassez-moi, ma fille.

ALINE.

Vous daignez le permettre?

LA COMTESSE.

Oui, je le veux.

ALINE, *se jetant à son cou.*

Ah, que vous soulagez mon cœur!

LA COMTESSE.

Charmante créature!... J'ai le bonheur d'être mère, mais je n'ai point de fille. O ciel! étois-je indigne d'en avoir une semblable à cette enfant?... Mais, venez, chère Aline, votre père vous attend; venez. Adieu, madame Durocher, je serai de retour avant sept heures.

Mme DUROCHER.

Ah, madame, que le ciel vous comble de toutes ses bénédictions!... Voulez-vous bien me permettre de vous suivre jusqu'à votre voiture.

LA COMTESSE.

Volontiers, ma chère madame Durocher, donnez-moi le bras.... (*Prenant madame Durocher et Aline sous le bras.*) Allons, partons. (*Elles sortent; Silvie les suit.*)

CATHERINE, *à Georgette.*

Ma foi, voilà un beau jour pour mademoiselle Aline; il y a toujours à gagner à faire son devoir, je vois ben ça. Ma-

demoiselle Georgette, vous êtes soucieuse; vous avez du chagrin d'avoir tant médit de mademoiselle Aline, pas vrai? Dame, y ne faut pas être si preste à mal penser de son prochain.... Mais, allons les voir monter en voiture; nous jaserons de ça une autre fois. (*Elle sort, Georgette la suit.*)

FIN.

LE LIBRAIRE,

COMÉDIE EN UN ACTE.



PERSONNAGES.

DÉSORMEAUX, libraire.
HENRI, âgé de quinze ans, neveu de Désormeaux.
LEROUX, libraire, voisin et ami de Désormeaux.
DURVAL, jeune auteur.

La scène est à Paris, chez Désormeaux.

LE LIBRAIRE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un cabinet.

DÉSORMEAUX, *seul, dans un fauteuil, lisant un manuscrit; après un moment de silence.*

QUELLE indigne satire!.... que de personnalités!..... que de méchancetés!..... et une mauvaise foi si révoltante!... Si mon voisin Leroux achète cet ouvrage, il fera là une méprisable emplette... Le pauvre homme n'a aucune des connoissances qu'exige notre état; mais il est jeune encore, il me témoigne de l'amitié; du moins tâchons de le servir par des conseils sincères et désintéressés..... Ah, justement, le voici... (*Désormeaux se lève.*)

SCÈNE II.

DÉSORMEAUX, LEROUX.

DÉSORMEAUX.

Vous arrivez à propos; je viens de finir dans l'instant la lecture de l'ouvrage que vous m'avez confié.

LEROUX.

Hé bien, qu'en pensez-vous?

DÉSORMEAUX.

Que vous ferez fort mal de l'imprimer, et que l'auteur fera très-bien de garder toujours l'anonyme.

LEROUX.

Oh, c'est le parti qu'il a pris; moi-même j'ignore son nom... Mais, dites-moi, cette satire est donc bien mordante?

DÉSORMEAUX.

Elle m'a indigné.

LEROUX.

Tant mieux, mon ami, cela se vendra.

DÉSORMEAUX.

Oui, mais cela ne se réimprimera pas. Tout ouvrage méprisable n'a qu'un succès passager : la malignité se divertit un instant d'un libelle ; mais le dégoût suit de près ce coupable et frivole amusement.

LEROUX.

Du moins, trouvez-vous qu'il y ait du talent et de l'esprit dans ce petit poème ?...

DÉSORMEAUX.

Il me semble qu'un ouvrage de ce genre ne fait guère connoître de l'auteur que le caractère et la dépravation d'esprit et de cœur. Comme il juge toujours avec partialité, qu'il n'est jamais de bonne foi, et qu'il sacrifie sa réputation et la vérité au désir malfaisant de nuire, il est impossible qu'il ne soit pas sans cesse inconséquent, et souvent de mauvais goût. Dans ce ténébreux labyrinthe où la méchanceté l'engage, on se perd avec lui, et l'on ne peut démêler ni ses sentimens ni ses vraies opinions.

LEROUX.

Enfin, l'ouvrage est-il plat ou spirituel ?

DÉSORMEAUX.

Il n'a pas le sens commun, selon moi; cependant on y trouve quelques traits; mais la médiocrité même n'a-t-elle pas quelquefois des rencontres heureuses, quand elle se permet tout, et ne connoît aucun frein?

LEROUX.

Allons, rendez-moi mon manuscrit... je réfléchirai mûrement sur tout cela...

DÉSORMEAUX, *lui rendant le manuscrit.*

Tenez.... je vois que vous l'achèterez; j'en suis fâché pour vous, je ne vous le cache pas....

LEROUX.

Mais, vous ne le trouvez pas mauvais, et l'on ne m'en demande que trente louis...

DÉSORMEAUX.

Mon cher Leroux, acheter ou imprimer un ouvrage que les honnêtes gens ne pourront lire sans indignation, c'est

participer aux fautes de l'auteur; et se déshonorer comme lui. Que dis-je? un libraire, dans ce cas, est encore beaucoup plus condamnable que l'auteur même, puisqu'il n'a pour son excuse, ni les illusions de l'amour-propre, ni ce vain désir d'une fausse gloire qui peut si facilement égarer un jeune écrivain. Ce poème qu'on vous offre, déchire, sans ménagement, tous les gens de lettres qui ont de la réputation; peut-être l'auteur est-il animé par quelques ressentimens particuliers; peut-être a-t-il à se plaindre de ceux qu'il traite avec tant d'animosité; je sais bien que rien n'autorise l'injustice et l'oubli des bienséances; que cette espèce de vengeance est toujours (surtout lorsqu'elle est anonyme) une bassesse inexcusable; mais si dans l'auteur, la représaille même est odieuse, que dira-t-on du libraire, que pensera-t-on de vous, qui ne rougirez point d'imprimer de sang-froid un libelle contre dix personnes qui ne vous ont jamais fait de mal? Contre des citoyens estimables, distingués par

leurs talens; et que, nous particulièrement, nous devons honorer et respecter, puisque c'est de leurs travaux que dépend notre existence?.... Vous sera-t-il possible de penser sans remords que vous les affligerez, et que vous les noircirez aux yeux de cette foule oisive qui n'examine rien, et croit qu'il suffit d'avoir feuilleté quelques mauvaises brochures pour décider impérieusement et juger sans appel?

LEROUX.

Mais vous croyez donc que ce petit ouvrage portera coup? Morale à part, vous le trouvez donc excellent dans son genre?

DÉSORMEAUX, *en souriant.*

Voilà de mon sermon tout ce qui vous frappe! mes raisonnemens font une grande impression sur votre esprit!

LEROUX.

Mais, mon cher Désormeaux, vous parlez de tout cela bien à votre aise. Vous êtes riche, heureux, aimé des gens

de lettres, les bons ouvrages pleuvent chez vous...

DÉSORMEAUX.

Cela est vrai; mais je ne dois mon bonheur qu'aux principes qui m'ont guidé jusqu'ici, et dont jamais je ne me suis écarté. Je n'ai point chicané les gens de lettres ; en leur témoignant de la déférence et du respect, en leur montrant dans les affaires une probité délicate et une justice scrupuleuse, j'ai su mériter leur estime et leur confiance; le succès d'une semblable conduite est infaillible ; car un peu d'intelligence et une excellente réputation mènent toujours à la fortune. Je pensé que le meilleur de tous les calculs, est de s'imposer la loi d'être invariablement honnête, et politiquement, cette maxime est sur-tout applicable aux personnes de notre classe, à la bourgeoisie, forcée pour subsister de choisir un art ou un métier. Un homme de qualité entre dans la société avec une foule de brillans avantages, dont le plus grand, peut-être, est la prévention heureuse qu'inspire une bonne éducation; et l'idée qu'un gentil-

homme ne peut avoir que des sentimens nobles. Tous les préjugés sont pour lui; ils sont tous contre nous : s'il manque de principes, il perdra sa réputation et le repos ; mais l'intrigue lui reste ; moyen vil autant qu'incertain, je l'avoue, cependant la dernière espérance d'un grand seigneur déshonoré, ressource enfin qui n'existe pas pour nous. Vous voyez donc que, sans une réputation intacte, nous n'obtiendrons jamais la confiance et la considération qui peuvent seules assurer le succès de nos entreprises; et ne croyez pas qu'il soit possible de les acquérir sans les mériter : l'hypocrisie se décèle toujours; le triomphe de l'imposture n'a qu'un terme court et limité : le titre glorieux d'homme de bien ne peut s'usurper, et pour en jouir il faut en être digne. Ainsi nous n'avons qu'un chemin sûr pour arriver à la fortune, celui de la droiture et de la probité : heureux et prudent qui ne s'en écarte jamais; ses succès ne seront dus qu'à ses vertus; il en sentira le prix avec trans-

port, et trouvera d'intarissables consolations dans le sein même des revers.

LEROUX.

Certainement votre morale est excellente, vous la mettez bien en pratique, et votre exemple doit la faire aimer. Mais, comme je vous le disois tout à l'heure, non-seulement vous avez un mérite distingué, mais vous êtes heureux, et il vous arrive des événemens que vous ne devez qu'à votre étoile. Par exemple, ce dernier ouvrage qui a eu tant de succès, et qui vous a valu tant d'argent, il m'a été offert pour cinquante louis, comme à vous; je l'ai refusé, et prudemment j'ai dû le faire, car je l'avois communiqué à un homme de beaucoup d'esprit, qui m'assura qu'il ne valoit rien. D'ailleurs, l'auteur est très-jeune, il n'étoit point connu : il arrivoit de province : toutes ces raisons m'engagèrent à lui rendre son manuscrit. Il s'est adressé à vous, et, malgré ces sages considérations, vous avez acheté l'ouvrage, qui a fait fortune.... Voilà du bonheur.

DÉSORMEAUX.

Savez-vous pourquoi je m'en suis chargé? C'est que je l'ai lu, et qu'il m'a paru excellent. Ainsi, je dois ce bonheur non à mon étoile, mais à mon bon sens.

LEROUX.

Je croyois bien que vous étiez en état de juger d'une brochure; mais d'un ouvrage aussi considérable, aussi érudit, j'avoue que je n'avois pas cette idée de vos connoissances. Allons, j'en conviens, il n'y a plus d'*étoile* à cela; si j'avois été aussi instruit que vous l'êtes, j'aurois été plus heureux dans cette occasion, puisque c'est à moi qu'on apporta d'abord le manuscrit... Vous ne l'avez acheté que cinquante louis?...

DÉSORMEAUX.

C'est en effet le prix que me demanda ce jeune homme...

LEROUX.

Pour trois gros volumes... quel marché!...

DÉSORMEAUX.

Mais après l'avoir lu, je fus si singulièrement étonné du talent prodigieux de l'auteur, que je lui conseillai de l'imprimer à ses frais, en lui offrant de lui faire les avances nécessaires...

LEROUX.

Je ne m'attendois pas à celui-ci...

DÉSORMEAUX.

En effet, j'imprimai l'ouvrage sans demander d'argent à l'auteur; j'ai déjà retiré mes frais et le profit raisonnable que doit faire un imprimeur; le surplus sera pour l'auteur, à qui cet ouvrage vaudra au moins douze mille francs...

LEROUX.

Voilà pourtant ce que vous auriez gagné très-légitimement; je vous en demande pardon, mais je trouve que vous poussez la générosité jusqu'à l'extravagance..

DÉSORMEAUX.

Je suis assez riche pour avoir pu, dans cette circonstance, satisfaire sans folie

mon inclination; d'ailleurs, je n'aurois pas eu ce procédé pour un homme médiocre; et comme les grands talens sont rares, il y a beaucoup d'apparence que je ne trouverai pas dans toute ma vie une seconde occasion comme celle-ci. Hé quoi! vouliez-vous que je profitasse de la situation malheureuse et du peu d'expérience d'un jeune auteur dont l'ouvrage annonçoit tant d'esprit et de génie?... Cet homme aura certainement une grande réputation; ne sera-t-il pas glorieux pour moi de lui avoir procuré les premiers moyens de l'acquérir? Croyez-vous qu'il puisse jamais l'oublier? Pensez-vous que je ne doive pas être sûr d'imprimer tous ses ouvrages? Je trouve donc dans l'action que j'ai faite mon intérêt ainsi que ma satisfaction particulière.

LEROUX.

Cela est vrai, je n'ai pas le plus petit mot à dire à tout cela... Voilà un homme de mérite que vous vous êtes attaché pour la vie, d'autant mieux qu'on m'a

dit que vous aviez imprimé son ouvrage avec un soin...

DÉSORMEAUX.

A cet égard, je n'ai rien fait de particulier pour lui, car je tâche toujours qu'il n'y ait point de fautes d'impression dans mes ouvrages...

LEROUX.

Point de fautes!... Ah! cela est impossible...

DÉSORMEAUX.

Oui, quand nous manquerons d'attention; mais on ne doit pas trouver la moindre incorrection dans les ouvrages d'un imprimeur qui a véritablement de l'instruction, et le louable désir de se distinguer dans son état. (1)

---

(1) Robert Étienne, imprimeur de Paris, qui vivoit dans le seizième siècle, et l'un des hommes les plus savans de son temps dans les lettres grecques et latines, attachoit un très-grand prix au mérite de la correction typographique; et l'on prétend que pour y parvenir plus sûrement, il exposoit en public les feuilles d'impression à mesure qu'elles sortoient de la presse, et donnoit

LEROUX.

Il faut pour cela une bien grande vigilance. Mais voici, je crois, votre neveu. Adieu, mon cher Désormeaux; nous souperons ensemble; je vous dirai ce que j'aurai décidé sur ce manuscrit, car je dois rendre réponse dans trois heures. Adieu, à ce soir.

DÉSORMEAUX.

Au revoir, mon ami. (*Leroux sort.*)

DÉSORMEAUX, *seul.*

Je devine sans peine sa décision; il est bien difficile de faire entendre raison aux gens d'un esprit borné.

---

une récompense à quiconque lui montroit une faute. On lui doit les éditions les plus belles et les plus correctes de plusieurs auteurs anciens.

SCÈNE III.

DÉSORMEAUX, HENRI, *tenant un livre.*

DÉSORMEAUX.

Que voulez-vous, Henri?

HENRI.

Je viens, mon oncle, vous rendre le livre que vous m'avez prêté, et vous en demander un autre.

DÉSORMEAUX.

Et l'avez-vous extrait ce livre?

HENRI.

Oui, mon oncle.

DÉSORMEAUX.

Avez-vous fait vos petites observations sur le style, les beautés et les défauts de l'ouvrage?

HENRI.

Oui, mon oncle.

DÉSORMEAUX.

Pourquoi n'avez-vous pas apporté votre papier?

HENRI.

Oh, c'est que sûrement cela ne vaut rien...

DÉSORMEAUX.

Je m'y attends bien; vous n'avez que quinze ans, à votre âge on n'est point en état de juger par soi-même; mais en vous exerçant ainsi, vous pourrez acquérir de la justesse et du goût, puisque je vous démontre à mesure en quoi vous en manquez.

HENRI.

Monsieur l'abbé me quitte dans l'instant; il est très-content de moi pour mon latin...

DÉSORMEAUX.

Il faut surtout qu'il le soit *de votre français*; car vous n'ignorez pas, Henri, que je vous destine à mon état; vous me succéderez, et si vous ne savez pas parfaitement votre langue, vous ne serez jamais qu'un mauvais imprimeur. D'ail-

leurs, si vous n'avez pas de l'instruction, de la littérature et du goût. comment pourrez-vous juger des ouvrages qui vous seront offerts? Tout marchand connoît la valeur des choses qu'il achète pour en faire un commerce; s'il n'avoit pas toute l'instruction relative à son négoce, il seroit sous peu de temps infailliblement ruiné. Il en est de même d'un imprimeur, à l'exception que sa profession exige des connoissances plus difficiles à acquérir, mais aussi plus distinguées et plus estimables. Enfin, votre parrain Rolland ne peut être abusé sur la valeur d'une étoffe, et vous, mon cher Henri, vous devez vous mettre en état de ne point l'être sur celle d'un livre.

HENRI.

Sûrement. Par exemple, ce pauvre M. Leroux, par ignorance, a refusé l'excellent ouvrage de M. Durval; et vous, mon oncle, vous n'avez point balancé à l'imprimer, parce que vous en avez connu le mérite. A propos de M. Durval, je sais pourquoi il est si triste de-

puis quelques jours ; c'est qu'il est mal dans ses affaires ; il est arrivé de sa province sans recommandations, il est jeune, il a dépensé étourdiment tout son argent, et il est dans l'embarras.

DÉSORMEAUX.

De qui tenez-vous ces détails ?

HENRI.

C'est son laquais qui l'a dit en confidence à notre cuisinière ; cela m'a fait de la peine ; il est si aimable, M. Durval!... Il est vrai qu'à présent vous avez retiré vos frais d'impression, le produit des exemplaires qui restent sera pour lui ; mais si sa situation est pressante...

DÉSORMEAUX.

J'aime à vous voir cette inquiétude, Henri... Honorez toujours les talens : en effet, l'homme opprimé par la fortune, et qui réunit les vertus au génie, est, sans doute, l'objet le plus digne du respect et de l'intérêt des âmes nobles et sensibles.

HENRI.

Ah, mon oncle, j'entends M. Durval.

DÉSORMEAUX.

Oui, c'est lui. Allez, mon enfant, dans ma chambre; j'irai vous y retrouver tout à l'heure, et nous causerons sur votre lecture d'aujourd'hui.

HENRI.

Oui, mon oncle. (*Il sort.*)

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

DÉSORMEAUX, DURVAL.

DÉSORMEAUX, *allant au-devant de Durval.*

Vous me prévenez, monsieur, mon projet étoit d'aller chez vous ce soir...

DURVAL.

Je viens vous chercher, parce que j'ai besoin de consolations : vous êtes ici mon seul ami...

DÉSORMEAUX.

Je me flatte que je ne me rendrai jamais

indigne d'un titre qui m'honore autant qu'il m'est cher...

DURVAL.

Hé bien, voilà encore une nouvelle critique de mon ouvrage qui vient de paroître !.... Je suis outré, je vous l'avoue...

DÉSORMEAUX.

Cette critique n'est-elle pas dans le Mercure ?...

DURVAL.

Non ; elle forme une brochure entière de cent pages...

DÉSORMEAUX.

Je ne la connois pas. C'est donc la sixième critique de votre ouvrage ; vous avez-là un assez joli succès, pour votre coup d'essai...

DURVAL.

Je sais bien qu'il est reçu qu'on ne critique que les bons ouvrages ; mais ce succès-là ne m'enorgueillit point du tout.

DÉSORMEAUX.

J'entends ; vous aviez trop de modestie pour vous flatter de tant d'honneur.

DURVAL.

Ah, monsieur Désormeaux, vous plaisantez; mais moi, je suis au désespoir, furieux, découragé...

DÉSORMEAUX.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre; en dépit des critiques, le débit de votre livre va son train; on en a déjà fait une édition contrefaite; je sais qu'on le traduit dans plusieurs langues; que voulez-vous de mieux?

DURVAL.

Ah, si vous aviez lu cette dernière critique!..... Pas une raison, pas une objection sérieuse, un persiflage continuel...

DÉSORMEAUX.

Quoi donc! aimeriez-vous mieux que cette critique fût solide, raisonnable et fondée?

DURVAL.

Non, sans doute; cependant, si la vérité blesse quelquefois, du moins elle peut être utile; mais l'injustice accable et révolte...

DÉSORMEAUX.

Elle ne devroit exciter que le mépris.

DURVAL.

Quel mal ai-je fait à tous ces gens-là, pour me déchirer avec tant d'acharnenement ?

DÉSORMEAUX.

Le mérite commence par éveiller l'envie, mais il peut toujours la désarmer par la modération et la modestie.

DURVAL.

Non, non; l'on me pousse à bout, je me défendrai...

DÉSORMEAUX.

Comment?

DURVAL.

En répondant à mes adversaires, en leur rendant les ridicules dont ils veulent me couvrir...

DÉSORMEAUX.

C'est tout ce qu'ils désirent. Vous avez fait un bon ouvrage, qui, non-seulement fait honneur à votre esprit, mais donne

l'opinion la plus avantageuse de vos mœurs, de vos principes et de votre caractère ; cette estimable production vous acquiert, à juste titre, la bienveillance de tous les honnêtes gens ; et la méchanceté qui vous attaque, ne fait qu'accroître encore un intérêt si mérité.

Mais si, vous laissant égarer par un ressentiment aveugle, vous vous engagez dans de frivoles disputes ; si vous montrez à vos adversaires cette aigreur, cette injurieuse ironie qu'ils ont employées contre vous, vous donnerez à leurs écrits plus de poids et plus d'importance, et vous perdrez, peut-être sans retour, la considération et l'estime du public. Ah, monsieur, rappelez-vous cette saine philosophie, ces sentimens d'indulgence répandus dans votre ouvrage ! Voulez-vous détruire l'idée flatteuse que vous avez donnée de vous-même ? Aurez-vous l'imprudence de démentir, par votre conduite, des préceptes qui n'ont excité autant d'admiration, que parce qu'il semble que l'auteur les ait tous puisés dans son âme ? Pardonnez à mon âge,

à mon attachement, la liberté de ces réflexions; faites un meilleur usage de votre esprit, je vous en conjure; la plus grande vengeance que vous puissiez tirer de vos ennemis, n'est pas de perdre votre temps à leur répondre, mais de paroître au-dessus des injures et de l'injustice, et de faire un nouvel ouvrage qui puisse ajouter encore à votre réputation.

DURVAL.

Je reçois avec reconnoissance des avis si sages; ils me frappent et me touchent également. Mais, cependant, est-il possible de se voir sans cesse outragé, sans témoigner son juste ressentiment?

DÉSORMEAUX.

Les critiques tombent d'elles-mêmes, lorsqu'on dédaigne d'y répondre; d'ailleurs, on rougit bientôt de poursuivre celui qui s'interdit toute défense : dans ce cas, il y a trop de bassesse à l'attaquer, pour que l'ennemi le moins généreux ne soit pas retenu par la crainte du blâme public et du mépris univer-

sel (1). Mais, monsieur, puisque vous me permettez de vous parler franchement, souffrez encore quelques questions sur vos affaires : le séjour de Paris a dû les déranger.

DURVAL.

N'importe, je puis attendre...

DÉSORMEAUX.

Pourquoi me refuseriez-vous la satisfaction de vous offrir quelques avances sur votre ouvrage? Cette proposition doit d'autant moins blesser votre déli-

---

(1) On ne prétend parler ici que de ces critiques inspirées par la haine, souillées par les injures, les personnalités, la mauvaise foi, et que l'amère et fausse gaîté de la méchanceté s'efforcent d'embellir de tous les lieux communs d'ironie et de froides plaisanteries de ce genre méprisable, qui demande aussi peu d'esprit et de talens qu'en exige au contraire la véritable critique, toujours impartiale, modérée, fine et délicate, qui peut seule instruire, et corriger sans offenser, perfectionner le goût, et mériter l'estime des auteurs mêmes qu'elle éclaire et qu'elle reprend.

catesse, que je suis dépositaire de fonds qui vous appartiennent à présent, puisque tous les frais sont à couvert, et qu'ainsi je pourrai me payer par mes mains.

DURVAL.

Ah, je suis pénétré, comme je le dois, d'une reconnoissance aussi vive qu'elle est fondée... Que je serois vil à mes yeux si j'étois capable d'abuser de tant d'honnêteté!... Ce n'est point mon orgueil qui vous refuse; non, je vous regarde comme un père, vous m'en donnez les conseils, vous en avez les procédés;.... mais la délicatesse du cœur surpasse encore celle de la vanité... Et vous avez déjà tant fait pour moi!...

DÉSORMEAUX.

Toute délicatesse exagérée n'est plus qu'une bizarrerie, un excès produit par une cause estimable sans doute, mais que la raison désapprouve, et que l'amitié surtout doit corriger. Me dire que vous daignez me regarder comme un père, c'est m'en donner les droits; ainsi je

suis autorisé à terminer de vains complimens..... Je vais envoyer cent louis chez vous. Au reste, ce procédé n'a rien que de fort simple, j'ai cet argent, je vous le prête, et pour un temps très-limité; car le débit de votre ouvrage me remboursera vraisemblablement avant deux mois.

DURVAL.

Je ne puis vous répondre... je suis trop ému... trop touché... Ah, M. Désormeaux, si vous saviez l'étendue du service que vous me rendez !...

DÉSORMEAUX.

Mais ne suis-je pas heureux, autant qu'honoré, de pouvoir vous donner cette foible marque de zèle et d'attachement ?...

DURVAL, *après un moment de réflexion.*

Je ne dois plus rien vous cacher... (*Il tire un manuscrit de sa poche.*) Ayant le plus pressant besoin d'argent, animé d'ailleurs par toutes les critiques qu'on a faites de mon ouvrage, j'ai composé en huit jours un petit poëme satyrique

contre tous ceux que j'ai soupçonnés mes ennemis...

DÉSORMEAUX.

En huit jours un poëme!...

DURVAL.

Ce genre odieux est si facile! il n'exige ni ordre, ni plan, ni raison; il ne faut pour s'y distinguer que de la raillerie, du fiel et de l'injustice. J'étois violemment aigri, je fis avec rapidité cet ouvrage indigne de mon caractère, et que désavouent mon cœur et ma raison. J'abjure un emportement dont vos sages conseils m'ont fait connoître l'imprudence et la noirceur. (*Il lui donne le manuscrit.*) Tenez, mon respectable ami, lisez cette méprisable production : je veux que vous soyez instruit de tout ce que je vous dois; vous ne pouvez le savoir qu'en parcourant ce manuscrit; alors vous goûterez véritablement la plus douce joie dont une belle âme soit susceptible, celle d'avoir ramené un cœur honnête à l'amour de ses devoirs et de la vertu.

DÉSORMEAUX, *jetant les yeux sur le manuscrit.*

Que vois-je?... Je connois cet ouvrage... Leroux devoit l'acheter...

DURVAL.

Oui. C'est à lui que je me suis adressé, sachant bien qu'il n'avoit ni vos principes, ni votre honnêteté... On ne pourroit vous offrir une satire de ce genre sans vous outrager; mais Leroux s'est facilement décidé à devenir mon complice : on m'a dit tout à l'heure de sa part, qu'il acceptoit ma proposition. J'ai fait redemander mon ouvrage, avec l'intention de le lui renvoyer demain, après y avoir fait quelques changemens. Mon bonheur m'a conduit chez vous; vos conseils ont éclairé mon esprit, persuadé mon cœur; votre amitié m'a tiré d'embarras; vous me conservez ma réputation, et vous m'épargnez enfin la douleur insupportable des remords affreux que m'auroit inspirés ma faute.

DÉSORMEAUX.

Oh, que je m'applaudis en effet d'avoir

pu mériter votre confiance!.... Cet ouvrage... qui vous perdoit... je l'ai lu...

DURVAL.

Vous l'avez lu!

DÉSORMEAUX.

Combien il est indigne de vos talens, de cette noblesse, et de cette sensibilité qui vous distinguent!...

DURVAL.

Je le sens.... Ce premier égarement m'entraînoit à mille autres; et me livroit à tous les emportemens de la haine et de l'injustice... Vous avez banni de mon cœur ces noirs mouvemens qui l'agitoient. Je ne puis songer, sans frémir, que j'étois au moment de perdre toutes mes vertus!... A présent je ne suis plus enflammé que du désir de me distinguer par l'équité, la modération et la générosité; je mettrai ma gloire à rendre justice à mes ennemis; le noble orgueil de paroître impartial me les fera louer sans effort... Je m'élève au-dessus d'eux, je ne puis plus les haïr..... Hélas! malgré cet

absurde déchaînement, peut-être que leurs cœurs étoient faits pour la vertu!... Moi-même, sans un ami, qu'aurois-je été?

DÉSORMEAUX.

Quelles délicieuses émotions vous me faites éprouver! Quel plaisir pur je goûte en voyant renaître dans cette âme si noble la paix, heureux fruit de la modération, et l'aimable et douce indulgence, compagne inséparable de la justice et de la générosité!.... Mais mon neveu m'attend dans ma chambre, allons lui rendre sa liberté, nous reprendrons ensuite une conversation si intéressante.

DURVAL.

Oui, mais nous commencerons par brûler ce manuscrit, sur lequel je ne puis jeter les yeux sans rougir...

DÉSORMEAUX.

Ah, combien vous vous applaudirez un jour de cet estimable sacrifice!...

DURVAL.

J'en suis déjà récompensé par votre

estime : allons, ne le différons plus.... Venez...

DÉSORMEAUX.

Puissent tous les auteurs, éclairés sur leurs vrais intérêts, adopter à jamais ces nobles sentimens!... (*Ils sortent.*)

FIN.

LE VRAI SAGE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.



PERSONNAGES.

OPHÉMON, marchand retiré du commerce.
VERCEIL, fils d'Ophémon.
RENAUD, jeune médecin, parent d'Ophémon.
LE CHEVALIER, voisin d'Ophémon.
ANDRÉ, jeune paysan.
PICARD, valet d'Ophémon.

La scène est en Champagne, dans le château d'Ophémon.

LE VRAI SAGE,

COMÉDIE.

On est heureux dès qu'on est sage.
M. le cardinal DE BERNIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un château.

LE CHEVALIER, PICARD.

LE CHEVALIER.

LE BON HOMME Ophémon n'est point ici?

PICARD.

Non, monsieur; il est allé à la ferme, voir ce pauvre Eustache qui a pensé mourir...

LE CHEVALIER.

Eustache, le père de Collette?

PICARD.

Justement. M. Renaud, un jeune médecin, parent de mon maître, l'a tiré d'affaire...

LE CHEVALIER.

Et Verceil, où est-il ?

PICARD.

Avec M. son père...

LE CHEVALIER.

J'ai grande envie de le revoir, Verceil...

PICARD.

Cela est naturel, quand on a été élevé pour ainsi dire ensemble...

LE CHEVALIER.

Oui, mon oncle faisoit beaucoup de cas de la bonhomie d'Ophémon... qui d'ailleurs est fort instruit... un penseur...

PICARD.

Oh, c'étoit un digne seigneur que M. votre oncle! Mon maître l'a bien pleuré...

LE CHEVALIER.

Picard, parlez-moi un peu de Collette; est-elle toujours aussi jolie ?

PICARD.

Ma foi, six mois de plus ne l'ont pas enlaidie, au contraire...

LE CHEVALIER.

Je me souviens que je la trouvois ravissante... Je n'avois jamais rien vu.... Mais je crois bien que six mois de séjour à Paris rendent le goût un peu plus délicat...

PICARD.

On dit pourtant que les Parisiennes sont fardées : moi, je m'imagine que je n'aimerois pas cela ; mais peut-être bien aussi qu'en même temps cela me feroit paroître, après, les villageoises trop blêmes... de façon que je ne gagnerois rien d'un côté, et que je perdrois de l'autre... Ce seroit là un mauvais marché.... Cela me rappelle que j'ai entendu dire une fois à monsieur, que ce qui raffine trop le goût, finit par le gâter...

LE CHEVALIER.

Suivant cette maxime, le goût est ici dans toute sa pureté ; car assurément je ne connois rien de moins raffiné que messieurs les Champenois...

PICARD.

Ah, j'entends monsieur, je pense...

LE CHEVALIER.

Oui vraiment, le voilà.... (*Picard sort.*)

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, OPHÉMON, VERCEIL, RENAUD.

LE CHEVALIER.

Hé bonjour, M. Ophémon.... Bonjour, Verceil...

VERCEIL.

Vous ici !... Quelle agréable surprise !... (*Il s'avance pour l'embrasser.*)

LE CHEVALIER, *se recule doucement, ne l'embrasse point, et lui tend la main.*

Ravi de vous voir... véritablement.

VERCEIL, *à part.*

Quel froid accueil !...

OPHÉMON, *au chevalier.*

Nous ignorions votre retour...

LE CHEVALIER.

Je ne suis arrivé que dimanche... et je ne compte pas faire un long séjour ici; jusqu'à ce que mon château soit arrangé, vous ne m'y verrez guère...

OPHÉMON.

Mais il est superbe... et meublé avec une magnificence...

LE CHEVALIER.

Il n'est pas logeable... je le fais abattre.

OPHÉMON.

Abattre?...

LE CHEVALIER, *en riant.*

C'est un meurtre, n'est-ce pas?... Et ces jardins, objets de l'admiration de la province, cette belle allée d'ormes, ces majestueux maroniers; je fais couper tout cela... Ne suis-je pas bien impitoyable? bien original surtout?

OPHÉMON.

Original! Oh non, ce n'est pas cela... Je ne trouve rien que de fort commun dans vos projets. Votre intention, monsieur, n'est-elle pas de dépenser beaucoup

d'argent pour faire une petite campagne d'un grand jardin?...

LE CHEVALIER.

Et justement, un jardin anglais en un mot...

OPHÉMON.

Et de changer en *maisonnette* un vaste château?...

LE CHEVALIER.

Précisément...

OPHÉMON.

Hé bien, monsieur, en tout cela vous vous conformez à la mode; on ne pourroit donc, sans injustice, vous accuser de singularité, puisque vous n'êtes qu'imitateur... Mais, M. Renaud, nous avons encore le temps de faire notre petite tournée dans le village avant l'heure indiquée pour le prix de l'arc...

LE CHEVALIER.

Quelle tournée?...

RENAUD.

Nous allons visiter les pauvres malades...

LE CHEVALIER, *à Renaud.*

Fort bien, pour vous qui êtes médecin; mais M. Ophémon que fait-il là?

RENAUD.

Monsieur, il paie les bouillons et les remèdes que j'ordonne...

LE CHEVALIER.

Il me paroît tout simple de donner de l'argent; mais le porter soi-même!...

RENAUD.

L'on en donneroit bien moins si l'on se contentoit de l'envoyer.

VERCEIL.

En effet, il faut voir les malheureux pour leur accorder le degré d'intérêt et de compassion dont ils sont dignes...

LE CHEVALIER.

Ne disiez-vous pas qu'on tire de l'arc aujourd'hui?

VERCEIL.

Oui, mon père donne un prix...

LE CHEVALIER.

Ah, j'en suis charmé; je verrai cela...

OPHÉMON.

M. le chevalier veut donc bien me permettre de le quitter pour une heure seulement?...

LE CHEVALIER

Traitez-moi en voisin, je vous en prie, M. Ophémon, point de complimens...

OPHÉMON.

Mon fils aura l'honneur de me remplacer, puisque vous le trouvez bon. Allons, M. Renaud. (*Il sort, et M. Renaud le suit.*)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

LE CHEVALIER.

Je ne connoissois pas ce M. Renaud...

VERCEIL.

Il a exercé la médecine à Lyon pendant deux ou trois ans avec succès; il a désiré s'établir à Paris, et mon père lui·

en a facilité les moyens; par reconnoissance, il est venu passer six semaines ici.

LE CHEVALIER.

Votre père fait un très-digne usage de sa fortune.... Mais, Verceil, j'ai mille questions à vous faire après une absence de sept mois... Vous ne me parlez point de Collette. Ah, ah, vous rougissez; hé bien, vous l'aimez donc toujours?...

VERCEIL.

Comment aurois-je pu changer en si peu de temps?...

LE CHEVALIER.

Si peu de temps! sept mois!... Vous avez des idées bien provinciales sur la durée d'une passion... Et Collette, enfin, est-elle instruite de votre amour?...

VERCEIL.

Vous allez vous moquer de moi.... Mais vingt fois j'ai formé le projet de lui en parler, et je n'en ai jamais eu la hardiesse...

LE CHEVALIER.

En effet, la fille d'un fermier, une pay-

sanne de seize ans, est une personne très-imposante.

VERCEIL.

Mais oui, car l'innocence et la vertu le sont toujours. D'ailleurs, la condition de Collette n'a rien de méprisable, pour moi surtout, puisque ma naissance n'est pas plus distinguée que la sienne...

LE CHEVALIER.

L'amour vous rend bien modeste.... Cependant vous devez observer entre vous et Collette une petite différence, c'est que vous aurez un jour cent mille livres de rentes.

VERCEIL.

Il faut être bien humble d'ailleurs pour ne s'enorgueillir que de cet avantage...

LE CHEVALIER.

Comment bien humble?...

VERCEIL.

Mais oui, celui qui regarderoit sa fortune comme le vrai moyen de réussir, assurément ne compteroit guère sur les agrémens de son caractère et de son esprit...

LE CHEVALIER.

Vous avez des sentimens tout-à-fait romanesques; et réellement, mon cher Verceil, vous étiez né pour aimer une bergère... Mais, plaisanterie à part, je veux vous servir dans vos amours champêtres. Dites-moi, ne venez-vous pas à Paris l'hiver prochain?

VERCEIL.

Oui, c'est le projet de mon père. J'en suis fâché, je l'avoue; je m'éloignerai à regret d'ici... J'ai été élevé dans cette terre, je ne l'ai jamais quittée...

LE CHEVALIER.

Et vous n'avez nulle curiosité de voir Paris?

VERCEIL.

Pas la moindre...

LE CHEVALIER.

Oh, j'en sais bien la raison... Mais si je vous disois que j'imagine un moyen très-facile de faire venir Collette à Paris?...

VERCEIL.

Cela est impossible...

LE CHEVALIER.

Je suis sûr de mon fait...

VERCEIL.

Mais comment?...

LE CHEVALIER.

Ah, voilà mon secret. Vous avez de la tendresse, et moi du génie et de la discrétion; car vous ne saurez mon moyen que lorsqu'il aura réussi...

VERCEIL.

Mais ne plaisantez-vous point?...

LE CHEVALIER, *d'un air très-sérieux.*

Fi donc! sur une affaire de cette importance, une affaire de cœur!...

VERCEIL.

Je ne sais, vous avez rapporté de Paris un certain air, un ton... qui vous rendent bien différent de ce que vous étiez...

LE CHEVALIER, *en souriant.*

Mais véritablement je crois bien que je suis un peu changé...

VERCEIL.

Oh, beaucoup...

LE CHEVALIER.

Vous m'effrayez... Aurois-je entièrement perdu cette aisance, cette grâce *champenoise*, dont je suis toujours cependant le sincère admirateur?

VERCEIL.

Ah, j'aime mieux ce langage; jusqu'ici j'ignorois si vous parliez sérieusement ou non, à présent je n'ai plus de doute.

LE CHEVALIER.

Vous prenez mes discours pour un persiflage, peut-être?... Quelle folie!... Je ne suis qu'un bon homme, n'est-ce pas?...

VERCEIL.

Je crois, en effet, que vous avez la prétention de le paroître.

LE CHEVALIER, *éclatant de rire.*

La prétention, voilà le mot... (*Très-sérieusement.*) Oui, c'est là ma *prétention.* Je n'en ai point d'autre.

VERCEIL.

Je dois le penser; car, ainsi qu'un bon homme, vous renoncez à toute finesse, et vous vous montrez tel que vous êtes.

LE CHEVALIER.

Comment, Verceil, vous prenez votre revanche, je crois... Hé bien, je vous le prédis, vous aurez *du traît* dans l'esprit... et beaucoup... A présent, parlons sérieusement. (*D'un ton important et grave.*) Au vrai, je désire infiniment... mais je dis infiniment, de vous voir établi à Paris. Votre père vous a donné une très-bonne éducation. Cet abbé, cet homme qui vous a élevé avoit du mérite, et vous avez parfaitement répondu à ses soins. Vous pouvez jouir à Paris d'une existence très-agréable, et j'ai déjà prévenu tous mes amis sur votre personnel... En un mot, je me chargerai de vous produire... Mais il faut que votre père ait une excellente maison. Dans votre position, c'est une chose indispensable. Ayez beaucoup de chevaux, des loges à tous les spectacles, jouez gros jeu, et je vous promets les liaisons les plus brillantes, et tous les agrémens dont je jouis moi-même.

VERCEIL.

Qu'appelez-vous des *liaisons brillantes*?

LE CHEVALIER.

Mais cela s'entend... des liaisons avec des personnes distinguées par leur rang et leur naissance.

VERCEIL.

Avec celles qui le sont par leurs vertus et leur esprit, voilà ce qu'on doit désirer.

LE CHEVALIER, *d'un ton méprisant.*

Fort bien... Cependant, mon cher Verceil, dans votre situation, il seroit flatteur...

VERCEIL.

Quoi! d'être admis dans la société la plus brillante? A la bonne heure, si je devois cette faveur à mon mérite personnel; mais quand je ne pourrai l'attribuer qu'à un souper et à de folles dépenses, j'en serai très-peu flatté... Non, non, je ne ferai des avances à l'homme au-dessus de moi, et je ne désirerai l'honneur de me lier avec lui, qu'autant qu'il me paroîtra aimable. Celui qui, dans mon état, se laisse tourner la tête par un beau nom, mérite en effet de n'être recherché que pour sa fortune. Je n'aurai point ce ridicule, je l'espère, ni

l'absurde extravagance de me ruiner par des bassesses.

LE CHEVALIER.

Toute cette philosophie-là cédera au désir de vous produire dans la bonne compagnie.

VERCEIL.

La bonne compagnie!... Je la rechercherai sans doute; mais un cercle unique ne la renferme pas, elle est partout où l'on trouve les mœurs, l'esprit et le goût.

LE CHEVALIER.

L'air de Paris vous fera bientôt changer d'opinion.

VERCEIL.

Je ne nierai point que Paris ne puisse gâter un jeune homme; mais je crois, en même temps, qu'un esprit sain peut conserver en tous lieux du bon sens et de la raison.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, VERCEIL, PICARD.

PICARD.

Monsieur Ophémon m'envoie demander à ces messieurs s'ils veulent venir voir tirer de l'arc.

VERCEIL.

Va-t-on commencer?

PICARD.

Dans une demi-heure, et déjà l'on s'assemble sur la place; le coup d'œil est charmant.

LE CHEVALIER.

Allons-y, Verceil.

VERCEIL.

Volontiers, je vous suis. (*Ils sortent.*)

PICARD, *seul.*

Pardi, M. le chevalier n'a pas profité de son voyage toujours.... Il étoit gra-

cieux ; affable ; à présent ce n'est plus cela.... Il a un air si fier, si ricaneur!.... Il n'a guère d'esprit, je le parierois, car il n'y a qu'un petit génie qui puisse changer comme cela du bien en mal, en sept mois!... Mais quelqu'un vient; comment, c'est André!

SCÈNE V.

PICARD, ANDRÉ.

PICARD.

André, par quel hasard n'êtes-vous pas sur la place?

ANDRÉ.

Oh, j'ons du temps; ça ne commencera qu'au coup de douze heures, et j'entendrons l'horloge d'ici... Dites-moi, M. Picard, par où loge M. le médecin.

PICARD.

Quoi donc, avec ce gros visage fleuri, veux-tu l'aller consulter?

ANDRÉ.

Nenni, je n'en ons pas besoin, et j'en sommes quasiment fâché, puisqu'il baille, dit-on, les ordonnances gratis.

PICARD.

Pardi oui, c'est désagréable de ne pas avoir quelques bonnes maladies, pour profiter de cela.

ANDRÉ.

Dame, sûrement ; je n'avons qu'à être pris après son départ, ça seroit guignonant, pour le coup.

PICARD.

Mais enfin, qu'as-tu donc à lui dire?

ANDRÉ.

Je voulons le remarcier.

PICARD.

Et de quoi?

ANDRÉ.

De la guérison d'Eustache... Oh, queu miracle il a fait là!... Eustache, qu'a été si moribond, hé ben, le v'là sus ses deux pieds comme si de rien n'étoit... Y vient avec Collette pour voir la fête.

PICARD.

Mais Eustache ne t'est rien...

ANDRÉ.

Hélas, non!... Pas moins, c'est le père à Collette...

PICARD.

Ah, ah, j'entends... Collette t'a touché le cœur?

ANDRÉ.

Pour l'amour de Dieu, monsieur Picard, n'ébruitez pas ça.... Eustache est un richard; moi, je n'avons rien, voyez-vous; faudra peut-être que je renoncions à Collette.

PICARD.

Parle-moi confidemment; t'aime-t-elle?

ANDRÉ.

Vous ne jaserez pas?...

PICARD.

Non, je te le promets; je ne veux que te rendre service auprès de mon maître; ainsi ne crains rien.

ANDRÉ.

Hé bien, je vous dirons tout.... V'là

comme ça vint : je sommes voisin d'Eustache, et voyant Collette si gentille, j'avions toujours queuque raison pour aller chez eux; tantôt pour une chose, tantôt pour une autre... *Voisin, je venons prendre une pelletée de braise... Voisin, je venons allumer not lampe...* Ça durit tout l'hiver... et puis l'été, vinrent les danses sous le grand orme... Je dansions toujours avec Collette; je n'osions l'y parler, mais je la regardions de tous mes yeux, et je m'avisai qu'a rougissoit drès que je la fisquois tant seulement deux minutes... Je me dis à part moi que c'étoit bon signe, et v'là que ça me déniaisa... Ma fine, je risquâmes le paquet, et je l'y glissai queuques petits mots d'amourette... A fit l'étonnée... *Allons donc, monsieur André, vous voulez rire... Non, pardine, mameselle Collette!...* Là-dessus a devint pensive, et pis a me dit : *Ne m'en parlez pas, mais parlez à mon père;* et a me quitta. Depuis ce temps alle est toute sérieuse, alle me fuit; pourtant n'gnia que ses pieds qui m'évitont, car a me cherche avec les yeux... et

je nous parlons sans mot dire... Je vois ben qu'a pense à moi, et de la trouver si prudente et si sage, n'a fait que redoubler mon amiqué... V'là, monsieur Picard, où j'en sommes...

PICARD.

Et tu n'oses t'adresser au bon homme Eustache ?...

ANDRÉ.

Non... car s'y me refuse, ça me tuera...

PICARD.

Sois tranquille, j'intéresserai mon jeune maître en ta faveur...

ANDRÉ.

Ah, queu bonne pensée !... Not jeune seigneur est si humain !... et pis je crois qu'y veut du bien à Collette...

PICARD.

Paix; n'entends-je pas l'horloge ?...

ANDRÉ.

Vrament, oui...

PICARD.

Allons sur la place ; as-tu ton arc ?

ANDRÉ.

Oui, je l'ons laissée à la porte... Oh, que je voudrions gagner le prix, car sûrement Collette seroit ben aise de me voir le plus habile !...

PICARD.

Et vive l'amour! dit-on, pour donner de l'adresse... Viens, mon garçon.

(*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OPHÉMON, RENAUD.

OPHÉMON.

La joie naïve de tous ces bons villageois me fait un plaisir!...

RENAUD.

Celle d'André surtout est bien vive...

OPHÉMON.

Cela est tout simple, il a remporté le prix, il est le héros de la fête!...

RENAUD.

Que vous devez jouir de tout cela!.... Quel bonheur peut se comparer à celui d'un homme riche et bienfaisant qui vit dans sa terre!...

OPHÉMON.

Ces délicieuses jouissances d'une âm e

sensible, vous pourrez les goûter dans votre état, mon cher Renaud. Conservez cette précieuse humanité; sans elle, le médecin le plus habile ne remplit qu'imparfaitement ses obligations sacrées. Il doit plaindre les maux qu'il entreprend de guérir : c'est la compassion qui le conduira chez le pauvre dénué de secours; c'est elle qui peut seule lui faire mettre en usage toutes les ressources de son art et le préserver d'une coupable négligence ou d'une décourageante dureté; c'est ce tendre mouvement qui saura lui découvrir les moyens de consoler, de fortifier ses malades, et de ranimer l'espérance au fond d'un cœur abattu par la crainte et flétri par la tristesse... Quelle profession sublime lorsqu'elle est dignement exercée!... Est-il un dévoûment plus héroïque que celui de consacrer ses talens, ses veilles et sa vie à l'humanité souffrante?... La charlatanerie, la pédanterie et une ridicule présomption, n'ont que trop souvent fait mépriser ce noble état; mais un médecin habile, compatissant, et qui chérit tous ses devoirs, est

sans doute l'objet le plus respectable et celui qui mérite le mieux la reconnoissance et l'admiration de tous les hommes.

RENAUD.

Votre générosité m'a procuré les moyens d'embrasser l'état que je préférois à tout autre, et vos conseils m'apprennent comment je puis m'y distinguer. Croyez, monsieur; que vos leçons et vos bienfaits ne s'effaceront jamais de mon souvenir...

OPHÉMON.

Je compte sur votre amitié, mon cher Renaud; et le plaisir que j'éprouverai en vous retrouvant à Paris, adoucira beaucoup le regret que j'aurai de quitter cette agréable retraite.

RENAUD.

Vous partirez sur la fin de l'automne?

OPHÉMON.

Oui, et certainement je ne puis faire un plus grand sacrifice à mon fils; car c'est pour lui seul que je renonce aux douceurs d'une vie si douce et si tranquille. Sa première jeunesse s'est écoulée loin du tumulte et de la corruption; mais avec la

fortune qu'il doit avoir, il est impossible qu'il ne vive pas un jour dans le grand monde; il faut donc le lui faire connoître; je veux du moins observer sa conduite, lui servir de guide dans les premiers momens de son début, et lui choisir une femme estimable. Je suis vieux; si je différois plus long-temps, je ne pourrois plus, peut-être, exécuter des projets qui me sont si chers. Voilà, mon ami, les raisons qui m'empêchent de retarder mon départ.

RENAUD.

Il me semble que monsieur votre fils est affligé de cette prompte résolution...

OPHÉMON.

Je le crois, il a les vertus et les goûts simples qui font aimer la campagne. Mais d'ailleurs je soupçonne qu'une cause secrète contribue encore à l'attacher ici.

RENAUD.

J'ai la même idée, je vous l'avoue; et Collette est si singulièrement jolie!

OPHÉMON.

Je suis persuadé qu'il en est amoureux...

RENAUD.

Et je ne doute pas que le chevalier ne soit son rival, ou ne le devienne; car il m'a paru tout à l'heure extrêmement frappé de la figure de cette jeune fille...

OPHÉMON.

J'entends mon fils; je veux absolument m'expliquer avec lui.

RENAUD.

Oui, le voici... Je vous laisse... (*Il sort.*)

OPHÉMON.

Verceil est sincère; je suis sûr qu'il répondra sans déguisement à toutes mes questions.

SCÈNE II.

OPHÉMON, VERCEIL.

OPHÉMON.

Approchez, mon fils. Je désire m'entretenir avec vous, et profiter du moment où nous sommes seuls. D'abord, dites-moi ce que vous pensez du chevalier : les bontés et l'amitié de son respectable oncle pour moi formèrent entre ce jeune homme et vous une liaison sur la solidité de laquelle je n'ai jamais compté; et vous voyez, Verceil, que je ne me trompois pas...

VERCEIL.

Il est vrai, mon père, que le chevalier est absolument changé pour moi. Au lieu de cette confiance, de cette amitié qu'il me témoignoit, je ne trouve plus en lui que de la morgue, de la froideur, et un air de moquerie ou de protection qui me blesse et me glace.

OPHÉMON.

Le chevalier n'a point de caractère ; il a peu d'esprit, et toute la puérile vanité des gens bornés; je vous l'avois prédit, qu'il rougiroit un jour d'avoir donné le titre de son ami intime à un homme sans naissance. Il vous le fait sentir, il vous afflige et vous humilie peut-être ; voilà, mon fils, l'inconvénient de s'attacher aux personnes d'un rang au-dessus du nôtre, quand elles n'ont pas les qualités et l'esprit qui peuvent seuls nous empêcher de craindre les caprices et l'inconstance d'un méprisable et frivole orgueil.

VERCEIL.

Assurément, mon père, grâce aux principes que je vous dois, je suis bien certain de ne jamais rougir de ma naissance ; cependant, je ne pourrois supporter le dédain, quelque injuste qu'en fût la cause. Dois-je donc, pour l'éviter, m'imposer la loi de ne vivre jamais qu'avec des gens de mon état ?

OPHÉMON.

Non. Toute personne estimable qui vous

accueillera, méritera d'être recherchée par vous, quel que soit son rang. N'oubliez jamais que vous êtes le fils d'un marchand, que vous ne devez votre fortune qu'à un concours inoui de circonstances heureuses : soyez modeste, ayez une maison agréable et un bon souper, mais n'affichez ni le faste ni la magnificence; si votre opulence paroît vous énivrer, elle vous rendra ridicule et méprisable. A l'égard de votre conduite avec les gens de qualité, j'ai surtout une chose à vous prescrire, c'est de les traiter toujours avec la plus exacte politesse : voilà le seul moyen de mériter leurs égards; trop d'aisance et de liberté, loin de vous élever jusqu'à eux, vous feroit bientôt sentir la distance que vous auriez cru rapprocher, en vous attirant de leur part une sorte de familiarité grossière, à laquelle vous ne pourriez répondre sans vous oublier tout-à-fait, et sans les offenser.

VERCEIL.

Je sens, mon père, combien la modération et la simplicité sont des qualités né-

cessaires, surtout dans ma situation ; vous daignerez toujours être mon guide, et je me flatte qu'avec de telles instructions, je ne pourrai jamais m'égarer. Mais je suis bien jeune, je n'ai que dix-huit ans, la première vertu de mon âge, vous me l'avez dit souvent, c'est la méfiance de soi-même, celle-là seule peut nous conserver toutes les autres... Pourquoi m'exposer sitôt aux dangers du monde ? avant que ma raison soit entièrement perfectionnée ?......

OPHÉMON.

Ces modestes craintes font honneur à votre caractère ; mais sont-ce là, mon fils, les seuls motifs du regret que vous éprouvez de quitter la Champagne ?... Pourquoi rougissez-vous ?...

VERCEIL.

Je me plais ici, mon père, je l'avoue.....

OPHÉMON.

On prétend (et j'ai peine à le croire) que Collette surtout vous y attache..... J'ai trop bonne opinion de vos mœurs et de votre probité pour pouvoir me persua-

der facilement que vous ayez l'infâme projet de séduire une jeune fille modeste et vertueuse, et de déshonorer une honnête famille; vous, le fils du seigneur de ces respectables gens; vous, fait pour être leur protecteur, et pour donner l'exemple ici!...

VERCEIL

Hélas, je n'ai point de projet... Je respecte son innocence... mais je n'ai pu résister, j'en conviens, aux charmes séduisans de sa figure...

OPHÉMON.

Comment la raison n'a-t-elle pas triomphé d'une fantaisie coupable, qui ne peut que vous avilir?...

VERCEIL.

Je vous le répète, mon père, je n'ai point de projet... Mais enfin nulle distance réelle ne se trouve entre Collette et moi. Un bourgeois pourroit-il se déshonorer en épousant la fille d'un honnête laboureur?... Elle est belle, elle est sage; si je l'aime, si j'en suis aimé, quelle cause, aux yeux de la raison, la rendroit indigne de moi?

OPHÉMON.

Son défaut d'éducation... Et voilà l'inégalité la plus remarquable et la plus réelle qui puisse exister entre les hommes. Nous devons respecter les distinctions établies dans la société; c'est l'orgueil plutôt que la philosophie qui les dédaigne ; le vrai sage les reconnoît toutes, il est ami de l'ordre, observateur exact des bienséances, et jamais il ne paroîtra mépriser les droits de la naissance et du rang. Je sais bien que la noblesse n'est qu'un avantage d'opinion ; aussi n'exige-t-elle de moi qu'un hommage extérieur, une vaine formule aussi frivole qu'elle; mais la supériorité véritable qui subjugue l'estime, imprime le respect est celle que peuvent donner l'esprit, l'instruction et les talens, une bonne éducation enfin, qui rapproche les distances les plus éloignées, par l'attrait de la conversation, lien le plus doux et le plus utile qui puisse réunir les hommes. Cet avantage que vous possédez, mon fils, et qui n'est ni de mode, ni de convention, vous assure celui d'être admis partout, et, pré-

jugés à part, vous rend l'égal de tout être pensant et raisonnable Vous voyez donc quelle disproportion réelle existe entre vous et Collette... Dites-moi, choisiriez-vous pour votre confident et votre ami un homme de la plus profonde ignorance, dénué d'instruction, de lumières, et grossier par son langage comme par ses manières? Non, sans doute. Et pensez-vous que le choix d'une femme soit moins important? Elle, destinée à ne jamais vous quitter; elle, dont les vices ou les vertus causeront votre déshonneur ou feront votre gloire; elle enfin, qui doit élever vos enfans (1)!... Malheur à celui qui, pour former cette chaîne éternelle et respectable, ne considère que les charmes passagers de la figure! le repentir le plus amer, et le juste mépris du monde, le puniront bientôt d'une si coupable folie... Mais, on vient nous interrompre; nous reprendrons cet entretien.

(1) Toute cette tirade fut écrite (sans qu'on y ait ajouté un seul mot) neuf ou dix ans avant la révolution.

SCÈNE III.

OPHÉMON, VERCEIL, PICARD.

PICARD, *à Ophémon.*

Monsieur, le bon homme Eustache demande à vous parler...

OPHÉMON.

Que me veut-il?...

PICARD.

Je n'en sais rien, monsieur; mais il a l'air bien triste : et je viens de rencontrer tout à l'heure Collette tout en larmes.

OPHÉMON.

Où est Eustache?...

PICARD.

Sur la terrasse...

OPHÉMON.

Allons, j'y vas... (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

VERCEIL, PICARD.

VERCEIL.

Ecoutez, Picard... Collette vous a-t-elle parlé?...

PICARD.

Oh, oui... je suis son confident...

VERCEIL.

Comment!... Hé bien?... que vous a-t-elle dit? pourquoi pleuroit-elle?...

PICARD.

Ah, cela, je l'ignore; elle n'a jamais voulu m'apprendre la cause de son chagrin...

VERCEIL.

Mais ses confidences?...

PICARD.

Vous y êtes plus intéressé que vous ne pensez, monsieur...

VERCEIL, *troublé.*

Que voulez-vous dire ?...

PICARD.

Vraiment oui, elle ne m'a tout avoué que parce qu'elle sait que vous avez des bontés pour moi, et que je lui ai promis ma protection.

VERCEIL, *vivement.*

Achevez donc, Picard...

PICARD.

Je vas vous conter des folies... la pauvre fille a la tête tournée... Quoique ça elle est innocente et simple comme l'enfant qui vient de naître...

VERCEIL, *avec impatience.*

Mais, au fait...

PICARD.

Hé bien, c'est que son petit cœur s'est donné...

VERCEIL, *très-ému.*

Elle aime ?...

PICARD.

Oh, si vous saviez comme elle a rougi

pour convenir de cela!.... comme elle tortilloit son tablier avec une petite moue plus gentille.... les yeux baissés et des grosses larmes qu'on voyoit reluire à travers ses grandes paupières noires... Je ne l'ai jamais trouvée si jolie!... elle étoit à peindre...

VERCEIL.

Et... vous a-t-elle nommé... celui?...

PICARD.

Nommé!... oh, elle n'auroit pas prononcé ce nom-là pour un royaume... Je l'interrogeois, et elle répondoit seulement de temps en temps, entre ses dents, et bien bas : *Oui, monsieur Picard... C'est vrai, monsieur Picard.... En vous remerciant, monsieur Picard.*

VERCEIL.

Enfin...

PICARD.

Enfin, monsieur, vous voulez connoître l'amoureux, n'est-ce pas?.... Ma foi, elle n'est pas de mauvais goût... C'est le jeune André...

VERCEIL.

André!...

PICARD.

Justement, celui qui a gagné le prix aujourd'hui, un grand gaillard bien découplé, et le plus joli garçon du village, d'ailleurs, bon enfant, bien sage, bien rangé... n'allant jamais au cabaret, travaillant du matin au soir pour faire vivre une vieille grand'mère et deux sœurs qui sont à sa charge, et auxquelles il donne tout ce qu'il gagne; avec cela toujours de belle humeur, et aimant Collette de toute son âme.

VERCEIL.

Vous êtes sûr qu'elle aime André?

PICARD.

Oh, pardi, très-sûr.... et elle se flatte, monsieur, ainsi qu'André, que vous voudrez bien protéger leurs amours...

VERCEIL.

J'entends le chevalier; allez, Picard, et dites à Collette que je m'occuperai du soin de son bonheur.

PICARD.

Grand merci, monsieur, je m'en vas porter cette joyeuse nouvelle à nos amoureux... (*Il sort.*)

VERCEIL, *seul.*

Elle aime André! un paysan!... Elle pleuroit, dit Picard!... André, sans effort, à gagné son cœur, tandis que mes soins n'étoient pas même remarqués!... Ah, je le vois, sans la conformité des esprits, l'amour ne peut exister!... Moi-même je m'abusois sur mes sentimens!... Heureux de reconnoître une si dangereuse erreur avant qu'elle ait pu m'égarer!...

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

LE CHEVALIER.

Ah, Verceil, je vous cherchois je me suis occupé de vous depuis que je vous ai quitté... J'ai vu Collette, je lui ai expliqué le projet que j'ai formé pour la faire venir à Paris, mais il faudra que vous lui parliez, car cette petite fille est aussi simple et aussi niaise qu'elle est jolie, et...

VERCEIL.

Laissons cela, je vous en prie; je ne pense plus à Collette; mon père m'a fait sentir les inconvéniens de cette coupable fantaisie, et j'y renonce de très-bonne foi...

LE CHEVALIER.

Reellement?...

VERCEIL.

Rien n'est plus vrai...

LE CHEVALIER

Hé bien, dans ce cas, Collette ne viendra à Paris que pour moi, et je me charge de la consoler de votre changement...

VERCEIL.

Son père, soyez en sûr, ne consentira point à son départ...

LE CHEVALIER.

Je compte bien aussi me passer de son consentement...

VERCEIL.

Quoi! prétendez-vous enlever Collette?...

LE CHEVALIER.

Enlever! vous me faites rire... ce mot ne peut s'appliquer à une petite créature de cet état... On enlève une fille de qualité, mais on *emmène* une paysanne...

VERCEIL.

Fort bien; selon vous, la violence change de nom lorsqu'elle n'est employée que contre le foible?... J'avoue que dans ce cas précisément, il me semble que cet abus de la force, et cet espoir de

l'impunité, lui donnent un caractère de bassesse qui en augmente l'atrocité...

LE CHEVALIER.

Vous prenez tout au tragique... Collette n'est point faite pour vivre dans une chaumière, je veux la produire et faire sa fortune : sont-ce là de si grands crimes?... D'ailleurs, par les mesures que je prendrai, son père n'aura plus de droit sur elle; je la ferai inscrire à l'Opéra en qualité de danseuse...

VERCEIL.

Danseuse!... Collette!... Mais c'est une plaisanterie; comment la recevroit-on?... elle ne sait pas danser...

LE CHEVALIER.

N'importe, cela se fait tous les jours; c'est un moyen très-ingénieux qu'on a trouvé pour soustraire une jolie fille à l'autorité fantasque de parens obscurs... Un bon bourgeois trouveroit bien moyen de se remettre en possession de ses droits; mais cette possibilité existe-t-elle pour un pauvre rustre, aussi ignorant que gros-

sier, et relégué pour toujours au fond de sa cabane?

VERCEIL.

Non, je ne puis croire que vous me parliez sérieusement.

LE CHEVALIER.

Je vous donne ma parole d'honneur que je ne plaisante point. Cet usage de faire inscrire à l'Opéra des petites filles qui ne savent point danser, est parfaitement établi, et cela, comme je vous le disois, dans la vue de les délivrer des poursuites de leurs parens. Moi, qui vous parle, j'ai fait recevoir deux danseuses qui n'ont jamais fait deux pas de rigodon dans toute leur vie; l'une est la fille d'une laitière, et l'autre d'une loueuse de chaises, toutes deux affligées de quinze ans, et très-jolies, quoique cependant moins piquantes et moins fraîches que Colette.

VERCEIL.

Eh quoi, le gouvernement souffriroit que le vice et la rébellion filiale eussent un asile assuré, un refuge impénétrable

à l'autorité paternelle? Une jeune infortunée de quinze ans, une enfant égarée par un infâme séducteur, s'y laissera conduire, et sa malheureuse mère ne pourra l'en arracher?... Non, s'il est vrai qu'un abus si vil et si honteux puisse exister, il est trop révoltant, il viole trop évidemment les droits les plus sacrés de la nature, pour n'être pas réprimé tôt ou tard.

LE CHEVALIER.

Vous oubliez sans doute, *monsieur de Verceil*, que cette énergique déclamation m'attaque personnellement; il est vrai que tout *ce pathos* n'est fait ni pour me choquer ni pour me convertir, mais par l'intérêt que je vous conserve, j'aime à croire que l'usage du monde vous ôtera cette pédanterie de collége, et vous rendra plus mesuré dans vos discours.

VERCEIL.

Trop de chaleur a pu m'emporter; j'apprendrai peut-être à ne pas m'y livrer imprudemment, mais je conserverai, je l'espère, le sentiment qui me l'inspire.

LE CHEVALIER.

Il faut surtout acquérir une connoissance qui pourra vous tenir lieu de beaucoup d'autres, et vous épargner quelques fâcheux désagrémens... Apprenez donc à ne point oublier à qui vous parlez, et qui vous êtes.

VERCEIL.

Je m'en souviens toujours et n'en rougis jamais : je suis le fils d'un marchand, qui, par ses talens, ses travaux et sa probité, a su acquérir une fortune considérable, et dont la modération, la bienfaisance, ont mérité l'estime publique, et même ont anéanti cette envie secrète et basse que trop souvent la noblesse orgueilleuse et pauvre porte au bonheur d'un parvenu. Ainsi, monsieur, quand le ressentiment et la colère ne me reprocheront que ma naissance, je serai à l'abri de leurs insultes et de toute humiliation. Le sang qui m'a donné la vie n'est pas illustre, mais il est pur, du moins ; il a transmis dans mon cœur le goût des mœurs, l'amour de la vertu,

et l'horreur du vice et des mauvais principes.

LE CHEVALIER.

Ah çà, *monsieur de Verceil*, ceci devient trop plaisant, trop comique, pour que je puisse m'en fâcher.... Vous avez une *abondance* et une emphase véritablement surprenantes.... Je ne suis pas de votre force, à beaucoup près; mais je vous avoue bonnement que je ne me ressouviens pas d'un mot de vos longues tirades, si ce n'est que vous avez *le sang pur*, et une invincible horreur et une extrême compassion pour les jolies danseuses de quinze ans, *ces jeunes infortunées*, comme vous les appelez!... Cela est charmant!.... charmant!.... Parbleu, vous aurez un prodigieux succès à Paris, avec ce ton-là; que de réformes vous allez faire!... Il n'y aura plus de *jeunes infortunées*, je prévois cela; nous autres pervertis, nous serons baffoués, chassés honteusement... Pour ma part, je suis déjà battu d'une rude manière.... Le parti de la retraite est le seul qui me reste;

aussi, prudemment je vais le prendre.... Adieu, mon cher Verceil, sans rancune, je vous assure; car vous m'avez donné une trop bonne histoire à conter pour ne pas vous pardonner la singularité de la chose. (*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

VERÇEIL, *à part.*

Comment cette froide et puérile ironie a-t-elle jamais pu paroître mordante ou spirituelle?

SCÈNE VI.

OPHÉMON, LE CHEVALIER, VERCEIL.

OPHÉMON, *arrêtant le chevalier.*

De grâce, monsieur le chevalier, ayez la bonté de m'accorder un moment d'entretien.

LE CHEVALIER.

De quoi s'agit-il, monsieur Ophémon?

OPHÉMON.

D'une chose dont je ne prendrois pas la liberté de vous parler, si mon fils n'y sembloit intéressé. Mon fermier Eustache vient de me dire que vous aviez proposé à Collette de l'emmener à Paris, et de la faire entrer à l'Opéra, en ajoutant que mon fils vous avoit prié de vous mêler de cette affaire.

VERCEIL.

Moi, mon père? je me flatte que vous n'en croyez rien. M. le chevalier a fait

cette étrange proposition sans me consulter ; je ne lui ai pas caché, lorsqu'il me l'a communiquée, mes sentimens à cet égard.

LE CHEVALIER.

Je vous proteste que je n'ai compté faire qu'une plaisanterie..... Il est inouï que cette petite fille ait pris l'alarme sur un mot que je lui ai dit en passant... de gaîté... de légèreté... Je n'ai pas mis la moindre importance à tout cela..... et même avec vous, Verceil, tout à l'heure, je m'amusois à vous tourmenter ; mais, au vrai, ce n'étoit qu'un badinage... je vous le jure ; car au fond, je pense absolument comme vous. Je vous prie, monsieur Ophémon, rassurez Collette et son père sur mes prétendus mauvais desseins. Adieu, monsieur Ophémon, je reviendrai, avant mon départ, savoir de vos nouvelles... Verceil, nous chasserons ensemble au moins une fois, j'espère..... (*Il fait quelques pas ; Ophémon veut le reconduire.*) Hé bien, vous moquez-vous ? de grâce, ne prenez pas garde

à moi; entre amis et voisins, les complimens doivent être bannis... Adieu, mon cher Verceil. (*Il sort.*)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

OPHÉMON, VERCEIL.

VERCEIL.

Enfin, du moins il sent ses torts, puisqu'il voudroit les désavouer; c'est votre présence respectable, mon père, qui l'en a fait rougir; je suis fâché que vous ne lui ayez pas fait une petite leçon.

OPHÉMON.

Elle auroit été déplacée. A ceux qui ne nous sont rien, nous n'en devons donner que par notre exemple.

VERCEIL

Mais, mon père, oserois-je vous demander si Collette a pensé que la proposition du chevalier vînt de moi?

OPHÉMON.

Non, ni elle ni son père ne l'ont pu croire, d'autant mieux que le chevalier n'a parlé que pour son compte, et ne vous a nommé qu'à la fin de l'entretien, et sans dire que vous fussiez amoureux de Collette. Cetté jeune fille a reçu sa proposition avec les larmes de l'innocence outragée et le plus grand mépris; et au même instant elle a tout avoué à son père.

VERCEIL.

J'ai découvert qu'elle aime André; permettez-moi, mon père, de donner au jeune homme deux mille écus, afin qu'Eustache consente à leur union.

OPHÉMON, *embrassant son fils.*

Je vous reconnois, mon fils!... vous ne pouvez faire une plus digne action, et vous en serez récompensé par le bonheur de deux honnêtes familles, et par la douce satisfaction que cette générosité fait éprouver à votre heureux père. J'y veux participer; je me charge du trousseau de la

mariée et des frais de la noce. Allons leur annoncer ces bonnes nouvelles ; ils sont encore tous rassemblés dans les jardins où l'on danse ; venez, mon cher fils.

(*Ils sortent.*)

FIN.

LE PORTRAIT,

OU

LES RIVAUX GÉNÉREUX,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.



PERSONNAGES.

Madame DUCHEMIN.
DELPHINE, fille de madame Duchemin.
OPHÉMON.
VERCEIL, fils d'Ophémon.
CLÉANTE, ami de madame Duchemin et d'Ophémon.
Le marquis DE LIMOURS, ami de Verceil, et amoureux de Delphine.
FANCHON, servante de madame Duchemin.

La scène est à Paris, chez madame Duchemin.

LE PORTRAIT,

OU

LES RIVAUX GÉNÉREUX,

COMÉDIE.

Ma chi può mai, si ben dissimular gli affetti sui
Che gli asconda per sempre agli occhi (1)?
Catone Metastase.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon.

OPHÉMON, CLÉANTE, FANCHON.

OPHÉMON, *à Fanchon.*

MADAME Duchemin et sa fille sont sorties?

---

(1) Mais qui peut dissimuler assez bien ses affections pour les cacher toujours aux yeux des autres?

FANCHON.

Oui, monsieur; y a déjà autour d'une heure, ainsi a seront bientôt de retour.

CLÉANTE.

Mademoiselle Delphine n'est-elle pas allée chez madame la vicomtesse de Germeuil?

FANCHON.

Justement; et, Dieu merci, c'est aujourd'hui la dernière séance. C'te dame-là a ben fait endêver mameselle Delphine toujours...... V'là la troisième fois qu'a fait recommencer son portrait; car a n'a pas voulu des deux premiers, parce qu'ils étoient ressemblans comme deux gouttes d'eau. Vous la connoissez, monsieur Cléante?...

CLÉANTE.

Madame de Germeuil? oui; je l'ai vu peindre ici la première fois.

FANCHON.

Hé ben, a disoit toujours: *Les yeux sont trop petits, la bouche trop grande, le teint trop brun...* Ma fine, pour c'te

fois-ci alle est ben aise ; car mameselle Delphine l'a faite si blanche et si jolie, que personne au monde ne la reconnoîtra. Et v'là ce qui contente les dames. C'est une drôle de fantaisie qu'alles ont là... Mais, messieurs, excusez.... n'y a-t-il pus rien pour vot service?

CLÉANTE.

Non, mademoiselle Fanchon ; en vous remerciant. (*Fanchon sort.*)

SCÈNE II.

OPHÉMON, CLÉANTE.

OPHÉMON, *regardant à sa montre.*

Je suis étonné que mon fils ne soit pas encore arrivé ; il est midi.

CLÉANTE.

Delphine doit le peindre?

OPHÉMON.

Oui, et j'imagine que cette première séance pourra peut-être m'éclaircir plus d'un doute.

CLÉANTE.

Comment ?...

OPHÉMON.

Vous, mon cher Cléante, qui logez dans cette maison depuis dix ans; vous, le voisin et l'ami de madame Duchemin et de sa charmante fille, se pourroit-il que vous n'eussiez pas observé des choses dont je suis moi-même si vivement frappé?

CLÉANTE.

Quoi! soupçonneriez-vous Verceil d'éprouver pour Delphine un sentiment trop tendre ?

OPHÉMON.

Vous-même, qu'en pensez-vous?

CLÉANTE.

Mais, depuis quelque temps, depuis trois mois surtout, il est bien triste et bien rêveur... Et Delphine est si intéressante, elle a tant de vertus, de grâces, de talens!.... Cependant votre fils pourroit-il se résoudre à devenir le rival du marquis de Limours, de son ami intime ?...

OPHÉMON.

Cette passion, indigne de celle qui l'inspiroit, ne fut qu'un égarement coupable.

CLÉANTE.

Il est vrai; le marquis, sensible et généreux, mais impérieux et violent, osa d'abord concevoir d'injurieuses espérances : il outragea le vertueux objet qu'il adoroit; il s'attira son mépris et sa haine, et l'accès de cette maison lui fut interdit. Ensuite, il crut long-temps que le dépit, les préjugés et l'orgueil, pourroient triompher de l'amour; cependant vous savez que, dégoûté de la dissipation et des plaisirs, plongé dans la plus profonde mélancolie, il fuit le monde et ne se plaît qu'avec Verceil : cette conduite semble prouver qu'il aime encore Delphine. La réflexion et le temps guérissent d'une fantaisie; mais rendent plus profonde encore la vive impression d'une passion véritable, et Verceil, le confident du marquis, Verceil, son unique ami depuis cinq ans, Verceil, enfin, si géné-

reux, si noble, si délicat, le trahiroit en secret et seroit son rival !... Non, je ne puis le croire.

OPHÉMON.

Il m'est doux, mon cher Cléante, de vous voir une telle opinion de mon fils, et je me flatte qu'en effet il la justifie. Malgré la distance extrême qui séparoit Verceil (le fils d'un marchand retiré) et le marquis de Limours, la conformité d'esprit et d'éducation a su former entre eux une amitié d'autant plus solide, qu'elle ne fut l'effet ni du hasard ni des frivoles convenances de la société, mais de l'estime et de la sympathie. Mon fils a pour le marquis l'attachement le plus sincère et le plus tendre; il n'y a point de sacrifices qu'il ne lui fît sans hésiter; mais enfin, Delphine ne peut jamais être unie au marquis. Mon fils, pour la gloire même de son ami, doit l'exhorter à triompher d'une passion que la raison condamne, et que tôt ou tard elle éteindra. Avec cette opinion, Verceil ne seroit-il pas excusable, si, malgré lui sans doute, il ai-

moit Delphine en secret ? Ce sentiment n'est qu'une foiblesse dans le marquis ; mais mon fils peut s'y livrer sans blesser ni les bienséances ni les préjugés.

CLÉANTE.

Vous m'étonnez, je l'avoue. Delphine, il est vrai, doit le jour à d'honnêtes parens ; elle étoit même née pour jouir d'un sort plus heureux ; elle a reçu l'éducation la plus distinguée ; cependant de funestes revers l'ont plongée dans la misère, elle n'a rien : son talent pour la peinture est devenu son unique ressource, et votre fils aura cent mille livres de rentes.

OPHÉMON.

En pourra-t-il mieux jouir qu'en les offrant à la vertueuse indigence, à la beauté, ornée encore par tout le charme des talens ?... C'est au hasard que je dois la grande partie d'une fortune dont la moitié auroit été plus que suffisante pour satisfaire tous mes désirs : il y a vingt ans que j'ai renoncé au négoce, aux entreprises ; j'ai su m'arrêter et borner mon ambition, de tous les mérites, le plus

rare peut-être dans les gens de mon état favorisés de la fortune. Si les richesses eussent ouvert mon âme aux désirs insatiables, elles m'auroient enlevé ce bonheur si pur dont je jouis, la paix intérieure, doux et précieux fruit de la modération, inestimable bien qui nous préserve à jamais des égaremens honteux de la cupidité, et de l'humiliante ivresse que peut causer un sort brillant et prospère. J'ai cent mille livres de rentes, que me reste-t-il donc à souhaiter pour Verceil? une alliance. Un riche bourgeois, en épousant une fille de qualité, hasarde son bonheur, et n'ajoute rien à sa considération personnelle... Ainsi la femme qu'au fond du cœur je désirerois à mon fils, seroit une jeune personne d'une naissance assortie à la sienne, distinguée par ses vertus, ses grâces, ses talens, et qu'une situation malheureuse rendroit plus intéressante encore... Quelle félicité, de pouvoir à la fois tirer de l'obscurité le mérite inconnu, soustraire l'innocence aux entreprises du vice, et récompenser

les vertus, en unissant sa destinée à celle d'une compagne aimable, dont la juste reconnoissance seroit le sûr garant d'une tendresse vive et durable!...

CLÉANTE.

De tels sentimens vous rendent bien digne de cette considération et de cette estime universelles qui vous sont accordées!... Ah, Delphine en effet est la femme que vous cherchez; et sans doute elle vous intéresseroit encore mille fois davantage, si vous la connoissiez comme moi.

OPHÉMON.

Depuis un an je l'étudie avec soin, et je suis également charmé de son caractère et de son esprit; la noblesse, la sensibilité qui la distinguent, son tendre respect pour sa mère, sa douceur, son égalité, toutes ses vertus enfin me sont connues; une seule chose m'arrête dans mes projets...

CLÉANTE.

Quoi? la passion du marquis?...

OPHÉMON.

Non, car je suis sûr qu'il y renoncera;

mais je voudrois, avant de me déclarer, avoir la certitude que Delphine préféreroit mon fils à tout autre ; et j'avoue que toutes mes observations ont été vaines jusqu'ici. Cependant quelquefois j'ai cru remarquer que les regards de Verceil embarrassoient Delphine ; je l'ai vue souvent rougir en lui parlant ; mais peut-être ai-je pris l'aimable timidité de la modestie, pour le trouble involontaire de l'amour.... Je voudrois des signes moins équivoques, plus certains... Enfin, j'ai imaginé de lui faire peindre mon fils : si elle l'aime, pourra-t-elle soutenir cette épreuve sans se trahir ? Obligée de fixer ses regards sur lui pendant une heure, ses yeux ne décèleront-ils dans aucun moment les sentimens de son âme ?....

CLÉANTE.

J'en conviens, votre idée me paroît excellente ; et si vous n'aviez pas d'aussi bons desseins, je trouverois cette invention aussi perfide qu'ingénieuse. Mais, dites-moi, vous croyez que Verceil aime Delphine ; et pensez-vous qu'il soit sans espérances ?...

OPHÉMON.

Verceil, absolument dénué de toute espèce de présomption, est aussi timide que sensible; ainsi, quand le plus tendre retour lui seroit accordé, à moins d'un aveu positif, je crois qu'il ne s'en flatteroit pas. Cependant il seroit possible que quelques circonstances particulières l'eussent éclairé sur les sentimens de Delphine, et c'est ce que vous pourriez découvrir mieux que moi : il a de la confiance en vous; il sait d'ailleurs qu'ayant vu naître Delphine, vous avez pour elle la tendresse d'un père; et sans doute, s'il ose ouvrir son cœur, il vous sera facile d'en pénétrer tous les secrets.

CLÉANTE.

Hé bien, je le questionnerai dès aujourd'hui, je vous le promets, si j'en puis trouver l'occasion... N'entends-je pas sa voix?...

OPHÉMON.

Oui, c'est lui; puisque Delphine n'est point encore rentrée, profitez de ce mo-

ment, parlez-lui; je vais vous attendre dans votre appartement, vous reviendrez m'y trouver.

CLÉANTE.

Fort bien; mais sortez donc par le petit cabinet, afin de ne point rencontrer Verceil.

OPHÉMON.

Adieu, je vous laisse, car il vient...

(*Il sort.*)

CLÉANTE.

Oh, il cause avec Fanchon, cela peut durer long-temps; Fanchon n'est pas fille à laisser échapper une occasion de parler... Ah! cependant le voici.

SCÈNE III.

CLÉANTE, VERCEIL.

VERCEIL.

Mon père n'est point ici ?

CLÉANTE.

Il avoit affaire, il est sorti; mais il reviendra pour assister à la première séance de votre portrait.

VERCEIL.

Monsieur, avez-vous vu madame Duchemin aujourd'hui ?

CLÉANTE.

Oui, ce matin, un moment...

VERCEIL.

Quelle estimable personne que madame Duchemin !... si bonne, si tendre mère !....

CLÉANTE.

D'autant plus respectable, que son indigence n'est que l'effet de sa probité. Elle n'étoit point engagée à payer les dettes que

son mari a laissées en mourant, mais elle a voulu les acquitter toutes... Accoutumée à l'aisance, elle a su se faire à sa pauvreté, et la supporte avec autant de courage que de noblesse... Je vois, mon cher Verceil, combien vous êtes compatissant, ce détail vous émeut et vous touche.

VERCEIL.

Je ne m'en défends pas; pourquoi cacheroit-on l'intérêt si tendre que doit inspirer la vertu malheureuse? Oui, je l'avoue, j'en fais gloire, j'ai pour madame Duchemin le respect et l'attachement le plus vrai... il n'y a rien que je ne fisse pour le lui prouver...

CLÉANTE.

Et Delphine?..... vous ne m'en parlez point... N'êtes-vous sensible qu'aux vertus de la mère?... celles de la fille n'ont-elles fait aucune impression sur vous?... Comme vous rougissez!... cette question est donc bien embarrassante?

VERCEIL.

L'intention qu'on suppose embarrasse

souvent plus que la vérité... Je devine votre pensée.... et je m'afflige d'être soupçonné par vous de pouvoir trahir l'amitié...

CLÉANTE.

Quoi! voulez-vous parler du marquis? mais sa passion n'est qu'un outrage pour Delphine...

VERCEIL.

Et si l'amour enfin l'emportoit sur les préjugés?...

CLÉANTE.

Comment! il pourroit concevoir le projet d'épouser Delphine!... Il se résoudroit à braver ainsi l'opinion publique, le ressentiment de sa famille!...

VERCEIL.

Delphine elle-même obtiendra son pardon; qui pourra la connoître et ne pas excuser les fautes qu'elle aura fait commettre?

CLÉANTE.

Mais si Delphine, insensible à l'ambition, préféroit peut-être au marquis un autre objet plus aimable à ses yeux?...

VERCEIL, *vivement.*

Que dites-vous?... Comment!... seriez-vous informé?.. vous auroit-elle appris?...

CLÉANTE.

Non, je ne sais rien; j'ignore absolument les dispositions de son cœur...

VERCEIL, *à part.*

Hélas! quelle étoit mon erreur et ma folle présomption!... j'ai pu croire un instant!... Ah, malheureux!...

CLÉANTE.

Vous pensez donc que le marquis, avec des sentimens dignes d'elle, pourroit parvenir à lui plaire?...

VERCEIL.

Eh! ne mérite-t-il pas d'être aimé?..... Vertus, instruction, agrémens, naissance, fortune, il réunit tout... Son âme est aussi noble, aussi généreuse que celle même de Delphine; il a l'esprit délicat et cultivé de Delphine, il a presque tous ses talens... Enfin, Delphine et lui semblent formés l'un pour l'autre... En dépit du caprice et de l'injustice du hasard et de la fortune,

qui les séparent, tant de conformité dans des avantages si rares et si réels, fait disparoître une inégalité chimérique, et doit tôt ou tard les rapprocher et les réunir à jamais.

SCÈNE IV.

CLÉANTE, VERCEIL, FANCHON.

FANCHON, *apportant un chevalet.*

Messieurs, avec votre permission... faut que j'arrange tout cet attirail-là...

CLÉANTE.

Oui, Fanchon, disposez tout pour la séance... Adieu, Verceil; je vais un moment chez moi... (*A part.*) Allons retrouver Ophémon, et lui rendre compte de cet entretien. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

VERCEIL, FANCHON.

VERCEIL, *à part.*

COMMENT aurai-je la force de m'acquitter de cette cruelle commission!... Il veut la revoir, lui parler... Elle y consentira facilement; elle l'aime en secret, j'en suis sûr... Ah ciel!...

FANCHON, *arrangeant toujours le chevalet, la toile, les couleurs.*

Monsieur, sans trop de curiosité... c'est monsieur qui va faire tirer son portrait?...

VERCEIL.

Oui, ma chère Fanchon...

FANCHON.

Oh, je gage que mameselle Delphine vous attrapera au parfait...

VERCEIL.

Elle peint si bien!... N'a-t-elle jamais fait son portrait?

FANCHON.

Pardi!... vous ne savez donc pas?...

VERCEIL.

Quoi donc?...

FANCHON, *se rapprochant, et d'un air de confidence.*

Sûrement à s'est peinte... Y falloit qu'a fît une peinture pour une église (car il n'y a qu'un an qu'a travaille en portraits), si ben donc que ne pouvant pas trouver une sainte comme y faut, a pris son propre minois, qu'a mit d'abord sur une petite toile; mais v'là qu'un monsieur, ayant reluqué ça dans son cabinet, voulut l'avoir, et la fille qu'étoit ici avant moi, l'y donna pour je ne sais combien d'argent... Oh, mameselle Delphine fut piquée au vif; la fille fut renvoyée; et de cette affaire là j'ai eu sa place, parce que madame Duchemin me connoissoit; car je suis la cousine de la sœur de lait de mameselle Delphine... V'là l'histoire... Oh, j'en ai vu ben d'autres, quoiqu'il n'y ait que huit mois que je suis ici!... A présent mameselle Delphine a des

pratiques, ça va mieux; mais avant qu'a fût connue, tout ce qu'alle a souffert!.... Dans la dernière maladie de sa chère mère, par exemple!... Jésus!... a travailloit jour et nuit pour pouvoir payer le médecin et le sirugien : le jour a peignoit; quand venoit le soir, a copioit de la musique ou faisoit des broderies que j'allois vendre le lendemain matin... Avec tout ça, toujours aussi douce, aussi tranquille que si de rien n'étoit.. *Mameselle*, que je l'y fesois, *vous vous tuerez... Non, non*, faisoit-elle, *c'est pour ma mère, ça ne sauroit me fatiguer.*

VERCEIL.

Quel récit!... quels détails!...

FANCHON.

Je crois qu'on frappe... c'est elle, sûrement... (*Elle crie.*) On y va... (*Elle sort en courant.*)

VERCEIL, *seul.*

O Delphine!... O fille incomparable!.... Heureux, mille fois heureux celui qui peut vous offrir un rang, un sort digne de vous!... Mon cœur est oppressé.... mes lar-

mes coulent malgré moi... Cependant, j'en suis sûr, le bonheur de Delphine pourra me consoler de tout... On vient... Dieu, c'est elle !...

SCÈNE VI.

VERCEIL, Mme DUCHEMIN, DELPHINE.

Mme DUCHEMIN.

PARDONNEZ-NOUS, monsieur, de vous avoir fait attendre... Mais, monsieur votre père n'est point ici ; il est sans doute chez Cléante ; j'y vais envoyer...

VERCEIL.

Auparavant, madame, daignez m'accorder un moment d'entretien...

DELPHINE.

Dois-je me retirer ?...

VERCEIL.

Non, mademoiselle... cette explication doit se faire en votre présence...

DELPHINE, *à part.*

Il paroît interdit... Que va-t-il nous apprendre?...

Mme DUCHEMIN.

Hé bien, monsieur?...

VERCEIL, *à part.*

Je tremble... (*Haut.*) Je suis embarrassé, je l'avoue... Je crains votre méfiance... votre colère...

Mme DUCHEMIN.

Vous m'étonnez... de quoi s'agit-il donc?

DELPHINE, *à part.*

Que mon trouble est extrême!...

VERCEIL.

Puis-je me flatter, madame, que mon caractère vous soit connu, et que vous ne douterez ni de ma probité, ni de ma bonne foi?...

DELPHINE, *à part.*

Ah, comment dissimuler la vive émotion de mon cœur!...

Mme DUCHEMIN.

Je suis persuadé que vous justifierez tou-

jours l'opinion que j'ai conçue de votre prudence et de vos sentimens...... Ainsi, monsieur, expliquez-vous, je vous en conjure.

VERCEIL.

Vous connoissez, madame, la sincérité de l'amitié qui m'unit au marquis de Limours. Confident, malgré moi, de ses égaremens, j'ai senti vivement ses torts avec vous, et je n'ai pu, sans une profonde douleur, voir mon ami s'avilir, en outrageant et méconnoissant la vertu. Depuis long-temps banni de votre présence, le mépris l'a puni, mais n'a pu le guérir. Quelles armes devoit-il espérer de la raison, contre une passion qu'elle ne pouvoit qu'épurer, mais non détruire... Que dis-je, dont elle n'a fait qu'augmenter la violence ?...

DELPHINE, *à part.*

Qu'entends-je ? ô ciel !... Ah, combien je me suis abusée !...

VERCEIL.

Enfin madame, j'ose vous répondre

maintenant de la pureté de ses intentions... (*A part.*) Je ne puis achever.

Mme DUCHEMIN.

Un tel changement, en effet, doit nous surprendre...

VERCEIL, *à part, regardant Delphine.*

Delphine !... elle rougit, elle paroît attendrie ; ah, je l'avois prévu !...

Mme DUCHEMIN, *à Verceil.*

Quels sont ses projets, ses espérances ?

VERCEIL.

Il vous conjure de l'entendre... Il vous a écrit, madame, mais vous renvoyez toutes ses lettres sans les ouvrir... et le voyant au désespoir, j'ai consenti à vous parler... (*A part.*) Quelle indigne foiblesse !... mes pleurs vont me trahir.

Mme DUCHEMIN.

Parlez, ma fille..... c'est à vous à répondre...

DELPHINE ; *vivement.*

Je n'hésiterai pas... (*à Verceil.*) Dites, monsieur, à cet ami qui vous est si cher... à cet homme qui m'a si cruellement ou-

tragée, que je ne puis lui pardonner ni le voir.... Voilà mes vrais sentimens et mon irrévocable résolution...

VERCEIL, *à part.*

Quelle véhémence! quelle chaleur!.... Ah, c'est là le langage du dépit, et non celui de l'indifférence...

DELPHINE.

Et vous, monsieur, je vous en supplie, daignez avoir pour moi l'égard de ne jamais me prononcer son nom.

VERCEIL.

Je vois, mademoiselle, que vous doutez de sa sincérité, cependant...

DELPHINE.

C'en est assez, souffrez que je termine cet entretien; vous demandiez une réponse, je l'ai faite; ayez la bonté, monsieur, de la rendre exactement à votre ami.

VERCEIL.

Vous ordonnez.... je dois obéir.... (*A part, en s'en allant.*) Hélas, je ne sais que penser, ni démêler ce qui se passe dans mon âme!... (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

Mme DUCHEMIN.

Tant de vivacité me surprend, ma fille... pourquoi ce prompt refus ? S'il est vrai que ses intentions soient pures, pourquoi du moins ne pas l'écouter ?...

DELPHINE.

Non, maman; c'est un nouveau piége, un indigne artifice, soyez-en sûre.... Il semble que cet homme ne soit né que pour m'importuner, me tourmenter !.... Il me devient odieux.... Je ne puis en entendre parler de sang-froid, j'en conviens.... Quand cessera-t-il donc de me persécuter ?.... Qu'il m'est insupportable, que je le hais !...

Mme DUCHEMIN.

Vous ! connoître la haine, Delphine ?... Hé quoi, cet affreux mouvement est-il

fait pour votre âme?.... Mais, dans le temps où le marquis employoit toutes les ressources de son esprit pour vous séduire, vous ne vous vengeâtes que par le dédain; je ne vis en vous qu'un mépris froid et tranquille... pourquoi donc aujourd'hui, lorsqu'il vous assure de son repentir, lorsqu'on vous fait entendre qu'il consent à vous élever jusqu'à lui, pourquoi cette agitation, ces transports violens?...

DELPHINE.

M'élever jusqu'à lui!... Non, non, jamais...

Mme DUCHEMIN.

Non, Delphine! c'est son projet, je n'en doute pas; après tout, il a vingt-huit ans, il est son maître, il vous aime avec passion; qui peut l'empêcher de vous épouser?...... Blessera-t-il l'honneur en s'unissant à tant de vertus?...: Oui, le ciel vous destine à cette brillante fortune, j'en ai l'heureux pressentiment. Mais quoi, Delphine, vous pleurez!.... je ne vous comprends pas.

DELPHINE.

Non, le bonheur n'est pas fait pour moi... j'y renonce...

Mme DUCHEMIN.

Hélas! mon enfant, vous n'avez en effet connu jusqu'ici que l'infortune, et voilà cependant la première fois que vous me causez le mortel chagrin de vous entendre plaindre de votre destinée.

DELPHINE.

Ah, maman, que ma vie s'écoule toujours auprès de vous..... que je reste à jamais dans cette obscurité qui me convient; que ma mère m'accorde son indulgence.... qu'elle me conserve sa tendresse... et je pourrai tout supporter.

Mme DUCHEMIN.

Dans quel état vous êtes, ma fille... que signifient donc ces larmes amères, ce trouble affreux qui vous surmonte?... Vous le dirai-je, Delphine, je crois que vous vous abusez sur vos sentimens pour le marquis... Vous n'osez compter sur sa sincérité, et ce doute produit une inquiétude et des craintes qui ne seroient pas si vives si vous étiez insensible...

DELPHINE.

Moi, l'aimer! ah, ciel!...

Mme DUCHEMIN.

Tout me le prouve. Depuis qu'il ne vient plus ici, une tristesse secrète vous dévore, et semble s'accroître chaque jour. Enfin, l'espérance à présent vous est permise. Mais avant cet instant, Delphine, comment avez-vous pu livrer votre âme à une passion si dangereuse? deviez-vous en laisser ignorer les funestes progrès à votre mère, à votre amie?... deviez-vous négliger de lui demander des conseils?

DELPHINE.

Vos conseils!... ah, sans doute, ils me sont chers; sans eux, je ne pourrois que m'égarer...

Mme DUCHEMIN.

La timidité seule vous a donc empêchée d'y avoir recours?...

DELPHINE.

Eh! quel autre motif me feroit mettre des bornes à la confiance que je vous dois?...

Mme DUCHEMIN.

Ainsi donc, Delphine, vous m'avouez que je ne me trompe point dans mes conjectures, et que le marquis ne vous est pas indifférent?

DELPHINE.

Lui!.... Non, non, maman, vous vous abusez... (*A part.*) Ah! comment peut-elle s'y méprendre?...

Mme DUCHEMIN.

Ce désaveu n'est qu'un caprice... Mais n'en parlons plus; dans cet instant vous n'êtes point à vous-même : terminons cette conversation, nous la reprendrons ce soir... Il est tard, allons nous mettre à table; car puisque Verceil est sorti, vous ne pourrez le peindre qu'après le dîner. Venez, ma fille.

DELPHINE, *à part, en s'en allant.*

Un moment de plus, et j'allois tout avouer. (*Elles sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

DELPHINE, FANCHON.

DELPHINE.

Ou sont mes couleurs?

FANCHON.

Les voici, mademoiselle, ainsi que la toile.

DELPHINE.

Cette toile est trop grosse, ces couleurs ne valent rien; allez dans mon cabinet m'en chercher d'autres.

FANCHON

Pourtant, c'est avec tout ça que vous avez peint c'te vicomtesse...

DELPHINE.

Eh! faites ce que je vous dis...

FANCHON.

Ah, j'entends, c'est que vous voulez faire quéque chose de pus beau..... Ma fine, M. de Verceil en vaut la peine, il a une physionomie si revenante!... et ça fait honneur à une peinture...

DELPHINE.

Allez donc, Fanchon.

FANCHON.

J'y cours. (*Elle sort.*)

DELPHINE, *seule.*

Ma mère... quelle est son erreur!... et je n'ai pas eu le courage de la désabuser!... Si j'avois osé lui déclarer plus tôt ma foiblesse, elle m'auroit guidée, elle m'auroit enseigné les moyens d'en triompher... Quoi! j'aime, et j'ignore si je suis aimée! que dis-je? hélas! je suis sûre de ne pas l'être... il sacrifieroit tout à son ami! ah, que mon cœur est déchiré! que je suis humiliée, malheureuse, et mécontente de moi-même!...

FANCHON, *revenant.*

Mademoiselle, v'là tout ce que j'ai trouvé.

DELPHINE.

C'est bon... et... et des pinceaux?

FANCHON.

Hé, les v'là...

DELPHINE.

Ils sont détestables... Allez prendre ceux que vous trouverez dans le tiroir de ma petite table...

FANCHON.

Pardienne, mademoiselle, je ne vous ai jamais vue si difficultueuse. (*Elle sort.*)

DELPHINE, *arrangeant ses couleurs sur une palette.*

Je vais le peindre!.... Comment le pourrai-je?....... moi qui jamais n'osai fixer mes yeux sur ce visage aimable et doux, dont chaque trait pourtant est gravé dans le fond de mon âme!

FANCHON, *revenant.*

Mademoiselle, v'là les pinceaux.... et pis vot chère mère et toute la compagnie qu'arrivent.

DELPHINE, *à part.*

Ah, cachons mon trouble, s'il est possible!...

SCÈNE II.

Madame DUCHEMIN, OPHÉMON, CLÉANTE, DELPHINE, VERCEIL.

OPHÉMON.

Enfin, nous voilà tous assemblés!........ (*à Delphine.*) Mademoiselle, pardonnez-moi de n'être pas venu plus tôt, quoique je fusse chez Cléante; mais j'attendois mon fils, et il rentre dans l'instant. A présent nous sommes à vos ordres.

Mme DUCHEMIN.

Tout est-il prêt, Delphine?

DELPHINE.

Oui, maman.

CLÉANTE.

Allons, allons, mademoiselle Delphine, à l'ouvrage.

VERCEIL, *à part.*

Comme elle a l'air triste!

OPHÉMON.

Ah çà, d'abord, mademoiselle, il faut que vous ayez la bonté de placer mon fils.... là.... comme cela, vis-à-vis de vous, sera-t-il bien?

DELPHINE.

Oui, monsieur...

OPHÉMON.

Asseyez-vous, Verceil.....

VERCEIL.

Mais ne suis-je pas un peu trop loin?

CLÉANTE, *à Delphine.*

Faut-il qu'il se rapproche?...

DELPHINE.

Mais... comme il voudra... (*Verceil se rapproche avec timidité.*)

DELPHINE.

Le jour, en effet, est mieux à cette distance.

(*Verceil se rapproche encore un peu.*)

VERCEIL, *à part.*

Que mon âme est émue!.... Elle va donc être forcée d'attacher ses regards sur moi, et je pourrai la contempler sans contrainte!...

Mme DUCHEMIN.

Allons, ma fille, commencez. (*Delphine prend sa place; Verceil s'assied; madame Duchemin s'assied auprès de sa fille, tire de son sac un ouvrage et travaille. Ophémon et Cléante restent debout, et vont tantôt derrière Delphine et tantôt derrière Verceil. Après un moment de silence.*)

CLÉANTE, *bas à Ophémon.*

Regardez donc Delphine... voyez donc comme ses mains sont tremblantes...

OPHÉMON.

Elle n'a encore osé lever les yeux sur Verceil...

CLÉANTE, *haut.*

Mademoiselle, vous êtes bien long-temps à broyer vos couleurs...

DELPHINE, *troublée.*

Il est vrai... c'est que... il fait si froid aujourd'hui... j'ai un engourdissement dans les doigts...

CLÉANTE.

En effet, votre main ne paroît pas bien sûre...

DELPHINE.

Je suis toujours comme cela... (*A part.*) Je ne sais ce que je dis!...

CLÉANTE.

Quoi! vos mains tremblent naturellement?... je ne l'avois pas encore remarqué.

Mme DUCHEMIN, *travaillant toujours.*

Mais quels contes vous faites là.... Allons, ma fille, finissez donc...

DELPHINE, *à part.*

Je ne puis surmonter mon embarras... Ah! qu'ai-je entrepris!... (*Elle commence à peindre.*)

(*Un grand silence.*)

OPHÉMON.

Mais, mon fils, quittez donc cette mine langoureuse; votre portrait sera d'une tris-

tesse mortelle... Mademoiselle, ordonnez-lui de sourire, je vous en prie...

DELPHINE.

Je ne veux point gêner monsieur... D'ailleurs, je trouve fort simple qu'il n'ait pas l'air gai; se faire peindre est une chose si ennuyeuse !....

VERCEIL.

Ennuyeuse! quelle expression! quand c'est vous, mademoiselle, qu'on regarde et qu'on occupe...

CLÉANTE.

Fort bien, voilà de la galanterie !... Sûrement, mademoiselle est très bonne à voir, et il est très-doux de fixer sur soi son attention, de quelque manière que ce puisse être; mais cependant il faut convenir que de rester ainsi immobile pendant une heure, n'est pas une chose amusante... et la preuve en est, mon cher Verceil, que depuis que vous êtes là, vous avez changé vingt fois de visage.

OPHÉMON, *regardant le portrait.*

Venez voir, Cléante; en vérité, je

trouve déjà de la ressemblance dans cette ébauche...

CLÉANTE.

Mais, oui... beaucoup...

OPHÉMON.

Cela me fait un plaisir... J'attache un grand prix à ce portrait, car je le destine à ma future belle-fille..... et j'espère que je pourrai faire ce présent avant six mois...

VERCEIL.

Six mois, mon père!...

OPHÉMON.

Oh, je sais bien que vous n'avez nulle envie de vous marier!... Il est d'une indifférence, d'une insensibilité!..... Mais cependant je dois lui rendre justice, je l'ai vu amoureux il y a cinq ou six ans...

VERCEIL.

Moi!...

OPHÉMON.

Oui, oui, et très-amoureux; c'étoit une première passion, et il n'y a que celle-là de véritable...

VERCEIL.

Une passion!...

Mme DUCHEMIN.

Qu'avez-vous, Delphine?...

DELPHINE.

Maman... j'ai perdu mon pinceau... Ah, le voilà....

VERCEIL.

Une passion!... Quel nom vous donnez, mon père, à un léger mouvement de préférence qui ne dura qu'un instant! Oui, je crois bien qu'on n'aime qu'une fois dans sa vie... mais ce n'est que lorsque le choix du cœur est approuvé par la raison.

OPHÉMON.

Tâchez, s'il vous plaît, de parler sans tant gesticuler; vous vous tenez si mal, que mademoiselle depuis un moment ne fait qu'effacer.

CLÉANTE, *considérant le portrait.*

La ressemblance vient à merveille... Cependant, mademoiselle, ne trouvez-vous pas les yeux un peu trop grands?...

OPHÉMON.

En tout, il me semble que vous embellissez beaucoup mon fils ; ne le pensez-vous pas ?

DELPHINE.

Je le peins tel que je le vois.

Mme DUCHEMIN, *regardant le portrait.*

C'est bien l'expression de sa physionomie... En vérité, pour une seule séance, ce portrait est surprenant... Mais que nous veut Fanchon ?

SCÈNE III.

Mme DUCHEMIN, OPHÉMON, DELPHINE, VERCEIL, CLÉANTE, FANCHON.

FANCHON.

Madame !...

Mme DUCHEMIN.

Quoi ?...

FANCHON.

C'est M. le marquis de Limours qui a voulu entrer malgré moi...

DELPHINE, *se levant.*

Comment!... (*Tout le monde se lève.*)

FANCHON.

Tenez, le voilà.

(*Fanchon sort après avoir rangé le chevalet dans un coin du théâtre.*)

SCÈNE IV.

Mme DUCHEMIN, OPHÉMON, DELPHINE, CLÉANTE, VERCEIL, LE MARQUIS.

VERCEIL, *à part.*

O ciel!...

LE MARQUIS, *à part.*

J'ose à peine approcher!...

(*Delphine veut sortir, le marquis la retient par sa robe.*)

LE MARQUIS.

Ah, mademoiselle, arrêtez.... daignez m'écouter un instant!...

DELPHINE.

Que signifie cette violence?...

LE MARQUIS.

De la violence !... Ah! n'êtes-vous pas sûre de ma soumission?... Je ne viens ici que pour vous rendre l'arbitre de mon sort, pour recevoir enfin les lois que vous voudrez me prescrire...

DELPHINE.

Hé bien, monsieur..... ne me retenez point... ne me suivez pas, et oubliez-moi...

(*Elle sort.*)

LE MARQUIS.

Quel mépris!... (*A madame Duchemin.*) Et vous, madame, refuserez-vous aussi de m'entendre?...

Mme DUCHEMIN.

Souffrez, monsieur, que j'aille rejoindre ma fille. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, OPHÉMON, VERCEIL, CLÉANTE.

LE MARQUIS.

Ah, Verceil, quel parti dois-je prendre ?

VERCEIL.

Vous avez fait une grande imprudence en venant ici...

LE MARQUIS.

Mon cher Cléante... monsieur Ophémon, conseillez-moi...

CLÉANTE.

Je vous conseille, monsieur, de renoncer à Delphine...

LE MARQUIS.

Y renoncer !... je ne le puis...

OPHÉMON.

Mais quels sont vos projets ?

LE MARQUIS.

De tout faire pour elle... Parlez-lui, je vous en conjure...

OPHÉMON.

L'attachement que j'ai voué à votre famille, monsieur, ainsi qu'à vous, doit m'empêcher de faire une démarche contraire à votre gloire et à vos vrais intérêts.

LE MARQUIS.

Je n'ai donc plus d'espoir qu'en vous, monsieur Cléante.

CLÉANTE.

Permettez-moi de vous dire, monsieur, que Delphine me paroît trop prévenue contre vous pour que je puisse me charger d'une semblable commission.

LE MARQUIS.

A qui donc m'adresserai-je ?

OPHÉMON.

Ne consultez que la raison; elle seule doit nous guider et peut nous consoler des sacrifices qu'elle exige. Venez, Cléante.

(*Il sort, Cléante le suit.*)

SCÈNE VI.

VERCEIL, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Hé bien, Verceil, suis-je assez humilié, avili !...

VERCEIL.

Je vous l'avois bien dit, Delphine a conservé contre vous le plus vif ressentiment...

LE MARQUIS.

Mais, quand j'offre de réparer mes torts, mes injustices ; quand j'implore avec soumission la faveur légère d'un instant d'entretien, me traiter avec tant de mépris !... L'avez-vous remarqué, Verceil ? Quels regards dédaigneux elle a jetés sur moi ! Elle m'ordonne de la fuir, de l'oublier... Oui, je le dois, la vanité, la raison, tout me le prescrit... mais je ne puis vivre sans elle.... Cette absence si longue que je m'é-

tois imposée n'a donc servi qu'à me faire connoître la force invincible du sentiment funeste qui me domine!... Cher Verceil, je vois couler vos pleurs... Vous gémissez de l'abaissement honteux d'un malheureux ami... Ah, croyez du moins que cette compassion généreuse adoucit mes peines!.....

VERCEIL.

Si je vous plains!... Ah, je conçois tous les tourmens de votre cœur déchiré.... Hé bien, fuyons, quittons Paris... je suis prêt à vous suivre..... Je vous ai vu le projet d'aller en Italie; partons.... la dissipation d'un long voyage vous rendra peut-être à vous-même... Disposez de moi; vous êtes malheureux... j'abandonne tout pour vous.

LE MARQUIS.

Ah, je connois ton cœur!....... Mais, pourrois-je abuser à cet excès de ton indulgente et tendre amitié?.... Pourquoi, cher Verceil, vous, heureux autant que sage, pourquoi renonceriez-vous aux charmes que Paris vous offre, pour vous associer aux chagrins d'un insensé que rien ne

pourra guérir?.... Cependant je partirai, oui, je vous le promets; mais restez, je l'exige, je le veux...

VERCEIL.

Non, non, je vous suivrai... je le désire avec ardeur, et j'y suis décidé... je vous conjure seulement de presser notre départ.....

LE MARQUIS.

Pensez-vous que cette résolution puisse surprendre Delphine?... Croyez-vous qu'au fond de l'âme elle n'en soit pas piquée?

VERCEIL.

Delphine a de l'élévation, mais point d'orgueil...

LE MARQUIS.

Si j'étois sûr qu'elle n'eût que du dépit contre moi!... si je pouvois me flatter de lui plaire et d'en être aimé!... Du moins elle est incapable de tromper... C'en est fait, je cède à mon destin!... je veux lui faire connoître mon cœur....

VERCEIL.

Que dites-vous?....

LE MARQUIS.

Vous voyez ma foiblesse; j'en rougis, mais je ne puis la surmonter... Jusqu'ici je n'ai eu que des projets vagues : ce matin encore, je ne voulois voir Delphine que pour obtenir mon pardon, lui donner l'espoir qu'un jour je pourrois lui sacrifier tous les préjugés qui s'opposent à mon bonheur... à présent je suis décidé.... qu'elle me rende son estime, qu'elle me dise qu'elle pourra m'aimer, et je l'épouse sans différer davantage.

VERCEIL.

Y pensez-vous?...

LE MARQUIS.

Mon parti est pris, il seroit inutile d'essayer de le combattre. Vous m'avez dit déjà tout ce que la raison et l'amitié peuvent inspirer de plus solide; vous emploieriez désormais de vains efforts pour me dissuader...

VERCEIL.

Et comment instruirez-vous Delphine de cette subite résolution? elle ne veut ni vous voir, ni recevoir vos lettres...

LE MARQUIS.

Vous lui parlerez, mon cher Verceil.....

VERCEIL.

Qui, moi?...

LE MARQUIS.

Oui, voilà le seul service que vous puissiez me rendre. Vous lui direz que je l'aime plus que jamais; que sa fierté et son noble ressentiment n'ont fait que redoubler un sentiment si tendre; et qu'enfin, si son cœur ne m'est pas contraire, je lui demande à genoux de m'accorder sa main... Mais, qu'avez-vous, Verceil, vous paroissez rêver, vous ne m'écoutez pas...

VERCEIL.

Non, non, n'espérez point que je puisse accepter une semblable commission... hé, parlez, parlez vous-même; Delphine et sa mère, enchantées d'une proposition si formelle, n'hésiteront pas un instant...... (*Il veut sortir.*)

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Arrêtez... où courez-vous?...

VERCEIL.

Je ne sais...

LE MARQUIS.

Ah, Verceil, voulez-vous m'abandonner?

VERCEIL.

Je ne puis, ni ne dois vous servir dans un projet qui vous brouillera sans retour avec vos parens, vos amis...

LE MARQUIS.

Vous me resterez... D'ailleurs, ne suis-je pas mon maître?... Si le ciel m'eût conservé un père, une mère, je respecterois en eux les préjugés que je n'ai pas; mais je suis libre; j'aime, j'aime passionnément, depuis trois ans, l'objet le plus aimable et le plus vertueux; rien n'a pu l'arracher de mon cœur : je cède à ce penchant si doux, quelle âme sauvage pourroit me condamner, ou du moins me refuser de l'indulgence?

VERCEIL,

Mais, en formant une alliance aussi disproportionnée, vous donnez l'exemple le plus dangereux...

LE MARQUIS.

Eh! jamais les mésalliances n'ont été

plus communes. Si Delphine, avec une naissance encore au-dessous de la sienne, avoit deux cent mille livres de rentes, et que même elle n'eût aucun des charmes qui la distinguent, quel grand seigneur refuseroit de l'épouser?..... Hé bien, je ferai, par enthousiasme pour les talens et les vertus, ce que le seul amour de l'argent a fait faire à tant d'autres... Enfin, n'en parlons plus, mon cher Verceil; je vous demande, non des conseils, mais un service dont dépend tout le bonheur de ma vie.

VERCEIL.

Ah! quelle pénible épreuve!...

LE MARQUIS.

Promettez-moi donc de voir Delphine, et de lui parler aujourd'hui même...

VERCEIL.

Non... je ne puis m'y résoudre.

LE MARQUIS.

Mais, préjugés à part, blâmez-vous mon choix?

VERCEIL.

Moi, le blâmer!..... ah, Delphine est

digne du sacrifice que vous voulez lui faire !...

LE MARQUIS, *avec émotion.*

Croyez-vous que je sois haï... et que son cœur soit prévenu pour un autre ?

VERCEIL.

Si je l'eusse pensé, je vous en aurois averti. Non, je suis persuadé qu'elle recevra vos offres avec autant de sensibilité que de reconnoissance.

LE MARQUIS.

Hé bien, mon ami, quand vous voyez que ma résolution est inébranlable, qui peut donc vous empêcher de me servir ?

VERCEIL

Tout autre, peut-être, parlera mieux que moi...

LE MARQUIS, *avec étonnement.*

Comment !... Verceil... vous vous troublez... Juste ciel ! que me laissez - vous entrevoir ?... Je puis me vaincre... je puis même me sacrifier à l'amitié.... mais si j'étois abusé, trahi !...

VERCEIL.

Trahi!... Ce soupçon entre dans ton cœur, et ta bouche ose l'exprimer!...

LE MARQUIS.

Ah! pardonne... Ce lâche mouvement des âmes basses, la défiance, n'est pas dans mon caractère, tu le sais... Mais j'ai la tête tournée... je ne suis plus à moi... ah! daigne excuser la coupable imprudence d'un emportement passager; va, je te connois, et je m'abandonne à toi...

VERCEIL.

Le mot cruel qui vous est échappé demande une explication, je vais vous la donner : je n'ai jamais remarqué que Delphine eût la moindre préférence pour moi; je suis très-sûr qu'elle ne peut imaginer qu'elle ait fait la plus légère impression sur mon cœur; je désire avec ardeur votre bonheur et le sien; voilà ce que je puis protester par tous les sermens...

LE MARQUIS.

C'en est assez : cette explication même étoit inutile; en avez-vous besoin avec moi, mon cher Verceil? un mot, un seul

mot de vous, ne suffira-t-il pas toujours pour dissiper mes craintes, et me rendre toute la confiance que je dois à cette délicatesse, à cette exacte probité, qui, pour jamais, m'ont attaché à vous?.... Enfin, mon ami, accordez-moi mon pardon, et, pour me prouver que je n'ai perdu aucun de mes droits, promettez-moi de parler à Delphine.

VERCEIL.

Mais le puis-je, quand vous m'avez soupçonné?...

LE MARQUIS.

Ah! fussiez-vous en secret mon rival, je m'en fierois à vous...

VERCEIL.

Vous ne vous tromperiez point... Mais voyez encore Cléante; peut-être voudra-t-il consentir...

LE MARQUIS.

Non, il m'a refusé; je n'ai d'espoir qu'en vous seul: d'ailleurs, après ce qui vient de se passer entre nous, je trouve une douceur extrême à vous donner cette preuve de confiance...

VERCEIL, *à part.*

O Delphine!...

LE MARQUIS.

Parlez... répondez donc, mon ami.

VERCEIL

Nous nous oublions ici... Sortons, venez chez moi... donnez-moi le temps de réfléchir...

LE MARQUIS.

Venez, mon cher Verceil... je ne vous quitterai point que je n'aie obtenu cette preuve touchante de votre amitié.

VERCEIL, *à part, en s'en allant.*

Hélas! à quelle extrémité je me trouve réduit!... (*Ils sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELPHINE, *seule.*

ENFIN, me voilà seule... Ah, dans quelle affreuse contrainte s'est écoulé ce jour pour moi! Toujours au moment de me trahir!... Verceil!... se peut-il que l'excès de mon trouble lui soit échappé!... Non, non, il ignore tout ce que j'ai souffert... l'indifférence ne remarque rien. (*Elle s'assied vis-à-vis du portrait de Verceil.*) Depuis tantôt surtout, j'éprouve un serrement de cœur, un abattement, qui m'ôtent presque entièrement l'usage de la raison... (*Elle regarde le portrait.*) Comme j'ai mal rendu ses traits!.... Ce ne sont point là ses yeux, ces yeux touchans qui expriment si bien toutes les vertus de son âme!.... (*Elle prend ses

pinceaux, elle peint.) Quelle tendresse il a pour son père... pour son ami... Ne peut-il donc aimer que ces deux seuls objets ?... (*Elle peint toujours.*) Cependant aujourd'hui, à cette même place, deux fois j'ai cru le voir s'attendrir en me regardant !... Peut-être a-t-il pénétré mon secret, peut-être me plaint-il !.... Quoi je n'obtiendrois de lui qu'une humiliante compassion !.... Ah, que plutôt il ignore à jamais un malheureux sentiment que j'abjurerois, que je saurois surmonter, s'il devoit m'exposer au tourment insupportable d'en rougir à ses yeux !... Ah, s'il se croit aimé, je le désabuserai... oui, j'en aurai le courage !... On vient... essuyons mes pleurs.... Dieu ! c'est lui...

SCÈNE II.

DELPHINE, VERCEIL.

DELPHINE, *se levant avec effroi.*

COMMENT lui cacher que je m'occupois de lui, que je pleurois!...

VERCEIL, *à part.*

La voilà... Ciel, donnez-moi la force de garder ma promesse... (*Il s'arrête.*)

DELPHINE.

Faisons emporter ce portrait!.... Fanchon... Fanchon...

VERCEIL, *à part.*

Elle paroît agitée, troublée... (*Il s'approche.*) Mademoiselle, pardonnez...

DELPHINE, *à part, détournant le visage.*

Fanchon..... Elle ne vient point, sortons.... Mes jambes tremblent... je n'en puis plus! (*Elle tombe sur sa chaise.*)

VERCEIL.

Dieu !... qu'avez-vous ?... quelle pâleur !...

DELPHINE.

Ce n'est rien... j'ai pensé... j'ai cru, lorsque vous êtes entré, reconnoître la voix du marquis de Limours, et...

VERCEIL.

Et cette voix peut vous causer une aussi violente émotion !... (*Il tombe dans la rêverie.*)

FANCHON, *survenant.*

Me voilà, mademoiselle; n'avez-vous pas appelé?

DELPHINE, *se levant.*

Oui... emportez ce chevalet...

FANCHON, *regardant le portrait.*

Ah, ah, vous venez d'y travailler encore...

DELPHINE.

Allez...

FANCHON.

V'là les yeux tout finis.... Ma fine, à présent, c'est monsieur tout craché....

DELPHINE, *avec impatience.*

Mais, allez donc, Fanchon...

FANCHON, *à part, emportant le chevalet.*

Je ne sais sus quelle herbe al a marché aujourd'hui, je ne l'ai jamais vu grognon comme ça... (*Elle sort.*)

DELPHINE, *à part.*

Il rêve... sachons ce qui l'occupe, et si j'ai détourné ses soupçons... (*Haut.*) La frayeur que j'ai témoignée a paru vous surprendre; cependant, monsieur, quand vous réfléchirez à la conduite de M. de Limours...

VERCEIL, *avec un sang-froid affecté.*

Moi, mademoiselle... je ne suis point surpris...

DELPHINE.

Je dois le haïr, vous le savez...

VERCEIL.

Le haïr !... je n'ai nuls droits qui puissent me faire prétendre à votre confiance... mais en même temps, mademoiselle, j'osois me flatter de n'avoir jamais rien fait qui dût vous décider à vouloir me tromper...

DELPHINE.

Comment!...

VERCEIL.

La haine dans un cœur tel que le vôtre ne peut produire des agitations si tumultueuses... Je les reconnois ces vives et profondes émotions, je ne les ai que trop éprouvées.... et jamais je n'ai su haïr...

DELPHINE, *à part.*

Qu'entends-je? ô ciel!... il aimoit.... il aime encore sans doute... eh! qui donc?...

VERCEIL.

Enfin, mademoiselle, je me félicite d'avoir découvert votre secret... j'étois chargé d'une commission qui m'embarrassoit... je vous abordois avec crainte... maintenant... je suis rassuré....

DELPHINE.

Qu'allez-vous me dire?...

VERCEIL, *d'une voix foible et basse.*

Que le marquis de Limours vous adore et qu'il vous offre sa main...

DELPHINE, *à part.*

Il pâlit!... il rougit!... Ah! que dois-je croire?...

VERCEIL.

Il ne demande point qu'un nœud secret vous unisse... il met sa gloire à vous aimer... Enfin, j'ai fait ma commission... (*A part.*) Je puis maintenant aller cacher ma foiblesse et mon désespoir... (*Il fait quelques pas.*)

DELPHINE.

Et vous n'attendez point ma réponse?...

VERCEIL.

Ah! je la devine...

DELPHINE, *à part.*

Ses yeux se remplissent de larmes... Non, je ne m'abuse point...

VERCEIL, *à part.*

Depuis un moment, quelle joie vive et pure anime tous ses traits!... Fuyons un spectacle qui me tue!...

DELPHINE.

Arrêtez...

VERCEIL.

Eh! pourquoi me retenir?

DELPHINE.

Ma situation est embarrassante...... le doute... et l'incertitude me troublent encore...

VERCEIL.

Il est doux, je le conçois, d'entendre répéter l'assurance qui nous charme... Hé bien, mademoiselle, vous êtes aimée autant que vous méritez de l'être...

DELPHINE, *à part.*

Son dépit est visible, ce n'est point une illusion... (*Haut.*) A quoi dois-je me décider? que me conseillez-vous?...

VERCEIL, *impétueusement.*

Moi, vous conseiller!.... Ah, c'en est trop!... (*D'un ton plus calme.*) N'êtes-vous pas déterminée?... pourquoi chercher à dissimuler un penchant aussi raisonnable que légitime?...

DELPHINE.

Non, je n'ai point d'artifice.... je voudrois vous faire connoître mes sentimens... mais une juste réserve m'empêche de m'expliquer...

VERCEIL.

Ne vous contraignez point.... cet aveu seroit superflu...

DELPHINE.

Je dois penser cependant..... que vous auriez quelque plaisir à l'entendre...

VERCEIL, *avec une extrême contrainte.*

Je suis... en effet... sensible..: autant qu'il m'est possible, au bonheur du marquis..... mais, mademoiselle, à cet égard, vous ne me laissez aucun doute... je vais le rejoindre et vous l'envoyer...

DELPHINE.

Me l'envoyer!... Non, non...

VERCEIL.

Il m'attend chez Cléante.

DELPHINE, *après un moment de réflexion.*

Hé bien, qu'il vienne... je lui parlerai...

VERCEIL.

Ah! je l'avois prévu.... Adieu, mademoiselle. (*A part.*) J'allois éclater!.. ah! le repos, la raison, le bonheur, j'ai tout perdu! (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE III.

DELPHINE, *seule.*

Enfin, j'ai donc lu dans son âme !... Verceil ! il m'aimoit, et se sacrifioit à l'amitié ! La récompense d'un si noble effort, de cet excès de générosité, il la trouvera dans mon cœur !... Verceil ! qu'il m'est cher !... Il m'aime !... ce n'est point un songe, une illusion... Cependant il est sorti désespéré ! Mais, pouvois-je le désabuser, quand ma mère ignore encore mes sentimens ?... Ah, j'en suis sûre, elle les approuvera ; courons la chercher... (*Elle fait quelques pas pour sortir.*) La voici !... mais, Ophémon est avec elle !... je n'oserai jamais m'expliquer devant lui.

SCÈNE IV.

OPHÉMON, Mme DUCHEMIN, DELPHINE.

OPHÉMON, *à madame Duchemin.*

Je vois Delphine, elle vous apprendra ce que mon fils n'a pu nous dire.

Mme DUCHEMIN.

Delphine, Verceil vous quitte dans l'instant?

DELPHINE.

Oui, maman...

Mme DUCHEMIN.

Nous venons de le rencontrer, il avoit l'air interdit, agité; nous avons voulu le questionner, il a pris la fuite sans nous répondre.

DELPHINE.

Maman... le marquis de Limours l'avoit chargé de me parler.

OPHÉMON, *regardant Delphine, à part.*

Quel air de satisfaction !... (*Haut.*) Hé

bien, mademoiselle, le marquis vous offre sa main?... qu'avez-vous répondu?...

DELPHINE.

Mais... j'ai consenti à le voir... il va venir, sans doute.

OPHÉMON, *à part.*

Ah! tous mes projets sont renversés.....

DELPHINE.

Je lui répondrai devant vous, maman... J'allois tout à l'heure vous chercher, pour vous ouvrir mon âme tout entière...

Mme DUCHEMIN.

Quels que soient vos sentimens, ma fille, je vous laisse la liberté de disposer de vous-même, et je vous connois assez pour être sûre que l'ambition n'aura jamais le pouvoir de vous décider seule dans votre choix.

DELPHINE, *baisant la main de sa mère.*

Ah, maman!...

OPHÉMON, *à part.*

Et cependant ce n'est qu'à l'ambition qu'elle sacrifie Verceil!... A quel excès je ·is abusé sur son caractère!...

Mme DUCHEMIN.

On vient... c'est le marquis.

DELPHINE.

Maman, vous me permettez donc de lui parler sans déguisement?...

Mme DUCHEMIN.

Je vous le prescris, et vous le devez...

DELPHINE.

J'obéirai...

OPHÉMON, *à part.*

Voyons quelle sera la fin de tout ceci !...

SCÈNE V.

LE MARQUIS, OPHÉMON, CLÉANTE, Mme DUCHEMIN, DELPHINE.

LE MARQUIS, *à Cléante.*

Malgré l'espoir qu'on vient de me donner, je ne puis encore approcher d'elle qu'en tremblant !...

DELPHINE, *à part.*

Je ne vois point Verceil !...

OPHÉMON, *à Delphine.*

Voilà le marquis... Peut-être, mademoiselle, désirez-vous ne lui parler qu'en présence de madame votre mère?...

DELPHINE.

Non, monsieur, restez... vous ne pouvez ni me gêner, ni me contraindre...

LE MARQUIS.

Enfin, mademoiselle, il m'est donc permis...

DELPHINE.

Souffrez, monsieur, que j'ose d'abord vous demander ce qu'on vous a dit?...

LE MARQUIS.

Que vous étiez instruite de mes sentimens, et que vous daignez consentir à me voir.

DELPHINE.

J'ai cru, monsieur, devoir cette déférence à l'honnêteté de vos intentions...

CLÉANTE, *à part, regardant Delphine.*

Elle a l'air bien contraint et bien froid !...

DELPHINE.

J'ai voulu enfin vous prouver ma recon-

noissance et mon estime, les seuls sentimens que vous puissiez attendre de moi.....

LE MARQUIS.

Ils me suffisent, si vous me laissez l'espérance, qu'avec le temps, il me sera possible d'en obtenir de plus doux...

DELPHINE.

Ne pas les éprouver, et vous les promettre, seroit vous tromper... Non, monsieur, quand vous daignez oublier la distance extrême qui nous sépare, je serois indigne du sacrifice que vous voulez me faire, si je l'acceptois sans pouvoir vous offrir un sentiment égal au vôtre.... Ah! ce que l'amour donne, l'amour seul peut le payer... et je rougirois de vos bienfaits, si vous n'en trouviez pas tout le prix dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Quel cruel discours, ô ciel!...

Mme DUCHEMIN, *à part.*

Ma surprise est extrême!...

OPHÉMON, *à part.*

Ah, quelle étoit mon injustice!...

CLÉANTE.

Trop de délicatesse, Delphine, peut-être vous égare....

DELPHINE.

L'ambition, sans doute, s'expliqueroit autrement; mais je ne connois que le langage de l'amour et de la vérité.

LE MARQUIS.

Je demeure confondu!... Enfin, mademoiselle... vous refusez mes offres...

DELPHINE.

Elles m'honorent, elles m'inspirent la plus vive reconnoissance; mais je ne puis ni ne dois les accepter. Un jour, monsieur, croyez-le, vous me saurez gré de ma franchise. Toute union disproportionnée finit par être malheureuse; quand la passion s'affoiblit, on commence à soupçonner d'ambition l'objet pour lequel on a tout fait, doute affreux, qui seul peut empoisonner le bonheur le plus pur...... D'ailleurs, n'avez-vous pas des parens, qu'une semblable folie auroit réduits au désespoir; qui, moi, j'aurois pu me résoudre à porter le trouble et la

désunion dans une famille heureuse et respectable ! je me serois exposée aux malignes interprétations du monde, à cette envie secrète et basse qu'inspire toujours une fortune inattendue ! La calomnie m'auroit accusée de manége, d'artifice, de vous avoir séduit enfin... Eh, comment s'entendre reprocher d'avoir avili ce qu'on aime !... Je n'aurois pu supporter cette réunion de peines, d'injustice et d'humiliations... Rien ne décourage, rien ne rebute l'ambition et l'intérêt ; mais l'ombre d'un soupçon offensant, flétrit et désespère un cœur noble et généreux ; non, ce sort brillant et malheureux n'étoit pas fait pour moi ; et même, quand j'aurois partagé les sentimens dont vous m'honorez, j'ai trop de délicatesse, et d'orgueil peut-être, pour qu'il vous eût été possible d'assurer jamais le bonheur de ma vie.

OPHÉMON, *à part.*

O trop heureux Verceil !...

Mme DUCHEMIN, *bas à Delphine.*

Ah, Delphine, devois-je si tard pénétrer votre secret ?...

DELPHINE.

Hélas, je n'ai jamais voulu vous le cacher !

LE MARQUIS, *revenant à lui, après une profonde rêverie.*

L'étonnement, l'admiration... la douleur... le doute... mille mouvemens confus et différens m'agitent tour à tour... A quelle idée dois-je m'arrêter ?... quel sentiment doit dominer dans mon cœur ?

OPHÉMON.

L'estime et la reconnoissance que vous ne pouvez refuser à tant de noblesse et de candeur.

LE MARQUIS, *d'un air égaré.*

Où est Verceil ?... Pourquoi ne m'a-t-il point suivi ?...

CLÉANTE.

Il est resté chez moi.

OPHÉMON.

Allez le chercher, mon cher Cléante, (*bas à Cléante*) mais ne le prévenez de rien.

CLÉANTE, *bas à Ophémon.*

J'entends... soyez tranquille. (*Il sort.*)

LE MARQUIS, *avec une fureur concentrée.*

Enfin, je suis haï... mes offres sont méprisées... l'amitié m'abandonne !... je perds tout à la fois !.... Ah ! Delphine, vous seule pouvez calmer le trouble affreux qui m'égare... Si vous lisiez au fond de mon âme, vous frémiriez de votre funeste ouvrage... Ce cœur que vous dédaignez n'est point peut-être au-dessous du vôtre... mais il est profondément blessé !... Craignez des transports.... que la contrainte et l'incertitude rendent encore plus violens... craignez enfin l'œil pénétrant de l'amour et de la jalousie !...

DELPHINE.

Que peut redouter l'innocence ?... Je m'affligerois de votre injustice ; mais je n'en pourrois être effrayée... Que vous ai-je promis ? vous ai-je trompé ?.... De quoi vous plaignez-vous ?...

LE MARQUIS.

Quel ascendant vous avez sur moi !...

Quoi donc! devez-vous le conserver encore, même en m'ôtant toute espérance? (*A madame Duchemin.*) Ah, madame! ah, Delphine! prenez pitié d'un malheureux, digne du moins de votre intérêt et de votre amitié...

Mme DUCHEMIN.

J'entrevois vos soupçons, et je vais vous répondre avec franchise. Jusqu'à ce moment, je ne connoissois pas les vrais sentimens de Delphine; cet entretien vient de m'ouvrir les yeux : je crois, comme vous, que son cœur n'est plus libre; mais puisqu'il s'est donné sans mon aveu, il ne s'est point déclaré, soyez-en sûr; et celui qu'elle préfère ignore encore son secret.

LE MARQUIS, *accablé.*

Ah, ciel!

OPHÉMON.

Un penchant involontaire peut-il exciter votre ressentiment?...

LE MARQUIS.

Vous le connoissez donc ce penchant?

un ingrat, un ami perfide, osa vous le confier?...

OPHÉMON.

Vous seul êtes ingrat quand vous doutez de lui... Le malheureux, consumé par la passion la plus violente, se refusa jusqu'à la douceur de m'en entretenir: j'ai su pénétrer son secret; mais il eut la force et la vertu de le cacher à celle qu'il adoroit.... Il vous sacrifioit sans murmure et l'amour et le bonheur... et vous l'accusez! et vous le haïssez!

LE MARQUIS.

Seroit-il possible qu'il eût tant d'empire sur lui-même!... Voir chaque jour Delphine, l'aimer et se taire!... ah, s'il est vrai, sans doute il est digne de son bonheur... En effet... il vouloit aujourd'hui même partir avec moi, quitter Delphine!..... Il combattoit de bonne foi!... puis-je me le persuader? Ah, Delphine, je n'en croirai que vous.... parlez... vous seule pouvez me convaincre, et me faire connoître mon injustice.

DELPHINE, *avec douceur et timidité.*

Jamais votre ami ne m'a parlé que de vous... je pensois que l'amitié seule occupoit et remplissoit son cœur... et lui, croit encore que je vous aime.... Voilà l'exacte vérité.

LE MARQUIS.

Il croit que vous m'aimez!... Ah, qu'il sera dédommagé des tourmens qu'a pu lui causer une si folle erreur!... Mais je ne veux plus vous parler d'un amour insensé qui ne pourroit désormais que justifier votre haine...

DELPHINE.

Ma haine!... quelle injuste et cruelle expression! ah, plutôt, laissez-moi me flatter que mon amitié, ma tendre estime, pourront un jour vous consoler.... Abjurez une foiblesse indigne de vous... Cet ami, qui vous fut si cher, vous a donné l'exemple du courage et de la générosité; osez l'imiter; en égalant sa vertu, vous cesserez de le haïr; et, raccommodé avec vous-même, devenu l'objet

de notre admiration, vous oublierez facilement vos peines et l'amour.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?... Ah! qui peut vous résister?... Oui, je justifierai vos désirs et votre espérance... c'en est fait, vous triomphez... Je pardonne à Verceil sa félicité... Oui, je ferai plus.... j'aurai le courage de l'en instruire... Qu'il apprenne de ma bouche... qu'il est aimé, et qu'il conserve son ami!...

DELPHINE.

Ah, monsieur!..,... Mais, maman.... dois-je avouer?...

Mme DUCHEMIN.

Je ne puis, ma fille, qu'approuver votre choix, si monsieur Ophémon pouvoit consentir...

OPHÉMON.

Douteriez-vous de ma réponse et de ma joie?...

DELPHINE, *au marquis.*

Hé bien, vous direz donc à votre ami que sa tendresse pour vous, son affection pour son vertueux père, ont fait naître.

le penchant que j'ai pour lui..... (*Elle lui tend la main.*) Et dites-lui encore, que l'excès de votre générosité met le comble à mon bonheur.

LE MARQUIS.

Votre bonheur !...... Il deviendra le mien, n'en doutez pas... Delphine !... je vois couler vos pleurs !... (*Il se jette à ses pieds en tenant toujours sa main.*) Ah ! ne me plaignez plus ; vous m'avez élevé au-dessus de moi-même...

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

Mme DUCHEMIN, DELPHINE, LE MARQUIS, OPHÉMON, CLÉANTE, VERCEIL.

VERCEIL, *apercevant le marquis aux genoux de Delphine.*

Que vois-je ? ciel, où m'avez-vous conduit ?...... Par quelle injuste tyrannie veut-on que je sois témoin... Ah ! laissez-moi fuir...

LE MARQUIS, *se levant et courant l'arrêter.*

Arrête, Verceil!...

VERCEIL.

En vain vous voulez me retenir.... je vous dis un éternel adieu... Sachez enfin tout ce que j'ai souffert.... Ne me retenez plus... Connoissez votre rival...

LE MARQUIS, *l'embrassant.*

Reconnois ton ami, apprends ton bonbonheur, Delphine est à toi!

VERCEIL.

Dieu!...

LE MARQUIS.

Elle t'aime!..... Sois heureux, tu le mérites, et que la main de l'amitié vous unisse!...

VERCEIL.

Delphine!..... mon ami!.... se pourroit-il?...

CLÉANTE.

Quel heureux changement!...

OPHÉMON.

O mon fils! tous mes vœux sont exaucés...

VERCEIL.

Et vous consentez !.... et Delphine !... Non, l'on me trompe, l'on m'abuse !.... Ah, mon père !...

Mme DUCHEMIN.

Parlez, ma fille !...

DELPHINE, *à Verceil.*

Quand l'amitié généreuse a daigné me servir d'interprète, pouvez-vous encore conserver quelque doute ?...

VERCEIL.

Delphine, vous m'aimez !... Delphine est à moi !... mais, grand Dieu !... Trop cher et trop sensible ami, que deviendrez-vous ? Ah, je n'ose me livrer à mes transports... vous êtes malheureux, mon bonheur me paroît un crime !... Quoi ! les tourmens que j'éprouvois tout à l'heure ont passé dans ton âme !.... Cette idée me déchire, elle empoisonne toute ma félicité !...

LE MARQUIS.

Peux-tu t'affliger sur mon sort quand je conserve un ami tel que toi, et quand

j'obtiens l'estime de Delphine. Plus le sacrifice que je fais est pénible, plus il doit me satisfaire et m'enorgueillir! Ah, Verceil, vous avez trop d'élévation pour pouvoir vous étonner de l'empire de la raison, et pour plaindre le cœur qui triomphe de lui-même!..... Delphine, Verceil, chers objets de tous les sentimens de mon âme, soyez heureux, je le serai par vous!..... J'ai perdu les illusions fragiles de l'amour, mais l'amitié me reste; j'ai retrouvé la vertu... ah, voilà les véritables sources de la paix et du bonheur!....

(*La toile se baisse.*)

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.







